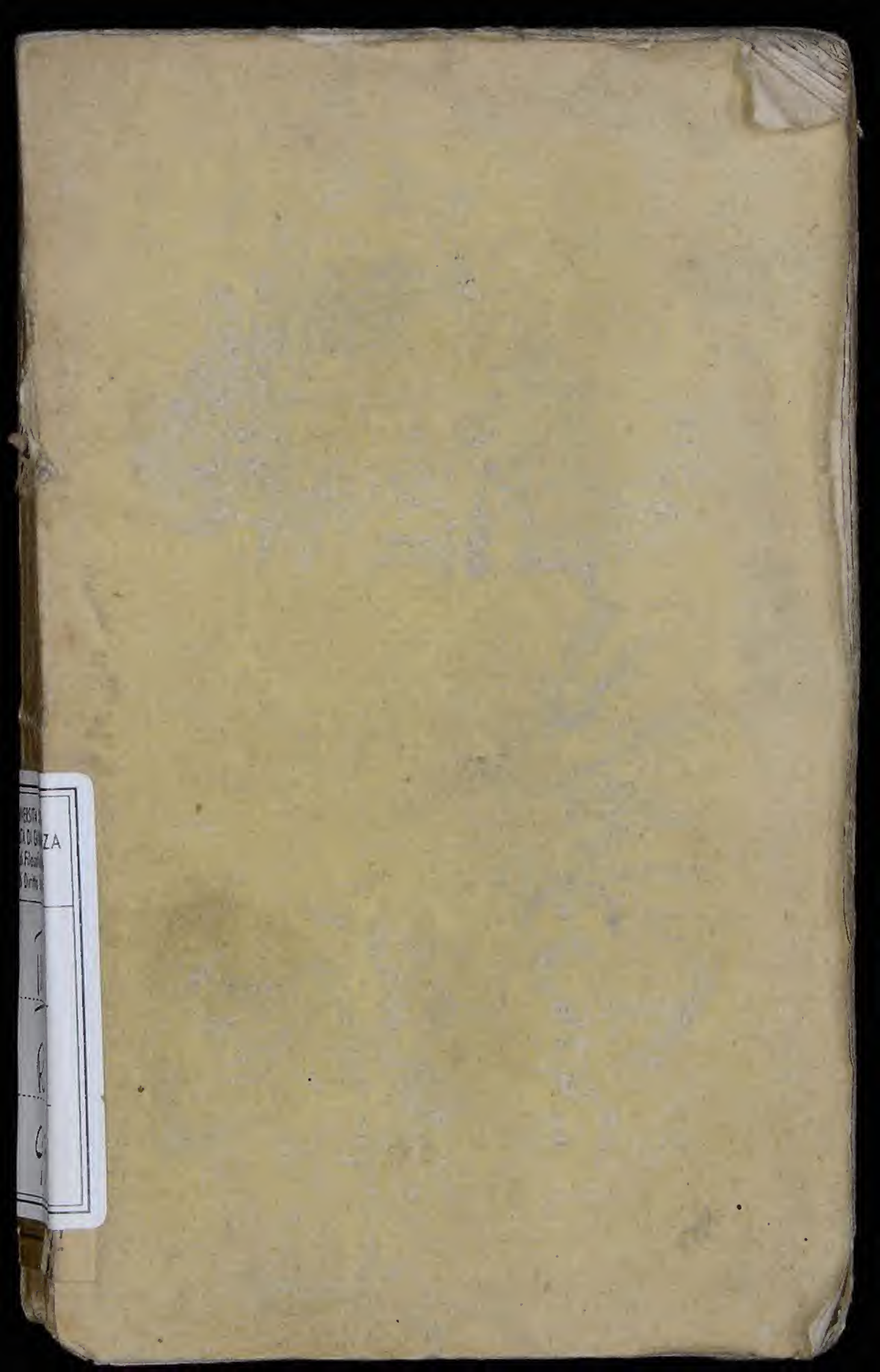


DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

DE VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

LETT. FAN. — GEN.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE

DANS LEQUEL SONT RÉUNIS
LES QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE,
L'OPINION EN ALPHABET,
LES ARTICLES INSÉRÉS DANS L'ENCYCLOPÉDIE,
ET PLUSIEURS DESTINÉS POUR LE DICTIONNAIRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, ETC.

PAR VOLTAIRE.

TOME HUITIEME.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE PIERRE DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN IDOT.
M. DCCCIX.

DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE.

SUITE DE LA LETTRE F.

FANATISME.

SECTION I.

C'est l'effet d'une fausse conscience qui asservit la religion aux caprices de l'imagination et aux déréglemens des passions.

En général, il vient de ce que les législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Etendues par le zèle à tout un peuple, et transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer et s'accommoder aux circonstances des lieux et des personnes. Mais qu'est-il arrivé? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres et même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres, au contraire, moins ardens, ou plus atta-

chés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nouveau joug, et n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens; et de là le schisme entre les rigoristes et les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, et les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels, et placés au milieu du dôme; figurons-nous un dévot de chaque secte, éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre pour en faire sortir l'abondance. Là, c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici, c'est un pénitent immobile et muet comme la statue devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parceque Dieu ne rougit pas de sa ressemblance; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le dos au Midi, parceque c'est-là le vent du démon; un autre tend les bras vers l'Orient, où Dieu montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour appaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter; d'autres dans une posture tout opposée, sollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de

fer d'un poids proportionné à ses forces ; un autre arrête la tentation dès sa source, par une amputation tout-à-fait inhumaine, et suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyons-les tous sortir du temple, et, pleins du dieu qui les agite, répandre la frayeur et l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, et bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités ; les peuples écoutent et les rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'est assez d'un peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges, et voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain, une fois sorti des routes lumineuses de la nature, n'y rentre plus ; il erre autour de la vérité, sans en rencontrer autre chose que des lueurs, qui, se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il est affreux de voir comment l'opinion d'appaiser le ciel par le massacre, une fois introduite, s'est universellement répandue dans presque toutes les religions ; et combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice, afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à Mars exterminateur ; les Scythes égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers ; et par cet usage de la victoire, on peut juger de la

justice de la guerre : aussi chez d'autres peuples ne la fesait-on que pour avoir de quoi fournir aux sacrifices ; de sorte qu'ayant d'abord été institués, ce semble, pour en expier les horreurs, ils servirent enfin à les justifier.

Tantôt ce sont des hommes justes qu'un dieu barbare demande pour victimes : les Gètes se disputent l'honneur d'aller porter à Zamolxis les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux sort destine au sacrifice est lancé à force de bras sur des javelots dressés : s'il reçoit un coup mortel en tombant sur les piques, c'est de bon augure pour le succès de la négociation et pour le mérite du député ; mais s'il survit à sa blessure, c'est un méchant dont le dieu n'a point affaire.

Tantôt ce sont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; justice affamée du sang de l'innocence, dit Montaigne. Tantôt c'est le sang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à Saturne, comme si le temps ne les dévorait pas assez tôt. Tantôt c'est le sang le plus beau : cette même Amestris qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de Pluton, par cette offrande, une plus longue vie ; cette Amestris sacrifie encore à cette insatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maisons de la Perse, parceque les sacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'est sur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers-nés, et que chez d'autres on les rachetait par

des offrandes plus utiles aux ministres du sacrifice. C'est ce qui autorisa sans doute en Europe la pratique de quelques siècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, et d'emprisonner dans le cloître les frères du prince héritier, comme on les égorge en Asie.

Tantôt c'est le sang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exercent l'hospitalité envers tous les hommes, et qui se font un mérite de tuer tout étranger vertueux et savant qui passera chez eux, afin que ses vertus et ses talens leur demeurent? Tantôt c'est le sang le plus sacré : chez la plupart des idolâtres ce sont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel, et chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs et d'autres spectacles. Toute l'Europe passe en Asie par un chemin inondé du sang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber sous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans, et vieillards, tout cède au vertige sacré qui fait égorger, pendant deux siècles, des nations innombrables sur le tombeau d'un Dieu de paix. C'est alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers ; les monarques dans les chaires, et les prélats dans les camps ; tous les états se perdre dans une populace insensée ; les montagnes et les mers franchies ; de légitimes possessions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promise ; les mœurs se corrompre sous un ciel étranger ; des

princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon personnelle; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection; et cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de fanatisme entretenait la fureur des conquêtes éloignées: à peine l'Europe avait réparé ses pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot, Allez et forcez, l'Amérique fut désolée et ses habitans exterminés; l'Afrique et l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler; le poison de l'or et du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva désert, et fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'alluma sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces isles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits, soit en Asie, où l'incirconsion était une tache d'infamie; soit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vus périr, ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre, et après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie

contre les Tartares; tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidèles à coups d'épée, s'entr'égorger au pied de l'autel qu'ils devaient défendre; détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens et des malheureux, pour juger les vivans comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés au pied des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste État réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse et la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils et le père, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides, et des sacriléges, violant toutes les conventions divines et humaines par esprit de religion; voilà l'histoire du fanatisme et ses exploits.

SECTION II.

Si cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de Trévoux, ont retrouvé des inscriptions dans lesquelles des Romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de Cicéron *pro domo suâ*, il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le séditieux et debauché Claudius, qui avait fait exiler Cicéron pour avoir sauvé la répu-

blique, non seulement avait pillé et démoli les maisons de ce grand homme; mais, afin que Cicéron ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome, il en avait consacré le terrain, et les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'esclavage dans lequel César, Pompée, Crassus, et Clodius, tenaient alors la république; tant la religion dans tous les temps a servi à persécuter les grands hommes.

Lorsqu'enfin, dans un temps plus heureux, Cicéron fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, et qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre Clodius.

Aspicite, Pontifices, aspicite hominem religiosum, monete eum modum esse religionis; nimium esse superstitiosum non oportere. Quid tibi necesse fuit anili superstitione, homo fanatice, sacrificium quod alienæ domi fieret invisere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il, en cette place, insensé fanatique, impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui? ou bien signifie-t-il pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot est-il ici une injure ou une louange ironique? je n'en sais pas assez pour décider, mais je vais traduire :

« Regardez, Pontifes, regardez cet homme reli-
« gieux, avertissez-le que la religion même a ses
« bornes, qu'il ne faut pas être si scrupuleux. Quel
« besoin, vous consécrateur, vous fanatique, quel
« besoin avez-vous de recourir à des superstitions

« de vieille, pour assister à un sacrifice qui se fesait « dans une maison étrangère? »

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse, que Clodius avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maison de César, et pour y coucher avec sa femme: c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle Clodius homme religieux; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce passage. Il se sert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de Clodius. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur, de pieux, de zélé desservant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les dieux.

Les dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don;
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raison.

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent Clovis *fanatique et païen*. Le lecteur desirerait qu'on nous eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de Clovis dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak, où je demeure.

On entend aujourd'hui par fanatisme une folie religieuse, sombre, et cruelle. C'est une maladie de l'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les as-

semblées et les discours. On s'échauffe rarement en lisant ; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent et d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, et ce feu se communique; ses tons, ses gestes, ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie : Dieu vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain, combattez les combats du Seigneur; et on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, et ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de Dieu.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère, Jean Diaz, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. Barthelemi, encore plus vivement persuadé que le pape est dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère; il l'assassine; voilà du parfait : et nous avons ailleurs rendu justice à ce Diaz.

Polyeucte qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser et casser les statues et les ornemens, est un fanatique moins horrible que Diaz, mais non moins sot. Les assassins du duc François de Guise, de Guillaume prince d'Orange, du roi Henri III, du roi Henri IV, et de tant d'autres,

étaient des énergumènes malades de la même rage que Diaz.

Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la Saint-Barthelemi, leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. Guyon, Patouillet, Chaudon, Nonotte, l'ex-jésuite Paulian, ne sont que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde ; mais un jour de Saint-Barthelemi ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de sang froid ; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux ; et ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre humain, que, n'étant pas dans un excès de fureur comme les Clément, les Châtel, les Ravaillac, les Damiens, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique, qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, et qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des progrès, il faut fuir et attendre que l'air soit purifié. Les lois et la religion ne suffisent pas contre la peste des ames ; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'Aod, qui assassine le roi Eglon ; de Judith, qui coupe la tête d'Holoferne, en couchant avec lui ; de Samuel,

qui hache en morceaux le roi Agag; du prêtre Joad, qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux, etc. etc. etc. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très impuissantes contre ces accès de rage; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'esprit saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, et qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presque incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de S. Pâris, s'échauffaient par degrés, leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, et ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je les ai vus tordre leurs membres et écumer. Ils criaient: *Il faut du sang*. Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais, et ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques, et qui mettent le poignard entre leurs mains; ils ressemblent à ce vieux de la

montagne qui fesait, dit-on, goûter les joíes du paradis à des imbécilles, et qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède. Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille; et le fanatisme est incompatible avec la tranquillité.. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUT, évêque de Sées.

SECTION III.

Les fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur; ils n'assassinent pas toujours des rois et des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tissu de fourberies, de calomnies, de larcins des fanatiques de la cour de Rome contre les fanatiques de la cour de Calvin; des jésuites contre les jansénistes, *et vicissim!* et si vous remontez plus haut, l'histoire ecclésiastique, qui est l'école des vertus, est aussi celle des scélératesses employées

par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux, soit quand il faut incendier les villes et les bourgs de leurs adversaires, égorger les habitans, les condamner aux supplices, soit quand il faut simplement tromper, s'enrichir, et dominer. Le même fanatisme les aveugle ; elles croient bien faire : tout fanatique est fripon en conscience, comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez, si vous pouvez, les cinq ou six mille volumes de reproches que les jansénistes et les molinistes se sont faits pendant cent ans sur leurs friponneries ; et voyez si Scapin et Trivelin en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit évêque (on nous assure dans la relation que c'était un évêque biscayen; nous trouverons bien un jour son nom et son évêché); son diocèse était partie en Biscaye, et partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan : il est très bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye,

et qu'un honnête Marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre suprême, qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidèle en basse Bretagne ou en basse Normandie, selon le bon plaisir de sa majesté, afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France et son conseil se moquèrent, comme de raison, de cet extravagant.

Notre pasteur biscayen ayant appris quelque temps après que sa brebis française était malade, défendit aux porte-dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confession par lequel il devait apparaître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de Mahomet, et toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme et le jansénisme, et qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille, et le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins que le pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane;

qu'il était bon chrétien, et que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit par-devant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, et le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit Biscayen, outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger; et voici comme il s'y prit :

Il fit fabriquer en son patois, au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé et par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de faussaire, comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée, un acte signé par des inconnus, quinze jours après l'événement, un acte désavoué par les témoins véritables, était visiblement un crime de faux; et comme il s'agissait de matière de foi, ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde, et en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain, qui était goguenard et point méchant, eut pitié de l'ame et du corps de ces misérables : il ne voulut point les traduire devant la justice humaine, et se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort, il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves, pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, et point du tout pour instruire l'univers; car il y a tant d'auteurs qui

parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de prosélytisme, cette fureur d'amener les autres à boire de son vin, qui amena le jésuite Castel et le jésuite Routh auprès du célèbre Montesquieu lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition et de la grace suffisante. Nous l'avons converti, disaient-ils; c'était dans le fond une bonne ame; il aimait fort la compagnie de Jésus. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours l'esprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatisme de convertisseur est si fort, que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père Poisson, cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, et qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées: c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, et un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles Fantin. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à Cham pour avoir révélé la turpitude de son père; il devint noir comme du charbon.

Prions Dieu seulement en nous levant et en nous

couchant qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pélerins de la Mecque prient Dieu de ne point rencontrer de *visages tristes* sur leur chemin.

SECTION IV.

Ludlow, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour Cromwell que pour Charles I, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde contre le grand Condé. Cromwell dit au général Fairfax : Comment voulez-vous que des portefaix de Londres et des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour Dieu.

Donnez-moi une patente; je vais lever un régiment de frères meurtriers, et je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges de fous mélancoliques; il en fit des tigres obéissans. Mahomet n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essaierait en vain aujourd'hui de lever un

régiment de portes-cochères; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques et de les conduire; mais ce n'est pas assez d'être fourbe et hardi, nous avons déja vu que tout dépend de venir au monde à propos.

FANTAISIE.

FANTAISIE signifiait autrefois l'*imagination*, et on ne se servait guère de ce mot que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, Gassendi, et tous les philosophes de leur temps, disent que *les espèces, les images des choses se peignent en la fantaisie*; et c'est de là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un desir singulier, un goût passager*: il a eu la fantaisie d'aller à la Chine; la fantaisie du jeu, du bal, lui a passé.

Un peintre fait un portrait de fantaisie, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des fantaisies, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* et que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit et dérai-*

sonnable. Il a eu la fantaisie de la musique, et il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence et de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies et être fantasque : le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne un caractère inégal et brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées*; mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux; au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi; et *musquée*, en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire sottise et folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

Faste vient originairement du mot latin *fasti*, jours de fête; c'est dans ce sens qu'Ovide l'entend dans son poëme intitulé les Fastes.

Godeau a fait sur ce modèle les Fastes de l'Eglise, mais avec moins de succès; la religion des Ro-

mains païens étoit plus propre à la poésie que celle des chrétiens ; à quoi on peutajouter qu'Ovide était un meilleur poëte que Godeau.

Les fastes consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les fastes des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; et ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, *nefasti*, parce-qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas *malheureux:* au contraire, *nefastus* et *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli ; *ille nefasto te posuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres fastes encore, *fasti urbis*, *fasti rustici ;* c'était un calendrier de l'usage de la ville et de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solennité à étaler quelque appareil dans ses vêtemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours s'est appelé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter ; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Un religieux qui fait parade de sa vertu met du faste jusque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

Faveur, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la faveur; on mérite et on demande hautement des récompenses.

Le dieu Faveur, chez les mythologistes romains, était fils de la Beauté et de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût et de la complaisance assidue; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, et plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grace*. Cet homme est en faveur auprès du roi, et cependant il n'en a point encore obtenu de graces.

On dit, *il a été reçu en grace*; on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur*: c'est que la faveur suppose un goût habituel; et que *faire grace*, *recevoir en grace*, c'est pardonner, c'est moins que de donner sa faveur.

Obtenir grace est l'effet d'un moment; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grace*, *faites-moi la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. Sévère dit dans la tragédie de Polyeucte :

> Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
> Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grace du prince et du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie ; mais il ne vous fait pas grace si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril et octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de faveur et de grace.

Cette expression *faveur* signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes ; et quoiqu'on ne dise point, il a eu des faveurs du roi, on dit, il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée, donnés par une dame.

Le comte d'Essex portait à son chapeau un gant de la reine Elisabeth, qu'il appelait *faveur de la reine*.

Enfin l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites fâcheuses d'un commerce hasardé : faveurs de Vénus, faveurs cuisantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

Ces mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de Joyeuse et d'Epernon. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : « Qui doit être le favori d'un « roi ? c'est le peuple ». On appelle les bons poëtes *les favoris des muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parcequ'on suppose que les uns et les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile et bien situé *le favori de la nature*.

La femme qui plaît le plus au sultan s'appelle parmi nous la sultane favorite : on a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maîtresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *favorite*.

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans et les historiettes du siècle passé.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge, dans lequel il entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille homme écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'est pas un mensonge, c'est une fausseté.

La fausseté est presque toujours encore plus qu'erreur. La fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil tourne autour de la terre; c'est une fausseté d'avancer que Louis XIV dicta le testament de Charles II.

La fausseté d'un acte est un crime plus grand que le simple mensonge : elle désigne une imposture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fausseté dans l'esprit, quand il prend presque toujours à gauche; quand, ne considérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, et que ce vice de jugement est tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fausseté dans le cœur, quand on s'est accoutumé à flatter et à se parer de sentimens qu'on n'a pas; cette fausseté est pire que la dissimulation, et c'est ce que les Latins appelaient *simulatio*.

Il y a beaucoup de faussetés dans les historiens, des erreurs chez les philosophes, des mensonges dans presque tous les écrits polémiques, et encore plus dans les satiriques.

Les esprits faux sont insupportables, et les cœurs faux sont en horreur.

Fausseté des vertus humaines.

Quand le duc de la Rochefoucauld eut écrit ses pensées sur l'amour propre, et qu'il eut mis à découvert ce ressort de l'homme, un monsieur Esprit, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé, De la fausseté des vertus humaines. Cet Esprit dit qu'il n'y a point de vertu; mais par grace il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne. Aussi, selon le sieur Esprit, ni Caton, ni Aristide, ni Marc-Aurèle, ni Epictète, n'étaient des gens de bien; mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens, il n'y a de vertu que chez les catholiques; parmi le catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens; partant la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. Esprit commence par dire que la prudence n'est pas une vertu; et sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que César n'était pas un grand capitaine, parcequ'il fut battu à Dirrachium.

Si M. Esprit avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse; car un scélérat peut être très prudent, et j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous et nos amis!

Qu'est-ce que la vertu, mon ami ? c'est de faire du bien : fais-nous-en, et cela suffit. Alors nous te ferons grace du motif. Quoi ! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le président de Thou et Ravaillac, entre Cicéron et ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, et qui lui coupa la tête pour de l'argent ? et tu déclareras Epictète et Porphyre des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

FÉCOND est le synonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* et *fertile*, *fertiliser* et *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de synonymes, veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots : ainsi une femelle, de quelque espèce qu'elle soit, n'est point fertile, elle est féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertilise pas ; la nature n'est pas fertile, elle est féconde. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré et au propre : un esprit est fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit un orateur fécond, et non pas un orateur fertile ; fécondité et non fertilité de paroles ; cette méthode, ce principe, ce sujet est d'une grande fécondité, et

non pas d'une grande fertilité ; la raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode, produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume.

Le mot *fertile* est là bien placé, parceque cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot *fécond* convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, et non pas fertiles en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens usages de ce terme.

Félicité est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente ; et cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'est originairement une *bonne heure ;* un bonheur vient, on a un bonheur ; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité ;* et quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'est pas pris numériquement, et signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un

homme a eu le bonheur d'échapper à un piège, et n'en est quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur et *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indécisivement signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable et passager : le bonheur considéré comme sentiment est une suite de plaisirs ; la prospérité, une suite d'heureux événemens ; la félicité, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des Synonymes dit que « le bonheur est « pour les riches, la félicité pour les sages, la béa- « titude pour les pauvres d'esprit » ; mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet ; et la félicité est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos ; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.

Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter*, qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux* ; il ne dit pas même se réjouir avec quel-

qu'un de sa *félicité :* il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable; il a pris la place de *congratuler*, parcequ'il est d'une prononciation plus douce et plus sonore.

FEMME.

Physique et morale.

En général, elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

Plutarque, dans son troisième livre des Propos de table, prétend que le vin ne les enivre pas aussi aisément que les hommes; et voici la raison qu'il apporte de ce qui n'est pas vrai. Je me sers de la traduction d'Amyot.

« Le tempérament des femmes est fort humide;
« ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissée
« et luisante, avec leurs purgations menstruelles.
« Quand donc le vin vient à tomber en une si grande
« humidité, alors se trouvant vaincu, il perd sa

« couleur et sa force, et devient décoloré et éveux ;
« et en peut-on tirer quelque chose des paroles
« mêmes d'Aristote : car il dit que ceux qui boivent
« à grands traits sans reprendre haleine que les an-
« ciens appelaient *amusizein*, ne s'enivrent pas si fa-
« cilement, parceque le vin ne leur demeure guère
« dedans le corps ; ains étant pressé et poussé à
« force, il passe tout outre à travers. Or le plus
« communément nous voyons que les femmes boi-
« vent ainsi, et si est vraisemblable que leurs corps,
« à cause de la continuelle attraction des humeurs
« qui se fait par contre-bas pour leurs purgations
« menstruelles, est plein de plusieurs conduits, et
« percé de plusieurs tuyaux et échevaux, esquels le
« vin venant à tomber en sort vîtement et facile-
« ment sans se pouvoir attacher aux parties nobles
« et principales, lesquelles étant troublées, l'i-
« vresse s'en ensuit. »

Cette physique est tout-à-fait digne des anciens.

Les femmes vivent un peu plus que les hommes, c'est-à-dire qu'en une génération on trouve plus de vieilles que de vieillards. C'est ce qu'ont pu observer en Europe tous ceux qui ont fait des relevés exacts des naissances et des morts. Il est à croire qu'il en est ainsi dans l'Asie et chez les négresses, les rouges, les cendrées, comme chez les blanches. *Natura est semper sibi consona.*

Nous avons rapporté ailleurs un extrait d'un journal de la Chine, qui porte qu'en l'année 1725 la femme de l'empereur Yontchin ayant fait des libéralités aux pauvres femmes de la Chine qui pas-

saient soixante et dix ans (1), on compta dans la seule province de Kanton, parmi celles qui reçurent ces présens, 98220 femmes de soixante et dix ans passés, 48893 âgées de plus de quatre-vingts ans, et 3453 d'environ cent années. Ceux qui aiment les causes finales disent que la nature leur accorde une plus longue vie qu'aux hommes, pour les récompenser de la peine qu'elles prennent de porter neuf mois des enfans, de les mettre au monde et de les nourrir. Il n'est pas à croire que la nature donne des récompenses ; mais il est probable que le sang des femmes étant plus doux, leurs fibres s'endurcissent moins vîte.

Aucun anatomiste, aucun physicien n'a jamais pu connaître la manière dont elles concoivent. Sanchez a eu beau assurer, *Mariam et Spiritum sanctum emisisse semen in copulatione, et ex semine amborum natum esse Jesum*, cette abominable impertinence de Sanchez, d'ailleurs très-savant, n'est adoptée aujourd'hui par aucun naturaliste.

Les émissions périodiques de sang qui affaiblissent toujours les femmes pendant cette époque, les maladies qui naissent de la suppression, les temps de grossesse, la nécessité d'alaiter les enfans et de veiller continuellement sur eux, la délicatesse de leurs membres, les rendent peu propres aux fatigues de la guerre et à la fureur des combats. Il est vrai, comme nous l'avons dit, qu'on a vu dans tous les temps et presque dans tous les pays, des femmes à qui la

(1) Lettre très instructive du jésuite Constantin au jésuite Souciet, dix-neuvième recueil.

nature donna un courage et des forces extraordinaires, qui combattirent avec les hommes, et qui soutinrent de prodigieux travaux; mais après tout, ces exemples sont rares. Nous renvoyons à l'article *Amazones*.

Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup plus souples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue; étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, et surtout du soin des enfans; menant une vie plus sédentaire; elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés il y a toujours cinquante hommes au mois d'exécutés à mort contre une seule femme.

Montesquieu, dans son Esprit des lois (1), en promettant de parler de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, avance que « chez « les Grecs les femmes n'étaient pas regardées comme « dignes d'avoir part au véritable amour, et que l'a- « mour n'avait chez eux qu'une forme qu'on n'ose « dire. » Il cite Plutarque pour son garant.

C'est une méprise qui n'est guère pardonnable qu'à un esprit tel que Montesquieu, toujours en-

(1) Liv. VII et X. Voyez l'article AMOUR, dans lequel on a déja indiqué cette bévue.

traîné par la rapidité de ses idées, souvent incohérentes.

Plutarque, dans son chapitre de l'*amour*, introduit plusieurs interlocuteurs : et lui-même, sous le nom de Daphneus, réfute avec la plus grande force les discours que tient Protagène en faveur de la débauche des garçons.

C'est dans ce même dialogue qu'il va jusqu'à dire qu'il y a dans l'amour des femmes quelque chose de divin. Il compare cet amour au soleil qui anime la nature. Il met le plus grand bonheur dans l'amour conjugal, et il finit par le magnifique éloge de la vertu d'Epponine. Cette mémorable aventure s'était passée sous les yeux même de Plutarque, qui vécut quelque temps dans la maison de Vespasien. Cette héroïne apprenant que son mari Sabinus, vaincu par les troupes de l'empereur, s'était caché dans une profonde caverne entre la Franche-Comté et la Champagne, s'y enferma seule avec lui, le servit, le nourrit pendant plusieurs années, en eut des enfans. Enfin, étant prise avec son mari et présentée à Vespasien étonné de la grandeur de son courage, elle lui dit : « J'ai vécu plus heureuse sous « la terre dans les ténèbres, que toi à la lumière du « soleil au faîte de la puissance. » Plutarque affirme donc précisément le contraire de ce que Montesquieu lui fait dire ; il s'énonce même en faveur des femmes avec un enthousiasme très touchant.

Il n'est pas étonnant qu'en tout pays l'homme se soit rendu le maître de la femme, tout étant fondé sur la force. Il a d'ordinaire beaucoup de supériorité par celle du corps et même de l'esprit.

On a vu des femmes très-savantes comme il en fut de guerrières ; mais il n'y en a jamais eu d'inventrices.

L'esprit de société et d'agrément est communément leur partage. Il semble, généralement parlant, qu'elles soient faites pour adoucir les mœurs des hommes.

Dans aucune république elles n'eurent jamais la moindre part au gouvernement ; elles n'ont jamais régné dans les empires purement électifs ; mais elles règnent dans presque tous les royaumes héréditaires de l'Europe, en Espagne, à Naples, en Angleterre, dans plusieurs Etats du Nord, dans plusieurs grands fiefs qu'on nomme *féminins*.

La coutume qu'on appelle *loi salique*, les a exclues du royaume de France ; et ce n'est pas, comme le dit Mézeray, qu'elles fussent incapables de gouverner, puisqu'on leur a presque toujours accordé la régence.

On prétend que le cardinal Mazarin avouait que plusieurs femmes étaient dignes de régir un royaume, et qu'il ajoutait qu'il était toujours à craindre qu'elles ne se laissassent subjuguer par des amans incapables de gouverner douze poules. Cependant Isabelle en Castille, Elisabeth en Angleterre, Marie-Thérèse en Hongrie, ont bien démenti ce prétendu bon mot attribué au cardinal Mazarin. Et aujourd'hui nous voyons dans le Nord une législatrice aussi respectée que le souverain de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Syrie et de l'Egypte est peu estimé.

L'ignorance a prétendu long-temps que les femmes sont esclaves pendant leur vie chez les mahométans,

et qu'après leur mort elles n'entrent point dans le paradis. Ce sont deux grandes erreurs, telles qu'on en a débité toujours sur le mahométisme. Les épouses ne sont point du tout esclaves. Le sura ou chapitre IV du Koran leur assigne un douaire. Une fille doit avoir la moitié du bien dont herite son frère. S'il n'y a que des filles, elles partagent entre elles les deux tiers de la succession, et le reste appartient aux parens du mort ; chacune des deux lignes en aura la sixième partie ; et la mère du mort a aussi un droit dans la succession. Les épouses sont si peu esclaves qu'elles ont permission de demander le divorce, qui leur est accordé quand leurs plaintes sont jugées légitimes.

Il n'est pas permis aux musulmans d'épouser leur belle-sœur, leur nièce, leur sœur de lait, leur belle-fille élevée sous la garde de leur femme. Il n'est pas permis d'épouser les deux sœurs. En cela ils sont bien plus sévères que les chrétiens, qui tous les jours achètent à Rome le droit de contracter de tels mariages qu'ils pourraient faire *gratis*.

POLYGAMIE.

Mahomet à réduit le nombre illimité des épouses à quatre. Mais comme il faut être extrêmement riche pour entretenir quatre femmes selon leur condition, il n'y a que les plus grands seigneurs qui puissent user d'un tel privilége. Ainsi la pluralité des femmes ne fait point aux Etats musulmans le tort que nous leur reprochons si souvent, et ne les dépeuple pas comme on le répète tous les jours dans tant de livres écrits au hasard.

Les Juifs par un ancien usage établi selon leurs livres depuis Lamech, ont toujours eu la liberté d'avoir à la fois plusieurs femmes. David en eut dix-huit ; et c'est depuis ce temps que les rabbins déterminèrent à ce nombre la polygamie des rois, quoiqu'il soit dit que Salomon en eut jusqu'à sept cents.

Les mahométans n'accordent pas publiquement aujourd'hui aux Juifs la pluralité des femmes ; ils ne les croient pas dignes de cet avantage ; mais l'argent, toujours plus fort que la loi, donne quelquefois en Orient et en Afrique aux juifs qui sont riches, la permission que la loi leur refuse.

On a rapporté sérieusement que Lélius Cinna, tribun du peuple, publia après la mort de César, que ce dictateur avait voulu promulguer une loi qui donnait aux femmes le droit de prendre autant de maris qu'elles voudraient. Quel homme sensé ne voit que c'est-là un conte populaire et ridicule inventé pour rendre César odieux ? Il ressemble à cet autre conte, qu'un sénateur romain avait proposé en plein sénat de donner permission à César de coucher avec toutes les femmes qu'il voudrait : de pareilles inepties déshonorent l'histoire, et font tort à l'esprit de ceux qui les croient. Il est triste que Montesquieu ait ajouté foi à cette fable.

Il n'en est pas de même de l'empereur Valentinien I qui, se disant chrétien, épousa Justine du vivant de Severa sa première femme, mere de l'empereur Gratien. Il était assez riche pour entretenir plusieurs femmes.

Dans la première race des rois francs, Gontran, Cherebert, Sigibert, Chilperic, eurent plusieurs

femmes à la fois. Gontran eut dans son palais Venerande, Mercatrude et Ostregile, reconnues pour femmes légitimes. Cherebert eut Meroflède, Marcovèse et Théodogile.

Il est dificile de concevoir comment l'ex-jésuite Nonotte a pu, dans son ignorance, pousser la hardiesse jusqu'à nier ces faits, jusqu'à dire que les rois de cette première race n'usèrent point de la polygamie, et jusqu'à défigurer dans un libelle en deux volumes plus de cent vérités historiques, avec la confiance d'un régent qui dicte des leçons dans un collége? Des livres dans ce goût ne laissent pas de se vendre quelque temps dans les provinces où les Jésuites ont encore un parti; ils séduisent quelques personnes peu instruites.

Le père Daniel, plus savant, plus judicieux, avoue la polygamie des rois francs sans aucune difficulté; il ne nie pas les trois femmes de Dagobert I; il dit expressément que Théodebert épousa Deuterie, quoiqu'il eût une autre femme nommée Visigalde, et quoique Deuterie eût un mari. Il ajoute qu'en cela il imita son oncle Clotaire, lequel épousa la veuve de Clodomir son frère, quoiqu'il eût déja trois femmes.

Tous les historiens font les mêmes aveux. Comment après tous ces témoignages, souffrir l'impudence d'un ignorant qui parle en maître, et qui ose dire, en débitant de si énormes sottises, que c'est pour la défense de la religion, comme s'il s'agissait, dans un point d'histoire, de notre religion vénérable et sacrée, que des calomniateurs méprisables font servir à leurs ineptes impostures?

De la polygamie permise par quelques papes et par quelques réformateurs.

L'abbé de Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique, rend plus de justice à la vérité dans tout ce qui concerne les lois et les usages de l'église. Il avoue que Boniface, apôtre de la basse Allemagne, ayant consulté, l'an 726, le pape Grégoire II, pour savoir en quel cas un mari peut avoir deux femmes, Grégoire II lui répondit, le 22 novembre de la même année, ces propres mots : « Si une femme est atta-« quée d'une maladie qui la rende peu propre au de-« voir conjugal, le mari peut se marier à une autre; « mais il doit donner à la femme malade les secours « nécessaires. » Cette décision paraît conforme à la raison et à la politique; elle favorise la population, qui est l'objet du mariage.

Mais ce qui ne paraît ni selon la raison, ni selon la politique, ni selon la nature, c'est la loi qui porte qu'une femme séparée de corps et de bien de son mari ne peut avoir un autre époux, ni le mari prendre une autre femme. Il est évident que voilà une race perdue pour la peuplade, et que si cet époux et cette épouse séparés ont tous deux un tempérament indomptable, ils sont nécessairement exposés et forcés à des péchés continuels dont les législateurs doivent être responsables devant Dieu, si . . . . .

Les décrétales des papes n'ont pas toujours eu pour objet ce qui est convenable au bien des Etats et à celui des particuliers. Cette même décrétale du pape

Grégoire II, qui permet en certains cas la bigamie, prive à jamais de la société conjugale les garçons et les filles que leurs parens auront voués à l'Eglise dans leur plus tendre enfance. Cette loi semble aussi barbare qu'injuste ; c'est anéantir à la fois des familles; c'est forcer la volonté des hommes avant qu'ils aient une volonté ; c'est rendre à jamais les enfans esclaves d'un vœu qu'ils n'ont point fait ; c'est détruire la liberté naturelle; c'est offenser Dieu et le genre humain.

La polygamie de Philippe landgrave de Hesse, dans la communion luthérienne, en 1539, est assez publique. J'ai connu un des souverains dans l'empire d'Allemagne, dont le père ayant épousé une luthérienne, eut permission du pape de se marier à une catholique, et qui garda ses deux femmes.

Il est public en Angleterre, et on voudrait le nier en vain, que le chancelier Cowper épousa deux femmes qui vécurent ensemble dans sa maison avec une concorde singulière qui fit honneur à tous trois. Plusieurs curieux ont encore le petit livre que ce chancelier composa en faveur de la polygamie.

Il faut se défier des auteurs qui rapportent que dans quelques pays les lois permettent aux femmes d'avoir plusieurs maris. Les hommes, qui par-tout ont fait les lois, sont nés avec trop d'amour propre, sont trop jaloux de leur autorité, ont communément un tempérament trop ardent en comparaison de celui des femmes, pour avoir imaginé une telle jurisprudence. Ce qui n'est pas conforme au train ordinaire de la nature est rarement vrai. Mais ce qui

est fort ordinaire, surtout dans les voyageurs, c'est d'avoir pris un abus pour une loi.

L'auteur de l'Esprit des lois prétend (1) que sur la côte de Malabar, dans la caste des Naires, les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, et qu'une femme au contraire peut avoir plusieurs maris; il cite des auteurs suspects, et surtout Pirard. On ne devrait parler de ces coutumes étranges qu'en cas qu'on eût été long-temps témoin oculaire. Si on en fait mention, ce doit être en doutant; mais quel est l'esprit vif qui sache douter?

« La lubricité des femmes, dit-il (2), est si grande « à Patane, que les hommes sont contraints de se « faire certaines garnitures pour se mettre à l'abri de « leurs entreprises. »

Le président de Montesquieu n'alla jamais à Patane. M. Linguet ne remarque-t-il pas très judicieusement que ceux qui imprimèrent ce conte étaient des voyageurs qui se trompaient, ou qui voulaient se moquer de leurs lecteurs? Soyons justes, aimons le vrai, ne nous laissons point séduire, jugeons par les choses et non par les noms.

Suite des réflexions sur la polygamie.

Il semble que le pouvoir et non la convention ait fait toutes les lois, surtout en Orient. C'est là qu'on voit les premiers esclaves, les premiers eunuques,

(1) Liv. XVI, chap. V. — (2) *Ibid*, chap. X.

le trésor du prince composé de ce qu'on a pris au peuple.

Qui peut vêtir, nourrir et amuser plusieurs femmes, les a dans sa ménagerie, et leur commande despotiquement.

Ben-Aboul-Kiba, dans son Miroir des fidelles, rapporte qu'un des visirs du grand Soliman tint ce discours à un agent du grand Charles-Quint :

« Chien de chretien, pour qui j'ai d'ailleurs une estime toute particulière, peux-tu bien me reprocher d'avoir quatre femmes, selon nos saintes lois, tandis que tu vides douze quartauts par an, et que je ne bois pas un verre de vin ? Quel bien fais-tu au monde en passant plus d'heures à table que je n'en passe au lit ? Je peux donner quatre enfans chaque année pour le service de mon auguste maître ; à peine en peux-tu fournir un. Et qu'est-ce que l'enfant d'un ivrogne ? Sa cervelle sera offusquée des vapeurs du vin qu'aura bu son père. Que veux-tu d'ailleurs que je devienne quand deux de mes femmes sont en couche ? ne faut-il pas que j'en serve deux autres, ainsi que ma loi me le commande ? Que deviens-tu, quel role joues-tu dans les derniers mois de la grossesse de ton unique femme, et pendant ses couches, et pendant ses maladies ? Il faut que tu restes dans une oisiveté honteuse, ou que tu cherches une autre femme. Te voilà nécessairement entre deux péchés mortels qui te feront tomber tout roide après ta mort du pont aigu au fond de l'enfer.

« Je suppose que dans nos guerres contre les chiens de chrétiens nous perdions cent mille soldats ; voilà près de cent mille filles à pourvoir. N'est-ce pas aux

riches à prendre soin d'elles ? Malheur à tout musulman assez tiède pour ne pas donner retraite chez lui à quatre jolies filles, en qualité de ses légitimes épouses, et pour ne pas les traiter selon leurs mérites !

« Comment donc sont faits dans ton pays la trompette du jour, que tu appelles *coq* ; l'honnête bélier, prince des troupeaux ; le taureau, souverain des vaches ? chacun d'eux n'a-t-il pas son sérail ? Il te sied bien vraiment de me reprocher mes quatre femmes, tandis que notre grand prophête en a eu dix-huit, David le juif autant, et Salomon le juif sept cents de compte fait, avec trois cents concubines ! tu vois combien je suis modeste. Cesse de reprocher la gourmandise à un sage qui fait de si médiocres repas. Je te permets de boire ; permets-moi d'aimer. Tu changes de vins, souffre que je change de femmes. Que chacun laisse vivre les autres à la mode de leur pays. Ton chapeau n'est point fait pour donner des lois à mon turban. Ta fraise et ton petit manteau ne doivent point commander à mon doliman. Achève de prendre ton café avec moi, et va-t'en caresser ton allemande, puisque tu es réduit à elle seule. »

Reponse de l'Allemand.

« Chien de musulman, pour qui je conserve une vénération profonde, avant d'achever mon café, je veux confondre tes propos. Qui possède quatre femmes possède quatre harpies toujours prêtes à se calomnier, à se nuire, à se battre. Le logis est l'antre de la Discorde ; aucune d'elles ne peut t'aimer. Cha-

cune n'a qu'un quart de ta personne, et ne pourrait tout au plus te donner que le quart de son cœur. Aucune ne peut te rendre la vie agréable ; ce sont des prisonnières qui, n'ayant jamais rien vu, n'ont rien à te dire ; elles ne connaissent que toi, par conséquent tu les ennuies. Tu es leur maître absolu, donc elles te haïssent. Tu es obligé de les faire garder par un eunuque qui leur donne le fouet quand elles ont fait trop de bruit. Tu oses te comparer à un coq ! mais jamais un coq n'a fait fouetter ses poules par un chapon. Prends tes exemples chez les animaux, ressemble-leur tant que tu voudras. Moi je veux aimer en homme ; je veux donner tout mon cœur, et qu'on me donne le sien. Je rendrai compte de cet entretien ce soir à ma femme, et j'espère qu'elle en sera contente. A l'égard du vin que tu me reproches, apprends que s'il est mal d'en boire en Arabie, c'est une habitude très louable en Allemagne. Adieu. »

FERMETÉ.

Fermeté vient de *ferme*, et signifie autre chose que *solidité* et *dureté ;* une toile serrée, un sable battu, ont de la fermeté sans être durs ni solides.

Il faut toujours se souvenir que les modifications de l'ame ne peuvent s'exprimer que par des images physiques : on dit *la fermeté de l'ame*, *de l'esprit ;* ce qui ne signifie pas plus *solidité* ou *dureté* qu'au propre.

La fermeté est l'exercice du courage de l'esprit ;

elle suppose une résolution éclairée ; l'opiniâtreté au contraire suppose de l'aveuglement.

Ceux qui ont loué la fermeté du style de Tacite, n'ont pas tant de tort que le prétend le P. Bouhours : c'est un terme hasardé, mais placé, qui exprime l'énergie et la force des pensées et du style.

On peut dire que la Bruyère a un style ferme, et que d'autres écrivains n'ont qu'un style dur.

FERRARE.

Ce que nous avons à dire ici de Ferrare n'a aucun rapport à la litterature, principal objet de nos questions; mais il en a un très grand avec la justice, qui est plus nécessaire que les belles-lettres, et bien moins cultivée, surtout en Italie.

Ferrare était constamment un fief de l'Empire, ainsi que Parme et Plaisance. Le pape Clément VIII en dépouilla César d'Est, à main armée, en 1597. Le prétexte de cette tyrannie était bien singulier pour un homme qui se dit l'humble vicaire de Jésus-Christ.

Le duc Alfonse d'Est, premier du nom, souverain de Ferrare, de Modène, d'Est, de Carpi, de Rovigno, avait épousé une simple citoyenne de Ferrare, nommée Laura Eustochia, dont il avait eu trois enfans avant son mariage, reconnus par lui solennellement en face d'église. Il ne manqua à cette reconnaissance aucune des formalités prescrites par les lois. Son successeur Alfonse d'Est fut reconnu duc

de Ferrare. Il épousa Julie d'Urbin, fille de François duc d'Urbin, dont il eut cet infortuné César d'Est, héritier incontestable de tous les biens de la maison, et déclaré héritier par le dernier duc, mort le 27 octobre 1597. Le pape Clément VIII du nom d'Aldobrandin, originaire d'une famille de négocians de Florence, osa prétexter que la grand'mère de César d'Est n'etait pas assez noble, et que les enfans qu'elle avait mis au monde devaient être regardés comme des bâtards. La première raison est ridicule et scandaleuse dans un évèque; la seconde est insoutenable dans tous les tribunaux de l'Europe; car si le duc n'etait pas légitime, il devait perdre Modène et ses autres Etats; et s'il n'y avait point de vice dans sa naissance, il devait garder Ferrare comme Modène.

L'acquisition de Ferrare était trop belle pour que le pape ne fît pas valoir toutes les décrétales et toutes les décisions des braves théologiens qui assurent que le pape peut rendre juste ce qui est injuste. En conséquence il excommunia d'abord César d'Est; et comme l'excommunication prive nécessairement un homme de tous ses biens, le père commun des fideles leva des troupes contre l'excommunié pour lui ravir son héritage au nom de l'Eglise. Ces troupes furent battues; mais le duc de Modène et de Ferrare vit bientot ses finances epuisées et ses amis refroidis.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que le roi de France Henri IV se crut obligé de prendre le parti du pape pour balancer le credit de Philippe II à la cour de Rome. C'est ainsi que le bon roi Louis XII, moins excusable, s'etait déshonoré en s'unissant

avec le monstre Alexandre VI et son exécrable bâtard le duc Borgia. Il fallut céder : alors le pape fit envahir Ferrare par le cardinal Aldobrandin, qui entra dans cette florissante ville avec mille chevaux et cinq mille fantassins.

Il est bien triste qu'un homme tel que Henri IV ait descendu à cette indignité qu'on appelle politique. Les Catons, les Métellus, les Scipions, les Fabricius, n'auraient point ainsi trahi la justice pour plaire à un prêtre. Et à quel prêtre !

Depuis ce temps Ferrare devint déserte, son terroir inculte se couvrit de marais croupissans. Ce pays avait été sous la maison d'Est un des plus beaux de l'Italie ; le peuple regretta toujours ses anciens maîtres. Il est vrai que le duc fut dédommagé ; on lui donna la nomination à un évêché et à une cure ; et on lui fournit même quelques minots de sel des magasins de Cervia. Mais il n'est pas moins vrai que la maison de Modène a des droits incontestables et imprescriptibles sur ce duché de Ferrare, dont elle est si indignement dépouillée.

Maintenant, mon cher lecteur, supposons que cette scène se fût passée du temps où Jésus-Christ ressuscité apparaissait à ses apôtres, et que Simon Barjone, surnommé Pierre, eût voulu s'emparer des Etats de ce pauvre duc de Ferrare. Imaginons que le duc va demander justice en Béthanie au Seigneur Jésus ; n'entendez-vous pas notre Seigneur qui envoie chercher sur-le-champ Simon, et qui lui dit : Simon, fils de Jone, je t'ai donné les clefs du royaume des cieux ; on sait comme ces clefs sont faites, mais je ne t'ai pas donné celles de la terre.

Si on t'a dit que le ciel entoure le globe, et que le contenu est dans le contenant, t'es-tu imaginé que les royaumes d'ici-bas t'appartiennent, et que tu n'as qu'à t'emparer de tout ce qui te convient? Je t'ai déja défendu de dégainer. Tu me parais un composé fort bizarre; tantôt tu coupes, à ce qu'on dit, une oreille à Malchus, tantot tu me renies; sois plus doux et plus honnête, ne prends ni le bien ni les oreilles de personne, de peur qu'on ne te donne sur les tiennes.

FERTILISATION.

SECTION I.

1°. Je propose des vues générales sur la fertilisation. Il ne s'agit pas ici de savoir en quel temps il faut semer des navets vers les Pyrénées et vers Dunkerque; il n'y a point de paysan qui ne connaisse ces détails mieux que tous les maîtres et tous les livres. Je n'examine point les vingt et une manières de parvenir à la multiplication du blé, parmi lesquelles il n'y en a pas une de vraie; car la multiplication des germes dépend de la préparation des terres, et non de celle des grains. Il en est du blé comme de tous les autres fruits. Vous aurez beau mettre un noyau de pêche dans de la saumure ou de la lessive, vous n'aurez de bonnes pêches qu'avec des abris et un sol convenable.

2°. Il y a dans toute la zone tempérée de bons, de médiocres et de mauvais terroirs. Le seul moyen,

peut-être, de rendre les bons encore meilleurs, de fertiliser les médiocres, et de tirer partie des mauvais, est que les seigneurs des terres les habitent.

Les médiocres terrains, et surtout les mauvais, ne pourront jamais être amandés par des fermiers ils n'en ont ni la faculté ni la volonté ; ils afferment à vil prix, font très peu de profit, et laissent la terre en plus mauvais état qu'ils ne l'ont prise.

3°. Il faut de grandes avances pour améliorer de vastes champs. Celui qui écrit ces réflexions a trouvé dans un très mauvais pays un vaste terrain inculte, qui appartenait à des colons. Il leur a dit : Je pourrais le cultiver à mon profit par le droit de déshérence, je vais le défricher pour vous et pour moi à mes dépens. Quand j'aurai changé ces bruyères en pâturages, nous y engraisserons des bestiaux ; ce petit canton sera plus riche et plus peuplé.

Il en est de même des marais qui étendent sur tant de contrées la stérilité et la mortalité. Il n'y a que les seigneurs qui puissent détruire ces ennemis du genre humain. Et si ces marais sont trop vastes, le gouvernement seul est assez puissant pour faire de telles entreprises ; il y a plus à gagner que dans une guerre.

4°. Les seigneurs seuls seront long-temps en état d'employer le semoir. Cet instrument est couteux ; il faut souvent le rétablir ; nul ouvrier de campagne n'est en état de le construire ; aucun colon ne s'en chargera ; et si vous lui en donnez un, il épargnera trop la semence, et fera de médiocres récoltes.

Cependant, cet instrument employé à propos doit épargner environ le tiers de la semence, et par con-

séquent enrichir le pays d'un tiers ; voilà la vraie multiplication. Il est donc très important de le rendre d'usage, et de long-temps il n'y aura que les riches qui pourront s'en servir.

5°. Les seigneurs peuvent faire la dépense du vancribleur, qui, quand il est bien conditionné, épargne beaucoup de bras et de temps. En un mot, il est clair que si la terre ne rend pas ce qu'elle peut donner, c'est que les simples cultivateurs ne sont pas en état de faire les avances. La culture de la terre est une vraie manufacture : il faut, pour que la manufacture fleurisse que l'entrepreneur soit riche.

6°. La prétendue égalité des hommes, que quelques sophistes mettent à la mode, est une chimère pernicieuse. S'il n'y avait pas trente manœuvres pour un maître, la terre ne serait pas cultivée. Quiconque possède une charrue a besoin de deux valets et de plusieurs hommes de journée. Plus il y aura d'hommes qui n'auront que leurs bras pour toute fortune, plus les terres seront en valeur. Mais pour employer utilement ces bras, il faut que les seigneurs soient sur les lieux.

7° Il ne faut pas qu'un seigneur s'attende, en fesant cultiver sa terre sous ses yeux, à faire la fortune d'un entrepreneur des hôpitaux ou des fourrages de l'armée, mais il vivra dans la plus honorable abondance. (1)

8° S'il fait la dépense d'un étalon, il aura en quatre ans de beaux chevaux qui ne lui coûteront rien; il y gagnera, et l'État aussi.

(e) Voyez AGRICULTURE.

Si le fermier est malheureusement obligé de vendre tous les veaux et toutes les génisses pour être en état de payer le roi et son maître, le même seigneur fait élever ces génisses et quelques veaux. Il a au bout de trois ans des troupeaux considérables sans frais. Tous ces détails produisent l'agréable et l'utile. Le goût de ces occupations augmente chaque jour; le temps affaiblit presque toutes les autres.

9° S'il y a de mauvaises récoltes, des dommages, des pertes, le seigneur est en état de les réparer. Le fermier et le métayer ne peuvent même les supporter. Il est donc essentiel à l'Etat que les possesseurs habitent souvent leurs domaines.

10° Les évêques qui résident font du bien aux villes. Si les abbés commendataires résidaient, ils feraient du bien aux campagnes; leur absence est préjudiciable.

11° Il est d'autant plus nécessaire de songer aux richesses de la terre que les autres peuvent aisément nous échapper; la balance du commerce peut ne nous être plus favorable; nos espèces peuvent passer chez l'étranger, les biens fictifs peuvent se perdre, la terre reste.

12° Nos nouveaux besoins nous imposent la nécessité d'avoir de nouvelles ressources. Les Français et les autres peuples n'avaient point imaginé du temps de Henri IV d'infecter leurs nez d'une poudre noire et puante, et de porter dans leurs poches des linges remplis d'ordure, qui auraient inspiré autrefois l'horreur et le dégoût. Cet article seul coûte au moins à la France six millions par an. Le déjeûner de leurs pères n'était pas préparé par

les quatre parties du monde : ils se passaient de l'herbe et de la terre de la Chine, des roseaux qui croissent en Amérique, et des fèves de l'Arabie. Ces nouvelles denrées, et beaucoup d'autres que nous payons argent comptant, peuvent nous épuiser. Une compagnie de négocians qui n'a jamais pu en quarante années donner un sou de dividende à ses actionnaires sur le produit de son commerce, et qui ne les paie que d'une partie du revenu du roi, peut être à charge à la longue. L'agriculture est donc la ressource indispensable.

13° Plusieurs branches de cette ressource sont négligées. Il y a, par exemple, trop peu de ruches, tandis qu'on fait une prodigieuse consommation de bougies. Il n'y a point de maison un peu forte où l'on n'en brûle pour deux ou trois écus par jour. Cette seule dépense entretiendrait une famille économe. Nous consommons cinq ou six fois plus de bois de chauffage que nos pères ; nous devons donc avoir plus d'attention à planter et à entretenir nos plants ; c'est ce que le fermier n'est pas même en droit de faire ; c'est ce que le seigneur ne fera que lorsqu'il gouvernera lui-même ses possessions.

14° Lorsque les possesseurs des terres sur les frontières y résident, les manœuvres, les ouvriers étrangers viennent s'y établir ; le pays se peuple insensiblement, il se forme des races d'hommes vigoureux. La plupart des manufactures corrompent la taille des ouvriers ; leur race s'affaiblit. Ceux qui travaillent aux métaux, abrégent leurs jours. Les travaux de la campagne, au contraire, fortifient et produisent des générations robustes, pourvu que la

débauche des jours de fêtes n'altère pas le bien que font le travail et la sobriété.

15° On sait assez quelles sont les funestes suites de l'oisive intempérance attachée à ces jours qu'on croit consacrés à la religion, et qui ne le sont qu'aux cabarets. On sait quelle supériorité le retranchement de ces jours dangereux a donnée aux protestans sur nous. Notre raison commence enfin à se développer au point de nous faire sentir confusément que l'oisiveté et la débauche ne sont pas si précieuses devant Dieu qu'on le croyait. Plus d'un évêque a rendu à la terre, pendant quarante jours de l'année ou environ, des hommes qu'elle demandait pour la cultiver. Mais sur les frontières, où beaucoup de nos domaines se trouvent dans l'évêché d'un étranger, il arrive trop souvent, soit par contradiction, soit par une infâme politique, que ces étrangers se plaisent à nous accabler d'un fardeau que les plus sages de nos prélats ont ôté à nos cultivateurs, à l'exemple du pape. Le gouvernement peut aisément nous délivrer de ce très grand mal que ces étrangers nous font. Ils sont en droit d'obliger nos colons à entendre une messe le jour de Saint-Roch; mais au fond, ils ne sont pas en droit d'empêcher les sujets du roi de cultiver après la messe une terre qui appartient au roi, et dont il partage les fruits. Et ils doivent savoir qu'on ne peut mieux s'acquitter de son devoir envers Dieu qu'en le priant le matin, et en obéissant le reste du jour à la loi qu'il nous a imposée de travailler.

16° Plusieurs personnes ont établi des écoles dans leurs terres; j'en ai établi moi-même; mais je les

crains. Je crois convenable que quelques enfans apprennent à lire, à écrire, à chiffrer; mais que le grand nombre, surtout les enfans des manœuvres, ne sachent que cultiver, parcequ'on n'a besoin que d'une plume pour deux ou trois cents bras. La culture de la terre ne demande qu'une intelligence tres commune; la nature a rendu faciles tous les travaux auxquels elle a destiné l'homme: il faut donc employer le plus d'hommes qu'on peut à ces travaux faciles, et les leur rendre nécessaires.

17° Le seul encouragement des cultivateurs est le commerce des denrées. Empêcher les blés de sortir du royaume, c'est dire aux étrangers que nous en manquons, et que nous sommes de mauvais économes. Il y a quelquefois cherté en France, mais rarement disette. Nous fournissons les cours de l'Europe de danseurs et de perruquiers; il vaudrait mieux les fournir de froment. Mais c'est à la prudence du gouvernement d'etendre ou de resserrer ce grand objet de commerce. Il n'appartient pas à un particulier qui ne voit que son canton, de proposer des vues à ceux qui voient et qui embrassent le bien général du royaume.

18° La réparation et l'entretien des chemins de traverse, est un objet important. Le gouvernement s'est signalé par la confection des voies publiques, qui font à la fois l'avantage et l'ornement de la France. Il a aussi donné des ordres très utiles pour les chemins de traverse; mais ces ordres ne sont pas si bien exécutés que ceux qui regardent les grands chemins. Le même colon qui voiturerait ses denrées de son village au marché voisin en une heure de

temps avec un cheval, y parvient à peine avec deux chevaux en trois heures, parcequ'il ne prend pas le soin de donner un écoulement aux eaux, de combler une ornière, de porter un peu de gravier; et ce peu de peine qu'il s'est épargnée, lui cause à la fin de très grandes peines et de grands dommages.

19° Le nombre des mendians est prodigieux, et, malgré les lois, on laisse cette vermine se multiplier. Je demanderais qu'il fût permis à tous les seigneurs de retenir et faire travailler, à un prix raisonnable, tous les mendians robustes, hommes et femmes, qui mendieront sur leurs terres.

20° S'il m'était permis d'entrer dans des vues plus générales, je répèterais ici combien le célibat est pernicieux. Je ne sais s'il ne serait point à propos d'augmenter d'un tiers la taille et la capitation de quiconque ne serait pas marié à vingt-cinq ans. Je ne sais s'il ne serait pas utile d'exempter d'impôts quiconque aurait sept enfans mâles, tant que le père et les sept enfans vivraient ensemble. M. Colbert exempta tous ceux qui auraient douze enfans; mais ce cas arrive si rarement que la loi était inutile.

21° On a fait des volumes sur tous les avantages qu'on peut retirer de la campagne, sur les améliorations, sur les blés, les légumes, les pâturages, les animaux domestiques, et sur mille secrets presque tous chimériques. Le meilleur secret est de veiller soi-même à son domaine.

SECTION II.

POURQUOI CERTAINES TERRES SONT MAL CULTIVÉES.

Je passai un jour par de belles campagnes bordées d'un côté d'une forêt adossée à des montagnes, et de l'autre par une vaste étendue d'eau saine et claire qui nourrit d'excellens poissons. C'est le plus bel aspect de la nature ; il termine les frontières de plusieurs états ; la terre y est couverte de bétail, et elle le serait de fleurs et de fruits toute l'année sans les vents et les grêles qui désolent souvent cette contrée délicieuse, et qui la changent en Sibérie.

Je vis à l'entrée de cette petite province une maison bien bâtie, où demeuraient sept ou huit hommes bien faits et vigoureux. Je leur dis : Vous cultivez sans doute un héritage fertile dans ce beau séjour ? Nous, monsieur, nous avilir à rendre féconde la terre qui doit nourrir l'homme ! nous ne sommes pas faits pour cet indigne métier. Nous poursuivons les cultivateurs qui portent le fruit de leurs travaux d'un pays dans un autre ; nous les chargeons de fers : notre emploi est celui des héros. Sachez que dans ce pays de deux lieues sur six, nous avons quatorze maisons aussi respectables que celle-ci, consacrées à cet usage. La dignité dont nous sommes revêtus nous distingue des autres citoyens ; et nous ne payons aucune contribution, parceque nous ne travaillons à rien qu'à faire trembler ceux qui travaillent.

Je m'avançai tout confus vers une autre maison ;

je vis dans un jardin bien tenu un homme entouré d'une nombreuse famille ; je croyais qu'il daignait *cultiver son jardin*. J'appris qu'il était revêtu de la charge de contrôleur du grenier à sel.

Plus loin demeurait le directeur de ce grenier, dont les revenus étaient établis sur les avanies faites à ceux qui viennent acheter de quoi donner un peu de goût à leur bouillon. Il y avait des juges de ce grenier où se conserve l'eau de la mer réduite en figures irrégulières ; des élus dont la dignité consistait à écrire les noms des citoyens, et ce qu'ils doivent au fisc ; des agens qui partageaient avec les receveurs de ce fisc ; des hommes revêtus d'offices de toute espèce, les uns conseillers du roi n'ayant jamais donné de conseil, les autres secrétaires du roi n'ayant jamais su le moindre de ses secrets. Dans cette multitude de gens qui se pavanaient de par le roi, il y en avait un assez grand nombre revêtus d'un habit ridicule, et chargés d'un grand sac qu'ils se fesaient remplir de la part de Dieu.

Il y en avait d'autres plus proprement vêtus, et qui avaient des appointemens plus réglés pour ne rien faire. Ils étaient originairement payés pour chanter de grand matin ; et depuis plusieurs siecles ils ne chantaient qu'à table.

Enfin, je vis dans le lointain quelques spectres à demi nus, qui écorchaient avec des bœufs aussi décharnés qu'eux un sol encore plus amaigri : je compris pourquoi la terre n'était pas aussi fertile qu'elle pouvait l'être.

FÊTES.

SECTION I.

Un pauvre gentilhomme du pays d'Haguenau cultivait sa petite terre, et sainte Ragonde ou Radegonde était la patrone de sa paroisse. Or il arriva que le jour de la fête de sainte Ragonde, il fallut donner une façon à un champ de ce pauvre gentilhomme, sans quoi tout était perdu. Le maître, après avoir assisté dévotement à la messe avec tout son monde, a la labourer sa terre, dont dépendait le maintien de sa famille; et le curé et les autres paroissiens allèrent boire selon l'usage.

Le curé en buvant apprit l'énorme scandale qu'on osait donner dans sa paroisse, par un travail profane : il alla, tout rouge de colere et de vin, trouver le cultivateur, et lui dit : Monsieur, vous êtes bien insolent et bien impie, d'oser labourer votre champ au lieu d'aller au cabaret comme les autres. Je conviens, monsieur, dit le gentilhomme, qu'il faut boire à l'honneur de la sainte, mais il faut aussi manger, et ma famille mourrait de faim si je ne labourais pas. Buvez et mourez, lui dit le curé. Dans quelle loi, dans quel concile cela est-il écrit? dit le cultivateur. Dans Ovide, dit le curé. J'en appelle comme d'abus, dit le gentilhomme. Dans quel endroit d'Ovide avez-vous lu que je dois aller au cabaret plutôt que de labourer mon champ le jour de sainte Ragonde?

Vous remarquerez que le gentilhomme et le pasteur avaient très bien fait leurs études. Lisez la métamorphose des filles de Minée, dit le curé. Je l'ai lue, dit l'autre, et je soutiens que cela n'a nul rapport à ma charrue. Comment impie, vous ne vous souvenez pas que les filles de Minée furent changées en chauves-souris pour avoir filé un jour de fête? Le cas est bien différent, répliqua le gentilhomme : ces demoiselles n'avaient rendu aucun honneur à Bacchus, et moi j'ai été à la messe de sainte Ragonde ; vous n'avez rien à me dire ; vous ne me changerez point en chauve-souris. Je ferai pis, dit le prêtre ; je vous ferai mettre à l'amende. Il n'y manqua pas. Le pauvre gentilhomme fut ruiné ; il quitta le pays avec sa famille et ses valets, passa chez l'étranger, se fit luthérien, et sa terre resta inculte plusieurs années.

On conta cette aventure à un magistrat de bon sens et de beaucoup de piété. Voici les réflexions qu'il fit à propos de sainte Ragonde :

Ce sont, disait-il, les cabaretiers, sans doute, qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes : la religion des paysans et des artisans consiste à s'enivrer le jour d'un saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté et de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, et qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenans criminels et les bourreaux ; voilà parmi nous la seule excuse des fêtes : les champs catholiques restent à peine cultivés, tandis que les campagnes hérétiques labourees tous les jours produisent de riches moissons.

A la bonne heure que les cordonniers aillent le matin à la messe de S. Crépin, parceque *crepido* signifie *empeigne ;* que les feseurs de vergettes fêtent sainte Barbe leur patrone ; que ceux qui ont mal aux yeux entendent la messe de sainte Claire ; qu'on célèbre saint. . . . dans plusieurs provinces ; mais qu'après avoir rendu ses devoirs aux saints, on rende service aux hommes, qu'on aille de l'autel à la charrue : c'est l'excès d'une barbarie et d'un esclavage insupportable, de consacrer ses jours à la nonchalance et au vice. Prêtres, commandez (s'il est nécessaire) qu'on prie Roch, Eustache et Fiacre, le matin ; magistrats, ordonnez qu'on laboure vos champs le jour de Fiacre, d'Eustache et de Roch. C'est le travail qui est nécessaire ; il y a plus, c'est lui qui sanctifie.

SECTION II.

Lettre d'un ouvrier de Lyon à messeigneurs de la commission établie à Paris pour la réformation des ordres religieux, imprimée dans les papiers publics en 1766.

Messeigneurs,

Je suis ouvrier en soie, et je travaille à Lyon depuis dix-neuf ans. Mes journées ont augmenté insensiblement, et aujourd'hui je gagne trente-cinq sous. Ma femme, qui travaille en passemens, en gagnerait quinze s'il lui était possible d'y donner tout son temps ; mais comme les soins du ménage, les maladies de couches ou autres la détournent

étrangement, je réduis son profit à dix sous, ce qui fait quarante-cinq sous journellement que nous apportons au ménage. Si l'on déduit de l'année quatre-vingt-deux jours de dimanches ou de fêtes, l'on aura deux cent quatre-vingt-quatre jours profitables, qui à quarante-cinq sous font six cent trente-neuf livres. Voilà mon revenu.

Voici les charges :

J'ai huit enfans vivans, et ma femme est sur le point d'accoucher du onzième, car j'en ai perdu deux. Il y a quinze ans que je suis marié. Ainsi je puis compter annuellement vingt-quatre livres pour les frais de couches et de baptême, cent huit livres pour l'année de deux nourrices, ayant communément deux enfans en nourrice, quelquefois même trois. Je paie de loyer à un quatrième cinquante-sept livres, et d'imposition quatorze livres. Mon profit se trouve donc réduit à quatre cent trente-six livres, ou à vingt-cinq sous trois deniers par jour, avec lesquels il faut se vêtir, se meubler, acheter le bois, la chandelle, et faire vivre ma femme et six enfans.

Je ne vois qu'avec effroi arriver des jours de fête. Il s'en faut très peu, je vous en fais ma confession, que je ne maudisse leur institution. Elles ne peuvent avoir été instituées, disais-je, que par les commis des aides, par les cabaretiers et par ceux qui tiennent les guinguettes.

Mon père m'a fait étudier jusqu'à ma seconde, et voulait à toute force que je fusse moine, me fesant entrevoir dans cet état un asile assuré contre le be-

soin; mais j'ai toujours pensé que chaque homme doit son tribut à la société; et que les moines sont des guèpes inutiles qui mangent le travail des abeilles. Je vous avoue pourtant que quand je vois Jean C*** avec lequel j'ai étudié, et qui était le garçon le plus paresseux du collége, posséder les premières places chez les prémontrés, je ne puis m'empêcher d'avoir quelques regrets de n'avoir pas écouté les avis de mon pere.

Je suis à la troisième fête de Noël, j'ai engagé le peu de meubles que j'avais, je me suis fait avancer une semaine par mon bourgeois, je manque de pain, comment passer la quatrième fête? Ce n'est pas tout; j'en entrevois encore quatre autres dans la semaine prochaine. Grand Dieu! huit fêtes dans quinze jours! est-ce vous qui l'ordonnez?

Il y a un an que l'on me fait espérer que les loyers vont diminuer par la suppression d'une des maisons des capucins et des cordeliers. Que de maisons inutiles dans le centre d'une ville comme Lyon! les jacobins, les dames de Saint-Pierre, etc. Pourquoi ne pas les écarter dans les faubourgs si on les juge nécessaires? Que d'habitans plus nécessaires encore tiendraient leurs places!

Toutes ces réflexions m'ont engagé à m'adresser à vous, messeigneurs, qui avez été choisis par le roi pour détruire des abus. Je ne suis pas le seul qui pense ainsi; combien d'ouvriers dans Lyon et ailleurs; combien de laboureurs dans le royaume sont réduits à la même nécessité que moi! Il est visible que chaque jour de fête coûte à l'état plusieurs millions. Ces considérations vous porteront à prendre

à cœur les intérêts du peuple, qu'on dédaigne un peu trop.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BOCEN.

Nous avons cru que cette requête, qui a été réellement présentée, pourrait figurer dans un ouvrage utile.

SECTION III.

On connaît assez les fêtes que Jules-César et les empereurs qui lui succédèrent donnèrent au peuple romain; la fête des vingt-deux mille tables, servies par vingt-deux mille maîtres d'hôtel; les combats de vaisseaux sur des lacs qui se formaient tout d'un coup, etc. n'ont pas été imités par les seigneurs hérules, lombards ou francs, qui ont voulu aussi qu'on parlât d'eux.

Un velche nommé Cahusac n'a pas manqué de faire un long article sur ces fêtes dans le grand dictionnaire encyclopédique. Il dit « Que le ballet de « Cassandre fut donné à Louis XIV par le cardinal « Mazarin, qui avait de la gaieté dans l'esprit, du « goût pour les plaisirs dans le cœur et dans l'ima-« gination, moins de faste que de galanterie; que le « roi dansa dans ce ballet à l'âge de treize ans, avec « les proportions marquées, et les attitudes dont la « nature l'avoit embelli ». Ce Louis XIV, né avec des attitudes, et ce faste de l'imagination du cardinal Mazarin, sont dignes du beau style qui est aujourd'hui à la mode. Notre Cahusac finit par décrire une fête charmante d'un genre neuf et élégant,

donnée à la reine Marie Leczinska. Cette fête finit par le discours ingénieux d'un allemand ivre, qui dit : « Est-ce la peine de faire tant de dépenses en « bougie pour ne faire voir que de l'eau »? A quoi un gascon répondit : « Eh sandis, je meurs de faim; on « vit donc de l'air à la cour des rois de France! »

Il est triste d'avoir inséré de pareilles platitudes dans un dictionnaire des arts et des sciences.

FEU.

SECTION I.

Le feu est-il autre chose qu'un élément qui nous éclaire, qui nous échauffe, et qui nous brûle?

La lumière n'est-elle pas toujours du feu, quoique le feu ne soit pas toujours lumière; et Boërhaave n'a-t-il pas raison?

Le feu le plus pur tiré de nos matières combustibles n'est-il pas toujours grossier, toujours chargé des corps qu'il embrase, et très différent du feu élémentaire?

Comment le feu est-il répandu dans toute la nature, dont il est l'ame?

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem;
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Quel homme peut concevoir comment un morceau de cire s'enflamme, et comment il n'en reste rien à nos yeux, quoique rien ne se soit perdu?

Pourquoi Newton dit-il toujours, en parlant des

rayons de la lumière, *de naturâ radiorum lucis, utrùm corpora sint necne non disputans ;* n'examinant point si les rayons de lumière sont des corps ou non?

N'en parlait-il qu'en géomètre? en ce cas ce doute était inutile. Il est évident qu'il doutait de la nature du feu élémentaire, et qu'il doutait avec raison.

Le feu élémentaire est-il un corps à la manière des autres, comme l'eau et la terre? Si c'était un corps de cette espèce, ne graviterait-il pas comme toute matière? s'échapperait-il en tout sens du corps lumineux en droite ligne? aurait-il une progression uniforme? Et pourquoi jamais la lumière ne se meut-elle en ligne courbe quand elle est libre dans son cours rapide?

Le feu élémentaire ne pourrait-il pas avoir des propriétés de la matière à nous si peu connue, et d'autres propriétés de substances à nous entièrement inconnues?

Ne pourrait-il pas être un milieu entre la matière et des substances d'un autre genre? et qui nous a dit qu'il n'y a pas un millier de ces substances? Je ne dis pas que cela soit, mais je dis qu'il n'est point prouvé que cela ne puisse pas être.

J'avais eu autrefois un scrupule en voyant un point bleu et un point rouge sur une toile blanche, tous deux sur une même ligne, tous deux à une égale distance de mes yeux, tous deux également exposés à la lumière, tous deux me réfléchissant la même quantité de rayons, et fesant le même effet sur les yeux de cinq cent mille hommes. Il faut nécessairement que tous ces rayons se croisent en ve-

nant à nous. Comment pourraient-ils cheminer san
se croiser? et s'ils se croisent comment puis-je voir
Ma solution était qu'ils passaient les uns sur les au
tres. On a adopté ma difficulté et ma solution dan
le Dictionnaire encyclopédique, à l'article *Lumière*
mais je ne suis point du tout content de ma solu
tion; car je suis toujours en droit de supposer que
les rayons se croisent tous à moitié chemin; que pa
conséquent ils doivent tous se réfléchir, ou qu'ils
sont pénétrables. Je suis donc fondé à soupçonner
que les rayons de lumière se pénètrent, et qu'en ce
cas ils ont quelque chose qui ne tient point du tout
de la matière. Ce soupçon m'effraie, j'en conviens;
ce n'est pas sans un prodigieux remords que j'admettrais un être qui aurait tant d'autres propriétés des corps, et qui serait pénétrable. Mais aussi je ne vois point comment on peut répondre bien nettement à ma difficulté. Je ne la propose donc que comme un doute et comme une ignorance.

Il était très difficile de croire, il y a environ cent ans, que les corps agissaient les uns sur les autres, non seulement sans se toucher et sans aucune émission, mais à des distances effrayantes; cependant cela s'est trouvé vrai, et on n'en doute plus. Il est difficile aujourd'hui de croire que les rayons du soleil se pénètrent; mais qui sait ce qui arrivera?

Quoi qu'il en soit, je ris de mon doute; et je voudrais, pour la rareté du fait, que cette incompréhensible pénétration pût être admise. La lumière a quelque chose de si divin, qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

A mon secours, Empédocle ; à moi, Démocrite ; venez admirer les merveilles de l'électricité ; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire ; jugez si le feu élémentaire ne fait pas contracter le cœur, et ne lui communique pas cette chaleur qui donne la vie. Jugez si cet être n'est pas la source de toutes les sensations, et si ces sensations ne sont pas l'unique origine de toutes nos chétives pensées, quoique des pédans ignorans et insolens aient condamné cette proposition comme on condamne un plaideur à l'amende.

Dites moi si l'Etre suprême, qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux. *Igneus est ollis vigor et cœlestis origo.*

Le célèbre le Cat appelle ce fluide vivifiant (1) « un être amphibie, affecté par son auteur d'une « nuance supérieure qui le lie avec l'Etre immaté- « riel, et par là l'ennoblit et l'élève à la nature mi- « toyenne qui le caractérise, et fait la source de « toutes ses propriétés. »

Vous êtes de l'avis de le Cat ; j'en serais aussi si j'osais ; mais il y a tant de sots et tant de méchans, que je n'ose pas. Je ne puis que penser tout bas à ma façon au mont Krapak. Les autres penseront comme ils pourront, soit à Salamanque, soit à Bergame.

---

(1) Dissertation de le Cat sur le fluide des nerfs, p. 36.

SECTION II.

De ce qu'on entend par cette expression au moral.

Le feu, sur-tout en poésie, signifie souvent l'*amour*, et on l'emploie plus élégamment au pluriel qu'au singulier. Corneille dit souvent un *beau feu*, pour un amour vertueux et noble. Un homme a du feu dans la conversation, cela ne veut pas dire qu'il a des idées brillantes et lumineuses, mais des expressions vives animées par les gestes.

Le feu dans les écrits ne suppose pas non plus nécessairement de la lumière et de la beauté, mais de la vivacité, des figures multipliées, des idées pressées.

Le feu n'est un mérite dans les discours et dans les ouvrages, que quand il est bien conduit.

On a dit que les poëtes étaient animés d'un feu divin quand ils étaient sublimes : on n'a point de génie sans feu, mais on peut avoir du feu sans génie.

FICTION.

Une fiction qui annonce des vérités intéressantes et neuves n'est-elle pas une belle chose? n'aimez-vous pas le conte arabe du sultan qui ne voulait pas croire qu'un peu de temps pût paraître très long, et qui disputait sur la nature du temps avec son derviche? Celui-ci le prie, pour s'en éclaircir, de plon-

ger seulement la tête un moment dans le bassin où il se lavait. Aussitôt le sultan se trouve transporté dans un désert affreux ; il est obligé de travailler pour gagner sa vie. Il se marie : il a des enfans qui deviennent grands et qui le battent. Enfin, il revient dans son pays et dans son palais ; il y retrouve son derviche qui lui a fait souffrir tant de maux pendant vingt-cinq ans. Il veut le tuer. Il ne s'appaise que quand il sait que tout cela s'est passé dans l'instant qu'il s'est lavé le visage en fermant les yeux.

Vous aimez mieux la fiction des amours de Didon et d'Enée, qui rendent raison de la haine immortelle de Carthage contre Rome, et celle qui développe dans l'Elysée les grandes destinées de l'empire romain.

Mais n'aimez-vous pas aussi dans l'Arioste cette Alcine qui a la taille de Minerve et la beauté de Vénus, qui est si charmante aux yeux de ses amans, qui les enivre de voluptés si ravissantes, qui réunit tous les charmes et toutes les graces ? Quand elle est enfin réduite à elle-même, et que l'enchantement est passé, ce n'est plus qu'une petite vieille ratatinée et dégoûtante.

Pour les fictions qui ne figurent rien, qui n'enseignent rien, dont il ne résulte rien, sont-elles autre chose que des mensonges ? et si elles sont incohérentes, entassées sans choix, comme il y en a tant, sont-elles autre chose que des rêves ?

Vous m'assurez pourtant qu'il y a de vieilles fictions très incohérentes, fort peu ingénieuses, et assez absurdes, qu'on admire encore. Mais prenez-

garde si ce ne sont pas les grandes images répandues dans ces fictions qu'on admire plutôt que les inventions qui amènent ces images. Je ne veux pas disputer ; mais voulez-vous être sifflé de toute l'Europe, et ensuite oublié pour jamais, donnez-nous des fictions semblables à celles que vous admirez.

FIERTÉ.

FIERTÉ est une des expressions qui, n'ayant d'abord été employées que dans un sens odieux, ont été ensuite détournées à un sens favorable.

C'est un crime, quand ce mot signifie la vanité hautaine, altière, orgueilleuse, dédaigneuse : c'est presque une louange, quand il signifie la hauteur d'une ame noble.

C'est un juste éloge dans un général qui marche avec fierté à l'ennemi. Les écrivains ont loué la fierté de la démarche de Louis XIV ; ils auraient dû se contenter d'en remarquer la noblesse.

La fierté de l'ame, sans hauteur, est un mérite compatible avec la modestie. Il n'y a que la fierté dans l'air et dans les manières qui choque ; elle déplaît dans les rois même.

La fierté dans l'extérieur, dans la société, est l'expression de l'orgueil : la fierté dans l'ame est de la grandeur.

Les nuances sont si délicates, qu'esprit fier est un blâme, ame fière une louange ; c'est que par esprit fier on entend un homme qui pense avantageuse-

ment de soi-même ; et par ame fière on entend des sentimens élevés.

La fierté annoncée par l'extérieur est tellement un défaut, que les petits qui louent bassement les grands de ce défaut, sont obligés de l'adoucir, ou plutôt de le relever par une épithète, *cette noble fierté*. Elle n'est pas simplement la vanité, qui consiste à se faire valoir par les petites choses ; elle n'est pas la présomption, qui se croit capable des grandes ; elle n'est pas le dédain, qui ajoute encore le mépris des autres à l'air de la grande opinion de soi-même ; mais elle s'allie intimement avec tous ces défauts.

On s'est servi de ce mot dans les romans et dans les vers, surtout dans les opera, pour exprimer la sévérité de la pudeur ; on y rencontre par-tout vaine fierté, rigoureuse fierté.

Les poëtes ont eu peut-être plus de raison qu'ils ne pensaient. La fierté d'une femme n'est pas simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour propre met à sa beauté.

On a dit quelquefois, la fierté du pinceau, pour signifier des touches libres et hardies.

FIÈVRE.

Ce n'est pas en qualité de médecin, mais de malade, que je veux dire un mot de la fièvre. Il faut quelquefois parler de ses ennemis : celui-là m'a at-

taqué pendant plus de vingt ans. Fréron n'a jamais été plus acharné.

Je demande pardon à Sydenham, qui définit la fièvre un effort de la nature qui travaille de tout son pouvoir à chasser la matière peccante. On pourrait définir ainsi la petite vérole, la rougeole, la diarrhée, les vomissemens, les éruptions de la peau et vingt autres maladies. Mais si ce médecin définissait mal, il agissait bien. Il guérissait, parcequ'il avait de l'expérience, et qu'il savait attendre.

Boërhaave, dans ses Aphorismes, dit : « La con- « traction plus fréquente, et la résistance augmentée « vers les vaisseaux capillaires, donnent une idée « absolue de toute fièvre aigue. »

C'est un grand maître qui parle ; mais il commence par avouer que la nature de la fièvre est très cachée.

Il ne nous dit point quel est ce principe secret qui se développe à des heures réglées dans des fièvres intermittentes ; quel est ce poison interne qui se renouvelle après un jour de relâche ; où est ce foyer qui s'éteint et se rallume à des momens marqués. Il semble que toutes les causes soient faites pour être ignorées.

On sait à peu-près qu'on aura la fièvre après des excès, ou dans l'intempérie des saisons. On sait que le quinquina pris à propos la guérira ; c'est bien assez ; on ignore le comment. J'ai lu quelque part ces petits vers, qui me paraissent d'une plaisanterie assez philosophique :

Dieu mûrit à Moka, dans le golfe arabique,
Ce café nécessaire au pays des frimas ;

Il met la fièvre en nos climats,
Et le remède en Amérique.

Tout animal qui ne meurt pas de mort subite périt par la fièvre. Cette fièvre paraît l'effet inévitable des liqueurs qui composent le sang, ou ce qui tient lieu de sang. C'est pourquoi les métaux, les minéraux, les marbres durent si long-temps, et les hommes si peu. La structure de tout animal prouve aux physiciens qu'il a dû de tout temps jouir d'une très courte vie. Les théologiens ont eu, ou ont étalé d'autres sentimens. Ce n'est pas à nous d'examiner cette question. Les physiciens, les médecins ont raison *in sensu humano*; et les théologiens ont raison *in sensu divino*. Il est dit au Deutéronome (chapitre XXVIII, v. 22), que « si les Juifs n'observent « pas la loi, ils tomberont dans la pauvreté, ils « souffriront le froid et le chaud, et ils auront la « fièvre. » Il n'y a jamais eu que le Deutéronome et le médecin malgré lui qui aient menacé les gens de leur donner la fièvre.

Il paraît impossible que la fièvre ne soit pas un accident naturel à un corps animé, dans lequel circulent tant de liqueurs, comme il est impossible que ce corps animé ne soit point écrasé par la chûte d'un rocher.

Le sang fait la vie. C'est lui qui fournit à chaque viscère, à chaque membre, à la peau, à l'extrémité des poils et des ongles, les liqueurs, les humeurs qui leur sont propres.

Ce sang, par lequel l'animal est en vie, est formé par le chyle. Ce chyle est envoyé de la mère à l'enfant dans la grossesse. Le lait de la nourrice

produit ce même chyle, dès que l'enfant est né. Plus il se nourrit ensuite de différens alimens, plus ce chyle est sujet à s'aigrir. Lui seul formant le sang, et ce sang étant composé de tant d'humeurs différentes si sujettes à se corrompre, ce sang circulant dans tout le corps humain plus de cinq cent cinquante fois en vingt-quatre heures avec la rapidité d'un torrent, il est étonnant qu'un homme n'ait pas plus souvent la fièvre; il est étonnant qu'il vive. A chaque articulation, à chaque glande, à chaque passage, il y a un danger de mort; mais aussi, il y a autant de secours que de dangers. Presque toute membrane s'élargit et se resserre selon le besoin. Toutes les veines ont des écluses qui s'ouvrent et qui se ferment; qui donnent passage au sang, et qui s'opposent à un retour par lequel la machine serait détruite. Le sang gonflé dans tous ses canaux s'épure de lui-même: c'est un fleuve qui entraîne mille immondices; il s'en décharge par la transpiration, par les sueurs, par toutes les sécrétions, par toutes les évacuations. La fièvre est elle-même un secours; elle est une guérison, quand elle ne tue pas.

L'homme, par sa raison, accélère la cure, avec des amers et surtout du régime. Il prévient le retour des accès. Cette raison est un aviron avec lequel il peut courir quelque temps la mer de ce monde, quand la maladie ne l'engloutit pas.

On demande comment la nature a pu abandonner les animaux, son ouvrage, à tant d'horribles maladies dont la fièvre est presque toujours la compagne? Comment et pourquoi tant de désordre avec

tant d'ordre ; la destruction par-tout à côté de la formation ? Cette difficulté me donne souvent la fièvre ; mais je vous prie de lire les Lettres de Memmius (1). Peut-être vous soupçonnerez alors que l'incompréhensible artisan des mondes, des animaux, des végétaux, ayant tout fait pour le mieux, n'a pu faire mieux.

FIGURE.

Si on veut s'instruire, il faut lire attentivement tous les articles du grand dictionnaire de l'Encyclopédie, au mot *Figure*.

Figure de la terre par M. d'Alembert ; ouvrage aussi clair que profond, et dans lequel on trouve tout ce qu'on peut savoir sur cette matière.

Figure de rhétorique par César du Marsais ; instruction qui apprend à penser et à écrire, et qui fait regretter, comme bien d'autres articles, que les jeunes gens ne soient pas à portée de lire commodément des choses si utiles. Ces trésors cachés dans un dictionnaire de vingt-deux volumes in-folio, d'un prix excessif, devraient être entre les mains de tous les étudians pour trente sous.

Figure humaine, par rapport à la peinture et à la sculpture ; excellente leçon donnée par M. Vatelet à tous les artistes.

Figure, en physiologie ; article très ingénieux, par M. d'Abbés de Caberoles.

---

(1) Philosophie, tome I.

Figure, en arithmétique et en algèbre, par M. Mallet.

Figure, en logique, en métaphysique et belles-lettres, par M. le chevalier de Jaucour, homme au-dessus des philosophes de l'antiquité, en ce qu'il a préféré la retraite, la vraie philosophie, le travail infatigable, à tous les avantages que pouvait lui procurer sa naissance, dans un pays où l'on préfère cet avantage à tout le reste, excepté à l'argent.

Figure, ou forme de la terre.

Comment Platon, Aristote, Eratosthènes, Posidonius, et tous les géometres de l'Asie, de l'Egypte et de la Gréce, ayant reconnu la sphéricité de notre globe, arriva-t-il que nous crûmes si long-temps la terre plus longue que large d'un tiers; et que de là nous vinrent les degrés de longitude et de latitude; dénomination qui atteste continuellement notre ancienne ignorance?

Le juste respect pour la Bible, qui nous enseigne tant de vérités plus nécessaires et plus sublimes, fut la cause de cette erreur universelle parmi nous.

On avait trouvé dans le psaume CIII, que Dieu a étendu le ciel sur la terre comme une peau; et de ce qu'une peau a d'ordinaire plus de longueur que de largeur, on en avait conclu autant pour la terre.

S. Athanase s'exprime avec autant de chaleur contre les bons astronomes que contre les partisans d'Arius et d'Eusèbe. « Fermons, dit-il, la bouche « à ces barbares qui, parlant sans preuve, osent « avancer que le ciel s'étend aussi sous la terre. »

Les pères regardaient la terre comme un grand vaisseau entouré d'eau ; la proue était à l'Orient, et la poupe à l'Occident.

On voit encore dans Cosmas, moine du quatrième siecle, une espèce de carte géographique où la terre a cette figure.

Tortato, évêque d'Avila, sur la fin du quinzième siècle, déclare, dans son commentaire sur la Genèse, que la foi chrétienne est ébranlée, pour peu qu'on croie la terre ronde.

Colombo, Vespuce et Magellan ne craignirent point l'excommunication de ce savant évêque, et la terre reprit sa rondeur malgré lui.

Alors on courut d'une extrémité à l'autre ; la terre passa pour une sphère parfaite. Mais l'erreur de la sphère parfaite était une méprise de philosophes, et l'erreur d'une terre plate et longue était une sottise d'idiots.

Dès qu'on commença à bien savoir que notre globe tourne sur lui-même en vingt-quatre heures, on aurait pu juger de cela seul, qu'une forme véritablement ronde ne saurait lui appartenir. Non-seulement la force centrifuge élève considérablement les eaux dans la région de l'équateur, par le mouvement de la rotation en vingt-quatre heures ; mais elles y sont encore élevées d'environ vingt-cinq pieds, deux fois par jour, par les marées ; il serait donc impossible que les terres vers l'équateur ne fussent perpétuellement inondées ; or elles ne le sont pas ; donc la région de l'équateur est beaucoup plus élevée à proportion que le reste de la terre ; donc la terre est un sphéroïde élevé à l'équateur, et ne peut

être une sphère parfaite. Cette preuve si simple avait échappé aux plus grands génies, parcequ'un préjugé universel permet rarement l'examen.

On sait qu'en 1672 Richer dans un voyage à la Cayenne près de la ligne, entrepris par l'ordre de Louis XIV sous les auspices de Colbert, le père de tous les arts; Richer, dis-je, parmi beaucoup d'observations, trouva que le pendule de son horloge ne fesait plus ses oscillations, ses vibrations aussi fréquentes que dans la latitude de Paris, et qu'il fallait absolument raccourcir le pendule d'une ligne et de plus d'un quart. La physique et la géométrie n'étaient pas alors à beaucoup près si cultivées qu'elles le sont aujourd'hui; quel homme eût pu croire que de cette remarque si petite en apparence, et que d'une ligne de plus ou de moins, pussent sortir les plus grandes vérités physiques? On trouva d'abord qu'il fallait nécessairement que la pesanteur fût moindre sous l'équateur que dans notre latitude, puisque la seule pesanteur fait l'oscillation d'un pendule. Par conséquent, puisque la pesanteur des corps est d'autant moins forte que ces corps sont plus éloignés du centre de la terre, il fallait absolument que la région de l'équateur fût beaucoup plus élevée que la nôtre, plus éloignée du centre; ainsi la terre ne pouvait être une vraie sphère.

Beaucoup de philosophes firent, à propos de ces découvertes, ce que font tous les hommes quand il faut changer son opinion; on disputa sur l'expérience de Richer; on prétendit que nos pendules ne fesaient leurs vibrations moins promptes vers l'équateur, que parceque la chaleur alongeait ce mé-

tal ; mais on vit que la chaleur du plus brûlant été l'alonge d'une ligne sur trente pieds de longueur ; et il s'agissait ici d'une ligne et un quart, d'une ligne et demie, ou même de deux lignes, sur une verge de fer longue de trois pieds huit lignes.

Quelques années après, MM. Varin, Deshayes, Feuillée, Couplet, répétèrent, vers l'équateur, la même expérience du pendule ; il le fallut toujours raccourcir, quoique la chaleur fût très souvent moins grande sous la ligne même qu'à quinze ou vingt degrés de l'équateur. Cette expérience a été confirmée de nouveau par les académiciens que Louis XV a envoyés au Pérou, qui ont été obligés, vers Quitto, sur des montagnes où il gelait, de raccourcir le pendule à secondes d'environ deux lignes. (1)

A peu-près au même temps, les académiciens qui ont été mesurer un arc du méridien au Nord, ont trouvé qu'à Pello, par-delà le cercle polaire, il faut alonger le pendule pour avoir les mêmes oscillations qu'à Paris ; par conséquent la pesanteur est plus grande au cercle polaire que dans les climats de la France, comme elle est plus grande dans nos climats que vers l'équateur. Si la pesanteur est plus grande au Nord, le Nord est donc plus près du centre de la terre que l'équateur ; la terre est donc aplatie vers les pôles.

Jamais l'expérience et le raisonnement ne concoururent avec tant d'accord à prouver une vérité. Le célèbre Huyghens, par le calcul des forces cen-

(1) Ceci était écrit en 1736.

trifuges, avait prouvé que la diminution dans la pesanteur qui en résulte pour une sphère, n'était pas assez grande pour expliquer les phénomènes ; et que par conséquent la terre devait être un sphéroïde aplati aux pôles. Newton, par les principes de l'attraction, avait trouvé les mêmes rapports à peu de chose près : il faut seulement observer qu'Huyghens croyait que cette force inhérente aux corps, qui les détermine vers le centre du globe, cette gravité primitive est par-tout la même. Il n'avait pas encore vu les découvertes de Newton ; il ne considérait donc la diminution de la pesanteur que par la théorie des forces centrifuges. L'effet des forces centrifuges diminue la gravité primitive sous l'équateur. Plus les cercles dans lesquels cette force centrifuge s'exerce deviennent petits, plus cette force cède à celle de la gravité ; ainsi sous le pôle même, la force centrifuge, qui est nulle, doit laisser à la gravité primitive toute son action. Mais ce principe d'une gravité toujours égale tombe en ruine par la découverte que Newton a faite, et dont nous avons tant parlé ailleurs, qu'un corps transporté, par exemple, à dix diamètres du centre de la terre, pèse cent fois moins qu'à un diamètre.

C'est donc par les lois de la gravitation, combinées avec celles de la force centrifuge, qu'on fait voir véritablement quelle figure la terre doit avoir. Newton et Grégori ont été si sûrs de cette théorie, qu'ils n'ont pas hésité d'avancer que les expériences sur la pesanteur étaient plus sûres pour faire connaître la figure de la terre, qu'aucune mesure géographique.

Louis XIV avait signalé son règne par cette méridienne qui traverse la France ; l'illustre Dominique Cassini l'avait commencée avec son fils ; il avait, en 1701, tiré du pied des Pyrénées à l'observatoire, une ligne aussi droite qu'on le pouvait, à travers les obstacles presque insurmontables que les hauteurs des montagnes, les changemens de la réfraction dans l'air, et les altérations des instrumens, opposaient sans cesse à cette vaste et délicate entreprise ; il avait donc, en 1701, mesuré six degrés dix-huit minutes de cette méridienne. Mais, de quelque endroit que vînt l'erreur, il avait trouvé les degrés vers Paris, c'est-à-dire vers le Nord, plus petits que ceux qui allaient aux Pyrénées vers le Midi ; cette mesure démentait et celle de Norvood, et la nouvelle théorie de la terre aplatie aux pôles. Cependant cette nouvelle théorie commençait à être tellement reçue, que le secrétaire de l'académie n'hésita point, dans son histoire de 1701, à dire que les mesures nouvelles, prises en France, prouvaient que la terre est un sphéroïde dont les pôles sont aplatis. Les mesures de Dominique Cassini entraînaient à la vérité une conclusion toute contraire ; mais, comme la figure de la terre ne fesait pas encore en France une question, personne ne releva pour lors cette conclusion fausse. Les degrés du méridien de Collioure à Paris passèrent pour exactement mesurés, et le pôle, qui par ces mesures devait nécessairement être alongé, passa pour aplati.

Un ingénieur nommé M. des Roubais, étonné de la conclusion, démontra que par les mesures prises en France la terre devait être un sphéroïde ob-

long, dont le méridien, qui va d'un pôle à l'autre, est plus long que l'équateur, et dont les pôles sont alongés (1). Mais de tous les physiciens à qui il adressa sa dissertation, aucun ne voulut la faire imprimer, parcequ'il semblait que l'académie eût prononcé, et qu'il paraissait trop hardi à un particulier de réclamer. Quelque temps après, l'erreur de 1701 fut reconnue; on se dédit, et la terre fut alongée, par une juste conclusion tirée d'un faux principe. La méridienne fut continuée sur ce principe de Paris à Dunkerque; on trouva toujours les degrés du méridien plus petits en allant vers le Nord. On se trompa toujours sur la figure de la terre, comme on s'était trompé sur la nature de la lumière. Environ ce temps-là, des mathématiciens qui fesaient les mêmes opérations à la Chine, furent étonnés de voir de la différence entre leurs degrés qu'ils pensaient devoir être égaux, et de les trouver, après plusieurs vérifications, plus petits vers le Nord que vers le Midi. C'était encore une puissante raison pour croire le sphéroïde oblong, que cet accord des mathématiciens de France et de ceux de la Chine. On fit plus encore en France, on mesura des parallèles a l'équateur. Il est aisé de comprendre que, sur un sphéroïde oblong, nos degrés de longitude doivent être plus petits que sur une sphère. M. de Cassini trouva le parallèle qui passe par Saint-Malo, plus court de mille trente-sept toises qu'il n'aurait dû être dans l'hypothèse d'une terre sphérique. Ce de-

(1) Son mémoire est dans le Journal littéraire.

gré était donc incomparablement plus court qu'il n'eût été sur un sphéroïde à pôles aplatis.

Toutes ces fausses mesures prouvèrent qu'on avait trouvé les degrés comme on avait voulu les trouver : elles renversèrent pour un temps en France la démonstration de Newton et d'Huyghens ; et on ne douta pas que les pôles ne fussent d'une figure tout opposée à celle dont on les avait crus d'abord : on ne savait où l'on en était.

Enfin les nouveaux académiciens qui allèrent au cercle polaire en 1736, ayant vu par d'autres mesures que le degré était dans ces climats plus long qu'en France, on douta entre eux et messieurs Cassini. Mais bientôt après on ne douta plus ; car les mêmes astronomes qui revenaient du pôle examinèrent encore ce degré mesuré en 1677 par Picard au nord de Paris ; ils vérifièrent que ce degré est de cent vingt-trois toises plus long que Picard ne l'avait déterminé. Si donc Picard, avec ses précautions, avait fait son degré de cent vingt-trois toises trop court, il était fort vraisemblable qu'on eût ensuite trouvé les degrés vers le Midi plus longs qu'ils ne devaient être. Ainsi la première erreur de Picard, qui servait de fondement aux mesures de la méridienne, servait aussi d'excuse aux erreurs presque inévitables que de très bons astronomes avaient pu commettre dans ces opérations.

Malheureusement d'autres mesureurs trouvèrent, au cap de Bonne-Espérance, que les degrés du méridien ne s'accordaient pas avec les nôtres. D'autres mesures prises en Italie contredirent aussi nos me-

sures françaises. Elles étaient toutes démenties par celles de la Chine. On se remit donc à douter, et on soupçonna très raisonnablement, à mon avis, que la terre était bosselée.

Pour les Anglais, quoiqu'ils aiment à voyager, ils s'épargnèrent cette fatigue, et s'en tinrent à leur théorie.

La différence d'un axe à l'autre n'est guère que de cinq de nos lieues ; différence immense pour ceux qui prennent parti, mais insensible pour ceux qui ne considèrent les mesures du globe que par les usages utiles qui en résultent. Un géographe ne pourrait guère, dans une carte, faire appercevoir cette différence, ni aucun pilote savoir s'il fait route sur un sphéroïde ou sur une sphère.

Cependant on osa avancer que la vie des navigateurs dépendait de cette question. O charlatanisme ! entrerez-vous jusque dans les degrés du méridien? (*)

FIGURÉ, EXPRIMÉ EN FIGURE.

On dit un *ballet figuré*, qui représente ou qu'on croit représenter une action, une passion, une saison, ou qui simplement forme des figures par l'arrangement des danseurs deux à deux, quatre à quatre : *copie figurée*, parcequ'elle exprime précisement l'ordre et la disposition de l'original : *vérité figurée*

(*) Voyez la philosophie de Newton (volume de physique). dont ce paragraphe est tiré. L'auteur l'ayant inséré dans ce Dictionnaire, avec quelques changemens, on n'a pas cru devoir l'ôter.

par une fable, par une parabole : l'*Eglise figurée* par la jeune épouse du Cantique des cantiques : l'*ancienne Rome figurée* par Babylone : *style figuré* par les expressions métaphoriques qui figurent les choses dont on parle, et qui les défigurent quand les métaphores ne sont pas justes.

L'imagination ardente, la passion, le desir souvent trompé, produisent le style figuré. Nous ne l'admettons point dans l'histoire, car trop de métaphores nuisent à la clarté ; elles nuisent même à la vérité, en disant plus ou moins que la chose même.

Les ouvrages didactiques réprouvent ce style. Il est bien moins à sa place dans un sermon que dans une oraison funèbre, parceque le sermon est une instruction dans laquelle on annonce la vérité ; l'oraison funèbre, une déclamation dans laquelle on exagère.

La poésie d'enthousiasme, comme l'épopée, l'ode, est le genre qui reçoit le plus ce style. On le prodigue moins dans la tragédie, où le dialogue doit être aussi naturel qu'élevé ; encore moins dans la comédie, dont le style doit être plus simple.

C'est le goût qui fixe les bornes qu'on doit donner au style figuré dans chaque genre. Balthazar Gratian dit que « les pensées partent des vastes côtes « de la mémoire, s'embarquent sur la mer de l'ima- « gination, arrivent au port de l'esprit, pour être « enregistrées à la douane de l'entendement ». C'est précisément le style d'Arlequin. Il dit à son maître : » La balle de vos commandemens a rebondi sur la « raquette de mon obéissance ». Avouons que c'est là souvent ce style oriental qu'on tâche d'admirer.

8.

Un autre défaut du style figuré est l'entassement des figures incohérentes. Un poëte, en parlant de quelques philosophes, les a appelés :

(1) D'ambitieux pygmées,
Qui sur leurs pieds vainement redressés,
Et sur des monts d'argumens entassés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades.

Quand on écrit contre les philosophes, il faudrait mieux écrire. Comment des pygmées ambitieux, redressés sur leurs pieds sur des montagnes d'argumens, continuent-ils des escalades? Quelle image fausse et ridicule! quelle platitude recherchée!

Dans une allégorie du même auteur, intitulée, *la liturgie de Cythère*, vous trouvez ces vers-ci :

De toute part, autour de l'inconnue,
Ils vont tomber comme grêle menue,
Moissons de cœurs sur la terre jonchés,
Et des dieux même a son char attachés.
De par Vénus nous verrons cette affaire.
Si s'en retourne aux cieux dans son sérail,
En ruminant comment il pourra faire
Pour ramener la brebis au bercail.

« Des moissons de cœurs jonchés sur la terre
« comme de la grêle menue ; et parmi ces cœurs pal-
« pitans à terre, des dieux attachés au char de l'in-
« connue ; l'Amour qui va de par Vénus ruminer
« dans son sérail au ciel, comment il pourra faire

(1) Vers d'une épître de Jean-Baptiste Rousseau à Louis Racine, fils de Jean Racine.

« pour ramener au bercail cette brebis entourée de « cœurs jonchés »! Tout cela forme une figure si fausse, si puérile à la fois, et si grossière, si incohérente, si dégoûtante, si extravagante, si platement exprimée, qu'on est étonné qu'un homme qui fesait bien des vers dans un autre genre, et qui avait du goût, ait pu écrire quelque chose de si mauvais.

On est encore plus surpris que ce style appelé *marotique* ait eu pendant quelque temps des approbateurs. Mais on cesse d'être surpris quand on lit les épîtres en vers de cet auteur; elles sont presque toutes hérissées de ces figures peu naturelles, et contraires les unes aux autres.

Il y a une épître à Marot qui commence ainsi :

Ami Marot, honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette épître
Que vous écrit un humble nourrisson
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Boileau avait dit dans son épître à Molière :

Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime.

Du moins la figure était juste. On s'escrime dans un combat; mais on n'étudie point la rime en s'escrimant. On n'est point l'honneur du pupitre d'un homme qui s'escrime. On ne prend point sur le Parnasse un écusson pour rimer à nourrisson. Tout cela est incompatible, tout cela jure.

Une figure beaucoup plus vicieuse est celle-ci :

Au demeurant assez haut de stature,
Large de croupe, épais de fourniture,

Flanqué de chair, gabionné de lard,
Tel en un mot que la nature et l'art,
En maçonnant les remparts de son ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

« La nature et l'art qui maçonnent les remparts « d'une ame, ces remparts maçonnés qui se trouvent « être une fourniture de chair et un gabion de lard », sont assurément le comble de l'impertinence. Le plus vil faquin travaillant pour la foire Saint-Germain aurait fait des vers plus raisonnables. Mais quand ceux qui sont un peu au fait se souviennent que ce ramas de sottises fut écrit contre un des premiers hommes de la France par sa naissance, par ses places et par son génie, qui avait été le protecteur de ce rimeur, qui l'avait secouru de son crédit et de son argent, et qui avait beaucoup plus d'esprit, d'éloquence et de science que son détracteur, alors on est saisi d'indignation contre le misérable arrangeur de vieux mots impropres rimés richement; et en louant ce qu'il a de bon, l'on déteste cet horrible abus du talent.

Voici une figure du même auteur non moins fausse et non moins composée d'images qui se détruisent l'une l'autre :

Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler,
Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
Fatuité sur sottise greffée.

Le lecteur sent assez que la fatuité, devenue un arbre greffé sur l'arbre de la sottise, ne peut être un soufflet, et que la tête ne peut être un fourneau.

Toutes ces contorsions d'un homme qui s'écarte ainsi du naturel, ne ressemblent pas assurément à la marche décente, aisée et mesurée de Boileau. Ce n'est pas là l'art poëtique.

Y a-t-il un amas de figures plus incohérentes, plus disparates que cet autre passage du même poëte :

Oui, tout auteur qui veut, sans perdre haleine,
Boire à longs traits aux sources d'Hippocrène,
Doit s'imposer l'indispensable loi
De s'éprouver, de descendre chez soi,
Et d'y chercher ces semences de flamme
Dont le vrai seul doit embraser notre ame,
Sans quoi jamais le plus fier écrivain
Ne put prétendre à cet essor divin.

Quoi ! pour boire à longs traits il faut descendre dans soi, et y chercher des semences de feu dont le vrai embrase, sans quoi le plus fier écrivain n'atteindra point à un essor? Quel monstrueux assemblage ! quel inconcevable galimatias !

On peut dans une allégorie ne point employer les figures, les métaphores, dire avec simplicité ce qu'on a inventé avec imagination. Platon a plus d'allégories encore que de figures ; il les exprime souvent avec élégance et sans faste.

Presque toutes les maximes des anciens Orientaux et des Grecs sont dans un style figuré. Toutes ces sentences sont des métaphores, de courtes allégories, et c'est là que le style figuré fait un très grand effet, en ébranlant l'imagination et en se gravant dans la mémoire.

Nous avons vu que Pythagore dit, *dans la tempête*

adorez l'écho, pour signifier, *dans les troubles civils retirez-vous à la campagne. N'attisez pas le feu avec l'épée*, pour dire, *n'irritez pas les esprits échauffés.*

Il y a dans toutes les langues beaucoup de proverbes communs qui sont dans le style figuré.

Figure, en théologie.

Il est très certain, et les hommes les plus pieux en conviennent, que les figures et les allégories ont été poussées trop loin. On ne peut nier que le morceau de drap rouge mis par la courtisane Rahab à sa fenêtre pour avertir les espions de Josué, regardé par quelques pères de l'église comme une figure du sang de Jésus-Christ, ne soit un abus de l'esprit qui veut trouver du mystère à tout.

On ne peut nier que S. Ambroise, dans son livre de Noé et de l'Arche, n'ait fait un très mauvais usage de son goût pour l'allégorie, en disant que la petite porte de l'arche était une figure de notre derrière, par lequel sortent les excrémens.

Tous les gens sensés ont demandé comment on peut prouver que ces mots hébreux *mahersalal-hasbas, prenez vîte les dépouilles*, sont une figure de Jésus-Christ. Comment Moïse, étendant les mains pendant la bataille contre les Madianites, peut-il être la figure de Jésus-Christ? Comment Juda, qui lie son ânon à la vigne, et qui lave son manteau dans le vin, est-il aussi une figure? Comment Ruth, se glissant dans le lit de Booz, peut-elle figurer l'église? Comment Sara et Rachel sont-elles l'église, et Agar et Lia, la synagogue? Comment les baisers de la su-

namite sur la bouche figurent-ils le mariage de l'église ?

On ferait un volume de toutes ces énigmes, qui ont paru aux meilleurs théologiens des derniers temps plus recherchées qu'édifiantes.

Le danger de cet abus est parfaitement reconnu par l'abbé Fleury, auteur de l'Histoire ecclésiastique. C'est un reste de rabbinisme, un défaut dans lequel le savant S. Jérôme n'est jamais tombé; cela ressemble à l'explication des songes, à l'*oneiromancie*. Qu'une fille voie de l'eau bourbeuse en rêvant, elle sera mal mariée; qu'elle voie de l'eau claire, elle aura un bon mari. Une araignée signifie *de l'argent*, etc.

Enfin, la postérité éclairée pourra-t-elle le croire? on a fait pendant plus de quatre mille ans une étude sérieuse de l'intelligence des songes.

Figures symboliques.

Toutes les nations s'en sont servies, comme nous l'avons dit à l'article *Emblême ;* mais qui a commencé? sont-ce les Egyptiens? il n'y a pas d'apparence. Nous croyons avoir prouvé plus d'une fois que l'Egypte est un pays tout nouveau, et qu'il a fallu plusieurs siècles pour préserver la contrée des inondations et pour la rendre habitable. Il est impossible que les Egyptiens aient inventé les signes du zodiaque, puisque les figures qui désignent les temps de nos semailles et de nos moissons ne peuvent convenir aux leurs. Quand nous coupons nos blés, leur terre est couverte d'eau; quand nous semons, ils

voient approcher le temps de recueillir. Ainsi le bœuf de notre zodiaque, et la fille qui porte des épis, ne peuvent venir d'Egypte (1).

C'est une preuve évidente de la fausseté de ce paradoxe nouveau que les chinois sont une colonie égyptienne. Les caractères ne sont point les mêmes, les Chinois marquent la route du soleil par vingt-huit constellations; et les Egyptiens, d'après les Chaldéens, en comptaient douze ainsi que nous.

Les figures qui désignent les planètes, sont à la Chine et aux Indes toutes différentes de celles d'Egypte et de l'Europe; les signes des métaux différens, la manière de conduire la main en écrivant non moins différente. Donc rien ne paraît plus chimérique que d'avoir envoyé les Egyptiens peupler la Chine.

Toutes ces fondations fabuleuses, faites dans les temps fabuleux, ont fait perdre un temps irréparable à une multitude prodigieuse de savans, qui se sont tous égarés dans leurs laborieuses recherches, et qui auraient pu être utiles au genre humain dans des arts véritables.

Pluche, dans son Histoire, ou plutôt dans sa Fable du ciel, nous certifie que Cham, fils de Noé, alla régner en Egypte, où il n'y avait personne; que son fils Menès fut le plus grand des législateurs, que Thot était son premier ministre.

Selon lui et selon ses garans, ce Thot ou un autre

(1) Voyez la Philosop. de l'histoire, servant d'introduction à l'Essai sur les mœurs, etc., édit. stéréo., tome I.

institua des fêtes en l'honneur du déluge, et les cris de joie *Io bacche*, si fameux chez les Grecs, étaient des lamentations chez les Egyptiens. *Bacche* venait de l'hébreu *beke*, qui signifie *sanglots*, et cela dans un temps où le peuple hébreu n'existait pas. Par cette explication, joie veut dire *tristesse*, et chanter signifie *pleurer*.

Les Iroquois sont plus sensés, ils ne s'informent point de ce qui se passa sur le lac Ontario il y a quelques milliers d'années; ils vont à la chasse au lieu de faire des systèmes.

Les mêmes auteurs assurent que les sphynx dont l'Egypte était ornée, signifiaient la *surabondance*, parceque des interprètes ont prétendu qu'un mot hébreu *spang* voulait dire *un excès*; comme si la langue hébraïque, qui est en grande partie dérivée de la phénicienne, avait servi de leçon à l'Egypte; et quel rapport d'un sphynx à une abondance d'eau? Les scoliastes futurs soutiendront un jour, avec plus de vraisemblance, que nos mascarons qui ornent la clef des cintres de nos fenêtres, sont des emblèmes de nos mascarades; et que ces fantaisies annonçaient qu'on donnait le bal dans toutes les maisons décorées de mascarons.

FIGURE, SENS FIGURÉ, ALLÉGORIQUE, MYSTIQUE, TROPOLOGIQUE, TYPIQUE, ETC.

C'est souvent l'art de voir dans les livres tout autre chose que ce qui s'y trouve. Par exemple, que Romulus fasse périr son frère Rémus, cela signifiera

la mort du duc de Berri frère de Louis XI. Régulus prisonnier à Carthage, ce sera S. Louis captif à la Massoure.

On remarque très justement dans le grand Dictionnaire encyclopédique, que plusieurs pères de l'église ont poussé peut-être un peu trop loin ce goût des figures allégoriques ; ils sont respectables jusque dans leurs écarts.

Si les saints pères ont quelquefois abusé de cette méthode, on pardonne à ces petits excès d'imagination en faveur de leur saint zèle.

Ce qui peut les justifier encore, c'est l'antiquité de cet usage, que nous avons vu pratiqué par les premiers philosophes. Il est vrai que les figures symboliques employées par les pères sont dans un goût différent.

Par exemple, lorsque S. Augustin veut trouver les quarante-deux générations de la généalogie de Jésus, annoncées par S. Matthieu qui n'en rapporte que quarante et une, Augustin dit (1) qu'il faut compter deux fois Jéchonias, parceque Jéchonias est la *pierre angulaire* qui appartient à deux murailles ; que ces deux murailles figurent l'ancienne loi et la nouvelle, et que Jéchonias, étant ainsi *pierre angulaire*, figure Jésus-Christ, qui est la *vraie pierre angulaire*.

Le même saint, dans le même sermon, dit (2) que le nombre de quarante doit dominer, et il abandonne Jéchonias et sa pierre angulaire comptée pour deux générations. Le nombre de quarante,

---

(1) Sermon XLI, article IX. — (2) Article XXII.

dit-il, signifie la vie; car dix sont la parfaite béatitude, étant multipliés par quatre, qui figurent le temps en comptant les quatre saisons.

Dans le même sermon encore, il explique pourquoi S. Luc donne soixante et dix-sept ancêtres à Jésus-Christ, cinquante-six jusqu'au patriarche Abraham, et vingt et un d'Abraham à Dieu même. Il est vrai que selon le texte hébreu il n'y en aurait que soixante et seize, car la Bible hébraïque ne compte point un Caïnan qui est interpolé dans la Bible grecque appelée *des Septante.*

Voici ce que dit S. Augustin :

« Le nombre de soixante et dix-sept figure l'abo-« lition de tous les péchés par le baptême . . . . . . le « nombre dix signifie justice et béatitude résultante « de la créature, qui est sept avec la Trinité qui fait « trois. C'est par cette raison que les commandemens « de Dieu sont au nombre de dix. Le nombre onze « signifie le péché, parcequ'il transgresse dix. . . . . « Ce nombre de soixante et dix-sept est le produit « de onze figures du péché multiplié par sept et non « par dix; car le nombre sept est le symbole de la « créature. Trois représentent l'ame qui est quelque « image de la Divinité, et quatre représentent le « corps à cause de ses quatre qualités, etc. (1) »

On voit dans ces explications un reste des mystères de la cabale et du quaternaire de Pythagore. Ce goût fut très long-temps en vogue.

S. Augustin va plus loin sur les dimensions de la

(1) Sermon XLI, article XXIII.

matière (1). La largeur, c'est la dilatation du cœur qui opère les bonnes œuvres; la longueur, c'est la persévérance; la hauteur, c'est l'espoir des récompenses. Il pousse très loin cette allégorie; il l'applique à la croix, et en tire de grandes conséquences.

L'usage de ces figures avait passé des Juifs aux chrétiens long-temps avant S. Augustin. Ce n'est pas à nous de savoir dans quelles bornes on devait s'arrêter.

Les exemples de ce défaut sont innombrables. Quiconque a fait de bonnes études ne hasardera de telles figures ni dans la chaire ni dans l'école. Il n'y en a point d'exemple chez les Romains et chez les Grecs, pas même dans les poëtes.

On trouve seulement dans les Métamorphoses d'Ovide des inductions ingénieuses tirées des fables qu'on donne pour fables.

Pyrrha et Deucalion ont jeté des pierres entre leurs jambes par derrière; des hommes en sont nés. Ovide dit :

Indè genus durum sumus experiensque laborum,
Et documenta damus quâ simus origine nati.

Formé par des cailloux, soit fable ou vérité,
Hélas! le cœur de l'homme en a la dureté.

Apollon aime Daphné, et Daphné n'aime point Apollon; c'est que l'Amour a deux especes de flèches; les unes d'or et perçantes, les autres de plomb et écachées.

---

(1) Sermon LIII, article XIV.

Apollon a reçu dans le cœur une flèche d'or, Daphné une de plomb.

Ecce sagittiferâ prompsit duo tela pharetrâ
Diversorum operùm; fugat hoc, facit illud amorem.
Quod facit auratum est, et cuspide fulget acutâ;
Quod fugat obtusum est, et habet sub arundine plumbum, etc.

Fatal Amour, tes traits sont différens;
Les uns sont d'or, ils sont doux et perçans;
Il font qu'on aime, et d'autres au contraire
Sont d'un vil plomb qui rend froid et sévère.
O dieu d'Amour, en qui j'ai tant de foi,
Prends tes traits d'or pour Aminte et pour moi.

Toutes ces figures sont ingénieuses et ne trompent personne. Quand on dit que Vénus, la déesse de la beauté, ne doit point marcher sans les Grâces, on dit une vérité charmante. Ces fables, qui étaient dans la bouche de tout le monde, ces allégories si naturelles avaient tant d'empire sur les esprits, que peut-être les premiers chrétiens voulurent les combattre en les imitant. Ils ramassèrent les armes de la mythologie pour la détruire; mais ils ne purent s'en servir avec la même adresse; ils ne songèrent pas que l'austérité sainte de notre religion ne leur permettait pas d'employer ces ressources, et qu'une main chrétienne aurait mal joué sur la lyre d'Apollon.

Cependant le goût de ces figures typiques et prophétiques était si enraciné, qu'il n'y eut guère de prince, d'homme d'État, de pape, de fondateur d'ordre, auquel on n'appliquât des allégories, des

allusions prises de l'Ecriture sainte. La flatterie et la satire puisèrent à l'envi dans la même source.

On disait au pape Innocent III, *Innocens eris à maledictione*, quand il fit une croisade sanglante contre le comte de Toulouse.

Lorsque François Martorillo de Paule fonda les minimes, il se trouva qu'il était prédit dans la Genèse, *Minimus cum patre nostro*.

Le prédicateur qui prêcha devant Jean d'Autriche après la célèbre bataille de Lépante, prit pour son texte : *Fuit homo missus à Deo cui nomen erat Joannes;* et cette allusion était fort belle si les autres étaient ridicules. On dit qu'on la répéta pour Jean Sobieski après la délivrance de Vienne, mais le prédicateur n'était qu'un plagiaire.

Enfin, ce fut un usage si constant, qu'aucun prédicateur de nos jours n'a jamais manqué de prendre une allégorie pour son texte. Une des plus heureuses est le texte de l'oraison funèbre du duc de Candale, prononcée devant sa sœur qui passait pour un modèle de vertu : *Dic quia soror mea es, ut mihi benè eveniat propter te.* Dites que vous êtes ma sœur, afin que je sois bien traité à cause de vous.

Il ne faut pas être surpris si les cordeliers poussèrent trop loin ces figures en faveur de S. François d'Assise, dans le fameux et très peu connu livre des Conformités de S. François d'Assise avec Jésus-Christ. On y voit soixante et quatre prédictions de l'avénement de S. François, tant dans l'ancien Testament que dans le nouveau ; et chaque prédiction contient trois figures qui signifient la fondation des

cordeliers. Ainsi ces pères se trouvent prédits cent quatre-vingt-douze fois dans la Bible.

Depuis Adam jusqu'à S. Paul, tout a figuré le bienheureux François d'Assise. Les Ecritures ont été données pour annoncer à l'univers les sermons de François aux quadrupèdes, aux poissons et aux oiseaux, ses ébats avec sa femme de neige, ses passe-temps avec le diable, ses aventures avec frère Elie et frère Pacifique.

On a condamné ces pieuses rêveries, qui allaient jusqu'au blasphème. Mais l'ordre de S. François n'en a point pâti; il a renoncé à ces extravagances, trop communes dans les siècles de barbarie. (1)

FIN DU MONDE.

La plupart des philosophes grecs crurent le monde éternel dans son principe, éternel dans sa durée. Mais pour cette petite partie du monde, ce globe de pierre, de boue, d'eau, de minéraux et de vapeurs, que nous habitons, on ne savait qu'en penser; on le trouvait très destructible. On disait même qu'il avait été bouleversé plus d'une fois, et qu'il le serait encore. Chacun jugeait du monde entier par son pays, comme une commère juge de tous les hommes par son quartier.

Cette idée de la fin de notre petit monde et de son

---

(1) Voyez EMBLÊME.

renouvellement frappa surtout les peuples soumis à l'empire romain, dans l'horreur des guerres civiles de César et de Pompée. Virgile, dans ses Géorgiques, fait allusion à cette crainte généralement répandue dans le commun peuple :

Impiaque æternam timuerunt secula noctem.

L'univèrs étonné, que la terreur poursuit,
Tremble de retomber dans l'éternelle nuit.

Lucain s'exprime bien plus positivement, quand il dit :

Hos, Cæsar, populos si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus.

Qu'importe du bûcher le triste et faux honneur?
Le feu consumera le ciel, la terre, et l'onde;
Tout deviendra bûcher, la cendre attend le monde.

Ovide ne dit-il pas après Lucrèce ?

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, correptaque regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret.

Ainsi l'ont ordonné les Destins implacables;
L'air, la terre et les mers, et les palais des dieux,
Tout sera consumé d'un déluge de feux..

Consultez Cicéron lui-même, le sage Cicéron. Il vous dit dans son livre de la Nature des Dieux (1), le meilleur livre peut-être de toute l'antiquité, si ce n'est celui des devoirs de l'homme, appelé les *Of-*

---

(1) *De Natura Deorum*, lib. II.

fices; il dit : *Ex quo eventurum nostri putant id, de quo Panætium addubitare dicebant, ut ad extremum omnis mundus ignesceret, quùm, humore consumpto, neque terra ali posset, neque remearet aër, cujus ortus, aquâ omni exhaustâ, esse non posset; ita relinqui nihil præter ignem, à quo rursùm animante ac Deo renovatio mundi fieret; atque idem ornatus oriretur.* « Suivant les stoïciens, le monde entier ne sera que « du feu; l'eau étant consumée, plus d'aliment pour « la terre; l'air ne pourra plus se former, puisque « c'est de l'eau qu'il reçoit son être : ainsi le feu res- « tera seul. Ce feu étant Dieu, et ranimant tout, re- « nouvellera le monde, et lui rendra sa première « beauté. »

Cette physique des stoïciens est, comme toutes les anciennes physiques, assez absurde. Mais elle prouve que l'attente d'un embrasement général était universelle.

Etonnez-vous encore devantage. Le grand Newton pense comme Cicéron. Trompé par une fausse expérience de Boyle (1), il croit que l'humidité du globe se dessèche à la longue, et qu'il faudra que Dieu lui prête une main réformatrice, *manum emendatricem.* Voilà donc les deux plus grands hommes de l'ancienne Rome et de l'Angleterre moderne qui pensent qu'un jour le feu l'emportera sur l'eau.

Cette idée d'un monde qui devait périr et se renouveler, était enracinée dans les cœurs des peuples de l'Asie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, depuis les guerres civiles des successeurs d'Alexandre.

(1) Question à la fin de son Optique.

Celles des Romains augmentèrent la terreur des nations qui en étaient les victimes. Elles attendaient la destruction de la terre ; et on espérait une nouvelle terre dont on ne jouirait pas. Les Juifs, enclavés dans la Syrie, et d'ailleurs répandus par-tout, furent saisis de la crainte commune.

Aussi il ne paraît pas que les Juifs fussent étonnés, quand Jésus leur disait, selon S. Matthieu et S. Luc (1) : « Le ciel et la terre passeront. » Il leur disait souvent : « Le règne de Dieu approche. » Il prêchait l'évangile du règne.

S. Pierre annonce (2) que l'Evangile a été prêché aux morts, et que la fin du monde approche. « Nous « attendons, dit-il, de nouveaux cieux et une nou« velle terre. »

S. Jean, dans sa première épître, dit (3) : « Il y a « dès-à-présent plusieurs antechrists, ce qui nous « fait connaître que la dernière heure approche. »

S. Luc prédit dans un bien plus grand détail la fin du monde et le jugement dernier. Voici ses paroles : (4)

« Il y aura des signes dans la lune et dans les « étoiles ; des bruits de la mer et des flots ; les hom« mes, séchant de crainte, attendront ce qui doit « arriver à l'univers entier. Les vertus des cieux « seront ébranlées. Et alors ils verront le fils de « l'homme venant dans une nuée, avec grande puis-

---

(1) Matthieu, chap. XXIV. Luc, chap. XVI.

(2) I Epître de saint Pierre, chap. IV. — (3) Jean, chap. II, v. 18. — (4) Luc, chap. XXI.

« sance et grande majesté. En vérité, je vous dis que « la génération présente ne passera point que tout « cela ne s'accomplisse. »

Nous ne dissimulons point que les incrédules nous reprochent cette prédiction même. Ils veulent nous faire rougir de ce que le monde existe encore. La génération passa, disent-ils, et rien de tout cela ne s'accomplit. Luc fait donc dire à notre Sauveur ce qu'il n'a jamais dit, ou bien il faudrait conclure que Jésus-Christ s'est trompé lui-même ; ce qui serait un blasphème. On ferme la bouche à ces impies en leur disant que cette prédiction qui paraît si fausse selon la lettre, est vraie selon l'esprit, que l'univers entier signifie la Judée, et que la fin de l'univers signifie l'empire de Titus et de ses successeurs.

S. Paul s'explique aussi fortement sur la fin du monde, dans son épître à ceux de Thessalonique : « Nous qui vivons, et qui vous parlons, nous serons « emportés dans les nuées, pour aller au-devant du « Seigneur au milieu de l'air. »

Selon ces paroles expresses de Jésus et de S. Paul, le monde entier devait finir sous Tibère, ou au plus tard sous Néron. Cette prédiction de Paul ne s'accomplit pas plus que celle de Luc.

Ces prédictions allégoriques n'étaient pas sans doute pour le temps où vivaient les évangélistes et les apôtres. Elles étaient pour un temps à venir, que Dieu cache à tous les hommes.

Tu ne quæsieris (scire nefas) quem mihi, quem tibi
Finem dî dederint, Leuconoë; nec babylonios
Tentâris numeros. Ut meliùs quidquid erit pati.

Il demeure toujours certain que tous les peuples alors connus attendaient la fin du monde, une nouvelle terre, un nouveau ciel. Pendant plus de dix siecles on a vu une multitude de donations aux moines commençant par ces mots : *Adventante mundi vespero*, etc. « La fin du monde étant prochaine, « moi, pour le remède de mon ame, et pour n'être « point rangé parmi les boucs, etc. je donne telles « terres à tel couvent ». La crainte força les sots à enrichir les habiles.

Les Egyptiens fixaient cette grande époque après trente-six mille cinq cents années révolues. On prétend qu'Orphée l'avait fixée à cent mille et vingt ans.

L'historien Flavien Josephe assure qu'Adam ayant prédit que le monde périrait deux fois, l'une par l'eau, et l'autre par le feu, les enfans de Seth voulurent avertir les hommes de ce désastre. Ils firent graver des observations astronomiques sur deux colonnes, l'une de briques pour résister au feu qui devait consumer le monde, et l'autre de pierres pour résister à l'eau qui devait le noyer. Mais que pouvaient penser les Romains, quand un esclave juif leur parlait d'un Adam et d'un Seth inconnus à l'univers entier? ils riaient.

Joseph ajoute que la colonne de pierre se voyait encore, de son temps, dans la Syrie.

On peut conclure de tout ce que nous avons dit, que nous savons fort peu de chose du passé, que nous savons assez mal le présent, rien du tout de l'avenir; et que nous devons nous en rapporter à Dieu, maître de ces trois temps et de l'éternité.

FINESSE.

DES DIFFÉRENTES SIGNIFICATIONS DE CE MOT.

FINESSE ne signifie ni au propre, ni au figuré, *mince, léger, délié*, d'une contexture rare, faible, ténue ; ce terme exprime quelque chose de délicat et de fini.

Un drap léger, une toile lâche, une dentelle faible, un galon mince, ne sont pas toujours fins.

Ce mot a du rapport avec *finir :* de là viennent les finesses de l'art ; ainsi on dit la finesse du pinceau de Vanderwerf, de Mieris : on dit un *cheval fin*, de l'*or fin*, un *diamant fin*. Le cheval fin est opposé au cheval grossier ; le diamant fin au faux ; l'or fin ou affiné à l'or mêlé d'alliage.

La finesse se dit communément des choses déliées et de la légèreté de la main-d'œuvre. Quoiqu'on dise un cheval fin, on ne dit guère la finesse d'un cheval. On dit la finesse des cheveux, d'une dentelle, d'une étoffe. Quand on veut, par ce mot, exprimer le défaut ou le mauvais emploi de quelque chose, on ajoute l'adverbe *trop*. Ce fil s'est cassé, il était trop fin ; cette étoffe est trop fine pour la saison.

La finesse, dans le sens figuré, s'applique à la conduite, aux discours, aux ouvrages d'esprit. Dans la conduite, finesse exprime toujours, comme dans les arts, quelque chose de délié ; elle peut quelquefois subsister sans habileté : il est rare qu'elle ne

soit pas mêlée d'un peu de fourberie ; la politique l'admet, et la société la réprouve.

Le proverbe des *finesses cousues de fil blanc*, prouve que ce mot, au sens figuré, vient du sens propre de *couture fine, d'étoffe fine.*

La finesse n'est pas tout-à-fait la subtilité. On tend un piège avec finesse, on en échappe avec subtilité ; on a une conduite fine, on joue un tour subtil. On inspire la défiance en employant toujours la finesse ; on se trompe presque toujours en entendant finesse à tout.

La finesse dans les ouvrages d'esprit, comme dans la conversation, consiste dans l'art de ne pas exprimer directement sa pensée, mais de la laisser aisément appercevoir ; c'est une énigme dont les gens d'esprit devinent tout d'un coup le mot.

Un chancelier offrant un jour sa protection au parlement, le premier président se tournant vers sa compagnie : « Messieurs, dit-il, remercions M. le « chancelier ; il nous donne plus que nous ne lui de- « mandons » ; c'est là une réponse très fine.

La finesse dans la conversation, dans les écrits, diffère de la délicatesse ; la première s'étend également aux choses piquantes et agréables, au blâme et à la louange même, aux choses même indécentes, couvertes d'un voile, à travers lequel on les voit sans rougir.

On dit des choses hardies avec finesse.

La délicatesse exprime des sentimens doux et agréables, des louanges fines ; ainsi la finesse convient plus à l'épigramme, la délicatesse au madrigal.

Il entre de la délicatesse dans les jalousies des amans; il n'y entre point de finesse.

Les louanges que donnait Despréaux à Louis XIV, ne sont pas toujours également délicates; ses satires ne sont pas toujours assez fines.

Quand Iphigénie, dans Racine, a reçu l'ordre de son père de ne plus revoir Achille, elle s'écrie:

Dieux plus doux, vous n'aviez demandé que ma vie!

Le véritable caractère de ce vers est plutôt la délicatesse que la finesse.

FLATTERIE.

Je ne vois pas un monument de flatterie dans la haute antiquité, nulle flatterie dans Hésiode ni dans Homère. Leurs chants ne sont point adressés à un grec élevé en quelque dignité, ou à madame sa femme, comme chaque chant des Saisons de Thomson est dédié à quelque riche, et comme tant d'épîtres en vers oubliées sont dédiées en Angleterre à des hommes ou à des dames de considération, avec un petit éloge et les armoiries du patron ou de la patrone à la tête de l'ouvrage.

Il n'y a point de flatterie dans Démosthènes. Cette façon de demander harmonieusement l'aumône commence, si je ne me trompe, à Pindare. On ne peut tendre la main plus emphatiquement.

Chez les Romains, il me semble que la grande flatterie date depuis Auguste. Jules-César eut à peine

le temps d'être flatté. Il ne nous reste aucune épître dédicatoire à Sylla, à Marius, à Carbon, ni à leurs femmes, ni à leurs maîtresses. Je crois bien que l'on présenta de mauvais vers à Lucullus et à Pompée mais Dieu merci, nous ne les avons pas.

C'est un grand spectacle de voir Cicéron, l'égal de César en dignité, parler devant lui en avocat pour un roi de la Bithynie et de la petite Arménie, nommé Dejotar, accusé de lui avoir dressé des embûches, et même d'avoir voulu l'assassiner. Cicéron commence par avouer qu'il est interdit en sa présence. Il l'appelle le vainqueur du monde, *victorem orbis terrarum*. Il le flatte ; mais cette adulation ne va pas encore jusqu'a la bassesse ; il lui reste quelque pudeur.

C'est avec Auguste qu'il n'y a plus de mesure. Le sénat lui décerne l'apothéose de son vivant. Cette flatterie devient le tribut ordinaire payé aux empereurs suivans; ce n'est plus qu'un style. Personne ne peut plus être flatté, quand ce que l'adulation a de plus outré est devenu ce qu'il y a de plus commun.

Nous n'avons pas eu en Europe de grands monuments de flatterie jusqu'à Louis XIV ; son père Louis XIII fut très peu fêté ; il n'est question de lui que dans une ou deux odes de Malherbe. Il l'appelle, à la vérité, selon la coutume, *roi le plus grand des rois*, comme les poëtes espagnols le disent au roi d'Espagne, et les poëtes anglais *lauréats* au roi d'Angleterre ; mais la meilleure part des louanges est toujours pour le cardinal de Richelieu,

Dont l'ame toute grande est une ame hardie,

Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvu qu'il soit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne sache guérir. (1)

Pour Louis XIV, ce fut un déluge de flatteries. Il ne ressemblait pas à celui qu'on prétend avoir été étouffé sous les feuilles de roses qu'on lui jetait. Il ne s'en porta que mieux.

La flatterie, quand elle a quelques prétextes plausibles, peut n'être pas aussi pernicieuse qu'on le dit. Elle encourage quelquefois aux grandes choses; mais l'excès est vicieux comme celui de la satire.

La Fontaine a dit, et prétend avoir dit après Esope :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Esope le disait; j'y souscris, quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.

Esope n'a rien dit de cela, et on ne voit point qu'il ait flatté aucun roi, ni aucune concubine. Il ne faut pas croire que les rois soient bien flattés de toutes les flatteries dont on les accable. La plupart ne viennent pas jusqu'à eux.

Une sottise fort ordinaire est celle des orateurs qui se fatiguent à louer un prince qui n'en saura jamais rien. Le comble de l'opprobre est qu'Ovide ait loué Auguste en datant de Ponto.

Le comble du ridicule pourrait bien se trouver

---

(1) Ode de Malherbe. Mais pourquoi Richelieu ne guérissait-il pas Malherbe de la maladie de faire des vers si plats?

dans les complimens que les prédicateurs adressent aux rois quand ils ont le bonheur de jouer devant leurs majestés. « Au révérend, révérend père Gail-« lard, prédicateur du roi » : Ah! révérend père, ne prêches-tu que pour le roi? es-tu comme le singe de la foire qui ne sautait que pour lui?

FLEURI.

Fleuri, qui est en fleur, arbre fleuri, rosier fleuri; on ne dit point des fleurs qu'elles fleurissent, on le dit des plantes et des arbres. Teint fleuri, dont la carnation semble un mélange de blanc et de couleur de rose. On a dit quelquefois, c'est un esprit fleuri, pour signifier un homme qui possède une littérature légère, et dont l'imagination est riante.

Un discours fleuri est rempli de pensées plus agréables que fortes, d'images plus brillantes que sublimes, de termes plus recherchés qu'énergiques : cette métaphore est justement prise des fleurs, qui ont de l'éclat sans solidité.

Le style fleuri ne messied pas dans ces harangues publiques, qui ne sont que des complimens; les beautés légères sont à leur place, quand on n'a rien de solide à dire; mais le style fleuri doit être banni d'un plaidoyer, d'un sermon, de tout livre instructif.

En bannissant le style fleuri, on ne doit pas rejeter les images douces et riantes qui entreraient

naturellement dans le sujet : quelques fleurs ne sont pas condamnables ; mais le style fleuri doit être proscrit dans un sujet solide.

Ce style convient aux pièces de pur agrément, aux idylles, aux églogues, aux descriptions des saisons, des jardins ; il remplit avec grace une stance de l'ode la plus sublime, pourvu qu'il soit relevé par des stances d'une beauté plus mâle. Il convient peu à la comédie, qui, étant l'image de la vie commune, doit être généralement dans le style de la conversation ordinaire. Il est encore moins admis dans la tragédie, qui est l'empire des grandes passions et des grands intérêts : et si quelquefois il est reçu dans le genre tragique et dans le comique, ce n'est que dans quelques descriptions où le cœur n'a point de part, et qui amusent l'imagination avant que l'ame soit touchée ou occupée.

Le style fleuri nuirait à l'intérêt dans la tragédie, et affaiblirait le ridicule dans la comédie. Il est très à sa place dans un opéra français, où d'ordinaire on effleure plus les passions qu'on ne les traite.

Le style fleuri ne doit pas être confondu avec le style doux.

Ce fut dans ces jardins où, par mille détours,
Inachus prend plaisir à prolonger son cours ;
Ce fut sur ce charmant rivage
Que sa fille volage
Me promit de m'aimer toujours.
Le zéphyr fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la nymphe jura de ne changer jamais ;
Mais le zéphyr léger et l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens qu'elle a faits.

C'est là le modèle du style fleuri. On pourrait donner pour exemple du style doux, qui n'est pas le doucereux, et qui est moins agréable que le style fleuri, ces vers d'un autre opéra :

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire;
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant.

Le premier morceau est fleuri, presque toutes les paroles sont des images riantes; le second est plus dénué de ces fleurs, il n'est que doux.

FLEUVES.

Ils ne vont pas à la mer avec autant de rapidité que les hommes vont à l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'on a reconnu que tous les fleuves sont produits par les neiges éternelles qui couvrent les cimes des hautes montagnes; ces neiges par les pluies, ces pluies par les vapeurs de la terre et des mers, et qu'ainsi tout est lié dans la nature.

J'ai vu dans mon enfance soutenir des thèses où l'on prouvait que les fleuves et toutes les fontaines venaient de la mer. C'était le sentiment de toute l'antiquité. Ces fleuves passaient dans de grandes cavernes, et de là se distribuaient dans toutes les parties du monde.

Lorsque Aristée va pleurer la perte de ses abeilles chez Cyrène sa mère, déesse de la petite rivière Enipée en Thessalie, la rivière se sépare d'abord, et forme deux montagnes d'eau à droite et à gauche

pour le recevoir, selon l'ancien usage ; après quoi il voit ces belles et longues grottes par lesquelles passent tous les fleuves de la terre ; le Pô qui descend du mont Viso en Piémont et qui traverse l'Italie, le Teveron qui vient de l'Apennin, le Phase qui tombe du Caucase dans la mer noire, etc.

Virgile adoptait là une étrange physique : elle ne devait au moins être permise qu'aux poëtes.

Ces idées furent toujours si accréditées, que le Tasse, quinze cents ans après, imita entièrement Virgile dans son quatorzième chant, en imitant bien plus heureusement l'Arioste. Un vieux magicien chrétien mène sous terre les deux chevaliers qui doivent ramener Renaud d'entre les bras d'Armide, comme Mélisse avait arraché Roger aux caresses d'Alcine. Ce bon vieillard fait descendre Renaud dans sa grotte, d'où partent tous les fleuves qui arrosent notre terre. C'est dommage que les fleuves de l'Amérique ne s'y trouvent pas. Mais puisque le Nil, le Danube, la Seine, le Jourdain, le Volga, ont leur source dans cette caverne, cela suffit. Ce qu'il y a de plus conforme encore à la physique des anciens, c'est que cette caverne est au centre de la terre. C'était là que Maupertuis voulait aller faire un tour.

Après avoir avoué que les rivières viennent des montagnes, et que les unes et les autres sont des pièces essentielles à la grande machine, gardons-nous des systèmes qu'on fait journellement.

Quand Maillet imagina que la mer avait formé les montagnes, il devait dédier son livre à Cyrano de Bergerac. Quand on a dit que les grandes chaines

de ces montagnes s'étendent d'Orient en Occident, et que la plus grande partie des fleuves court toujours aussi à l'Occident, on a plus consulté l'esprit systématique que la nature.

A l'égard des montagnes, débarquez au cap de Bonne-Espérance, vous trouverez une chaîne de montagnes qui regne du midi au nord jusqu'au Monomotapa. Peu de gens se sont donné le plaisir de voir ce pays, et de voyager sous la ligne en Afrique. Mais Calpé et Abila regardent directement le nord et le midi. De Gibraltar au fleuve de la Guadiana, en tirant droit au nord, ce sont des montagnes contiguës. La nouvelle Castille et la vieille en sont couvertes, toutes les directions sont du sud au nord, comme celle des montagnes de toute l'Amérique. Pour les fleuves, ils coulent en tout sens, selon la disposition des terrains.

Le Guadalquivir va droit au sud depuis Villanueva jusqu'à San-Lucar ; la Guadiana de même depuis Badajoz. Toutes les rivières dans le golfe de Venise, excepté le Pô, se jettent dans la mer vers le midi. C'est la direction du Rhône, de Lyon à son embouchure. Celle de la Seine est au nord nord-ouest. Le Rhin depuis Basle, court droit au septentrion ; la Meuse de même depuis sa source jusqu'aux terres inondées ; l'Escaut de même.

Pourquoi donc chercher à se tromper, pour avoir le plaisir de faire des systêmes, et de tromper quelques ignorans ? qu'en reviendra-t-il quand on aura fait accroire à quelques gens, bientôt détrompés, que tous les fleuves et toutes les montagnes sont dirigés de l'orient à l'occident, ou de l'occident à

l'orient ; que tous les monts sont couverts d'huîtres (ce qui n'est assurément pas vrai); qu'on a trouvé des ancres de vaisseaux sur la cime des montagnes de la Suisse ; que ces montagnes ont été formées par les courans de l'Océan ; que les pierres à chaux ne sont autre chose que des coquilles (1)? Quoi! faut-il traiter aujourd'hui la physique comme les anciens traitaient l'histoire?

Pour revenir aux fleuves, aux rivières, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de prévenir les inondations ; c'est de faire des rivières nouvelles, c'est-à-dire des canaux, autant que l'entreprise est praticable. C'est un des plus grands services qu'on puisse rendre à une nation. Les canaux de l'Égypte étaient aussi nécessaires que les pyramides étaient inutiles.

Quant à la quantité d'eau que les lits des fleuves portent, et à tout ce qui regarde le calcul ; lisez l'article *Fleuve* de M. d'Alembert. Il est, comme tout ce qu'il a fait, clair, précis, vrai, écrit du style propre au sujet ; il n'emprunte point le style du Télémaque pour parler physique.

FLIBUSTIERS.

On ne sait pas d'où vient le nom de *flibustiers*, et cependant la génération passée vient de nous raconter les prodiges que ces flibustiers ont faits ; nous en parlons tous les jours ; nous y touchons. Qu'on

(1) Voyez le second volume de Physique.

cherche après cela des origines et des étymologies ; et si l'on croit en trouver, qu'on s'en défie.

Du temps du cardinal de Richelieu, lorsque les Espagnols et les Français se détestaient encore, parceque Ferdinand le catholique s'était moqué de Louis XII, et que François I avait été pris à la bataille de Pavie par une armée de Charles-Quint ; lorsque cette haine était si forte, que le faussaire auteur du roman politique et de l'ennui politique, sous le nom du cardinal de Richelieu, ne craignait point d'appeler les Espagnols « nation insatiable et « perfide qui rendait les Indes tributaires de l'enfer ; » lorsqu'enfin on se fut ligué, en 1635, avec la Hollande contre l'Espagne, lorsque la France n'avait rien en Amérique, et que les Espagnols couvraient les mers de leurs galions ; alors les flibustiers commencèrent à paraître. C'étaient d'abord des aventuriers français qui avaient tout au plus la qualité de corsaires.

Un d'eux nommé le Grand, natif de Dieppe, s'associa avec une cinquantaine de gens déterminés, et alla tenter fortune avec une barque qui n'avait pas même de canon. Il apperçut, vers l'île Hispaniola (Saint-Domingue), un galion éloigné de la grande flotte espagnole : il s'en approche comme un patron qui venait lui vendre des denrées ; il monte suivi des siens ; il entre dans la chambre du capitaine qui jouait aux cartes, le couche en joue, le fait son prisonnier avec son équipage, et revient à Dieppe avec son galion chargé de richesses immenses. Cette aventure fut le signal de quarante ans d'exploits inouis.

Flibustiers français, anglais, hollandais, allaient

s'associer ensemble dans les cavernes de Saint-Domingue, des petites îles de Saint-Christophe et de la Tortue. Ils se choisissaient un chef pour chaque expédition : c'est la première origine des rois. Des cultivateurs n'auraient jamais voulu un maître ; on n'en a pas besoin pour semer du bled, le battre et le vendre.

Quand les flibustiers avaient fait un gros butin, ils en achetaient un petit vaisseau et du canon. Une course heureuse en produisait vingt autres. S'ils étaient au nombre de cent, on les croyait mille. Il était difficile de leur échapper, encore plus de les suivre. C'étaient des oiseaux de proie qui fondaient de tous côtés, et qui se retiraient dans des lieux inaccessibles ; tantôt ils rasaient quatre à cinq cents lieues de côtes ; tantôt ils avançaient à pied ou à cheval deux cents lieues dans les terres.

Ils surprirent, ils pillèrent les riches villes de Chagra, de Mecaizabo, de la Vera-Cruz, de Panama, de Porto-Rico, de Campêche, de l'île Sainte-Catherine, et les faubourgs de Carthagène.

L'un de ces flibustiers, nommé l'Olonois, pénétra jusqu'aux portes de la Havane, suivi de vingt hommes seulement. S'étant ensuite retiré dans son canot, le gouverneur envoie contre lui un vaisseau de guerre avec des soldats et un bourreau. L'Olonois se rend maître du vaisseau, il coupe lui-même la tête aux soldats espagnols qu'il a pris, et renvoie le bourreau au gouverneur (1). Jamais les Romains ni

---

(1) Cet Olonois fut pris et mangé depuis par les sauvages.

les autres peuples brigands ne firent des actions si étonnantes. Le voyage guerrier de l'amiral Anson autour du monde n'est qu'une promenade agréable en comparaison du passage des flibustiers dans la mer du Sud, et de ce qu'ils essuyèrent en terre ferme.

S'ils avaient pu avoir une politique égale à leur indomptable courage, ils auraient fondé un grand empire en Amérique. Ils manquaient de filles; mais au lieu de ravir et d'épouser des sabines, comme on le dit des Romains, ils en firent venir de la Salpêtrière de Paris; cela ne forma pas une génération.

Ils étaient plus cruels envers les Espagnols que les Israëlites ne le furent jamais envers les Cananéens. On parle d'un hollandais, nommé Roc, qui mit plusieurs espagnols à la broche, et qui en fit manger à ses camarades. Leurs expéditions furent des tours de voleurs, et jamais des campagnes de conquérans; aussi ne les appelait-on dans toutes les indes occidentales que *los ladrones*. Quand ils surprenaient une ville, et qu'ils entraient dans la maison d'un père de famille, ils le mettaient à la torture pour découvrir ses trésors. Cela prouve assez ce que nous dirons à l'article *Question*, que la torture fut inventée par les voleurs de grand chemin.

Ce qui rendit tous leurs exploits inutiles, c'est qu'ils prodiguèrent en débauches aussi folles que monstrueuses tout ce qu'ils avaient acquis par la rapine et par le meurtre. Enfin, il ne reste plus d'eux que leur nom, et encore à peine. Tels furent les flibustiers.

Mais quel peuple en Europe ne fut pas flibustier? ces Goths, ces Alains, ces Vandales, ces Huns étaient-ils autre chose? Qu'était Rollon qui s'établit en Normandie, et Guillaume Fier-à-bras, sinon des flibustiers plus habiles? Clovis n'était-il pas un flibustier, qui vint des bords du Rhin dans les Gaules?

FOI OU FOY.

SECTION I.

Qu'est-ce que la foi? Est-ce de croire ce qui paraît évident? non; il m'est évident qu'il y a un Etre nécessaire, éternel, suprême, intelligent; ce n'est pas là de la foi, c'est de la raison. Je n'ai aucun mérite à penser que cet Etre éternel, infini, que je connais comme la vertu, la bonté même, veut que je sois vertueux. La foi consiste à croire non ce qui semble vrai, mais ce qui semble faux à notre entendement. Les Asiatiques ne peuvent croire que par la foi le voyage de Mahomet dans les sept planètes, les incarnations du dieu Fo, de Vitsnou, de Xaca, de Brama, de Sommonacodom, etc. etc. etc. Ils soumettent leur entendement, ils tremblent d'examiner, ils ne veulent être ni empalés, ni brûlés; ils disent: Je crois.

Nous sommes bien éloignés de faire ici la moindre allusion à la foi catholique. Non seulement nous la

vénérons, mais nous l'avons : nous ne parlons que de la foi mensongère des autres nations du monde, de cette foi qui n'est pas foi, et qui ne consiste qu'en paroles.

Il y a foi pour les choses étonnantes, et foi pour les choses contradictoires et impossibles.

Vitsnou s'est incarné cinq cents fois, cela est fort étonnant ; mais enfin cela n'est pas physiquement impossible ; car si Vitsnou a une ame, il peut avoir mis son ame dans cinq cents corps pour se réjouir. L'indien, à la vérité, n'a pas une foi bien vive ; il n'est pas intimement persuadé de ces métamorphoses ; mais enfin, il dira à son bonze : J'ai la foi ; vous voulez que Vitsnou ait passé par cinq cents incarnations, cela vous vaut cinq cents roupies de rente ; à la bonne heure ; vous irez crier contre moi, vous me dénoncerez, vous ruinerez mon commerce si je n'ai pas la foi. Eh bien, j'ai la foi, et voilà de plus dix roupies que je vous donne. L'indien peut jurer à ce bonze qu'il croit, sans faire un faux serment ; car après tout il ne lui est pas démontré que Vitsnou n'est pas venu cinq cents fois dans les Indes.

Mais si le bonze exige de lui qu'il croie une chose contradictoire, impossible, que deux et deux font cinq, que le même corps peut être en mille endroits différens, qu'être et n'être pas c'est précisément la même chose ; alors si l'indien dit qu'il a la foi, il a menti ; et s'il jure qu'il croit, il fait un parjure. Il dit donc au bonze : Mon révérend père, je ne peux vous assurer que je crois ces absurdités-là, quand

elles vous vaudraient dix mille roupies de rente au lieu de cinq cents.

Mon fils, répond le bonze, donnez vingt roupies, et Dieu vous fera la grace de croire tout ce que vous ne croyez point.

Comment voulez-vous, répond l'indien, que Dieu opère sur moi ce qu'il ne peut opérer sur lui-même ? Il est impossible que Dieu fasse ou croie les contradictoires. Je veux bien vous dire, pour vous faire plaisir, que je crois ce qui est obscur ; mais je ne puis vous dire que je crois l'impossible. Dieu veut que nous soyons vertueux, et non pas que nous soyons absurdes. Je vous ai donné dix roupies, en voilà encore vingt, croyez à trente roupies ; soyez homme de bien si vous pouvez, et ne me rompez plus la tête.

Il n'en est pas ainsi des chrétiens ; la foi qu'ils ont pour des choses qu'ils n'entendent pas, est fondée sur ce qu'ils entendent ; ils ont des motifs de crédibilité. Jésus-Christ a fait des miracles dans la Galilée ; donc nous devons croire tout ce qu'il a dit. Pour savoir ce qu'il a dit, il faut consulter l'Eglise. L'Eglise a prononcé que les livres qui nous annoncent Jésus-Christ sont authentiques ; il faut donc croire ces livres. Ces livres nous disent que qui n'écoute pas l'Eglise, doit être regardé comme un publicain ou comme un païen ; donc nous devons écouter l'Eglise pour n'être pas honnis comme des fermiers-généraux ; donc nous devons lui soumettre notre raison, non par une crédulité enfantine ou aveugle, mais par une croyance docile, que la raison même

autorise. Telle est la foi chrétienne, et surtout la foi romaine, qui est la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane, est une méchante foi.

SECTION II.

La foi divine, sur laquelle on a tant écrit, n'est évidemment qu'une incrédulité soumise ; car il n'y a certainement en nous que la faculté de l'entendement qui puisse croire ; et les objets de la foi ne sont point les objets de l'entendement. On ne peut croire que ce qui paraît vrai ; rien ne peut paraître vrai que par l'une de ces trois manières, ou par l'intuition, le sentiment, *j'existe, je vois le soleil ;* ou par des probabilités accumulées qui tiennent lieu de certitude, *il y a une ville nommée Constantinople ;* ou par voie de démonstration, *les triangles ayant même base et même hauteur sont égaux.*

La foi n'étant rien de tout cela ne peut donc pas plus être une croyance, une persuasion, qu'elle ne peut être jaune ou rouge. Elle ne peut donc être qu'un anéantissement de la raison, un silence d'adoration devant des choses incompréhensibles. Ainsi, en parlant philosophiquement, personne ne croit la Trinité, personne ne croit que le même corps puisse être en mille endroits à la fois, et celui qui dit : Je crois ces mystères, s'il réfléchit sur sa pensée, verra, à n'en pouvoir douter, que ces mots veulent dire : Je respecte ces mystères ; je me soumets à ceux qui me les annoncent ; car ils conviennent avec moi que ma raison ni la leur ne les croit pas ; or, il est clair que quand ma raison n'est pas

persuadée, je ne le suis pas. Ma raison et moi ne peuvent être deux êtres différens. Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de *moi* trouve faux. La foi n'est donc qu'une incrédulité soumise.

Mais pourquoi cette soumission dans la révolte invincible de mon entendement ? on le sait assez, c'est parcequ'on a persuadé à mon entendement que les mystères de ma foi sont proposés par Dieu même. Alors tout ce que je puis faire, en qualité d'être raisonnable, c'est de me taire et d'adorer. C'est ce que les théologiens appellent foi externe, et cette foi externe n'est et ne peut être que le respect pour des choses incompréhensibles en vertu de la confiance qu'on a dans ceux qui les enseignent.

Si Dieu lui-même me disait : La pensée est couleur d'olive, un nombre carré est amer ; je n'entendrais certainement rien du tout à ces paroles ; je ne pourrais les adopter, ni comme vraies, ni comme fausses. Mais je les répéterai s'il me l'ordonne, je les ferai répéter au péril de ma vie. Voilà la foi ; ce n'est que l'obéissance.

Pour fonder cette obéissance, il ne s'agit donc que d'examiner les livres qui la demandent ; notre entendement doit donc examiner les livres de l'ancien et du nouveau Testament comme il discute Plutarque et Tite-Live ; et s'il voit dans ces livres des preuves incontestables, des preuves au dessus de toute exception, sensibles à toutes sortes d'esprits, et reçues de toute la terre, que Dieu lui-même est l'auteur de ces ouvrages, alors il doit captiver son entendement sous le joug de la foi.

SECTION III.

(Nous avons long-temps balancé si nous imprimerions cet article *Foi*, que nous avions trouvé dans un vieux livre. Notre respect pour la chaire de saint Pierre nous retenait. Mais des hommes pieux nous ayant convaincus que le pape Alexandre VI n'avait rien de commun avec saint Pierre, nous nous sommes enfin déterminés à remettre en lumière ce petit morceau, sans scrupule.)

Un jour le prince Pic de la Mirandole rencontra le pape Alexandre VI chez la courtisane Emilia, pendant que Lucrèce, fille du saint père, était en couches, et qu'on ne savait dans Rome si l'enfant était du pape ou de son fils le duc de Valentinois, ou du mari de Lucrèce, Alfonse d'Arragon qui passait pour impuissant. La conversation fut d'abord fort enjouée. Le cardinal Bembo en rapporte une partie. Petit Pic, dit le pape, qui crois-tu le père de mon petit-fils? je crois que c'est votre gendre, répondit Pic. Eh! comment peux-tu croire cette sottise? Je la crois par la foi. Mais ne sais-tu pas bien qu'un impuissant ne fait point d'enfans? La foi consiste, repartit Pic, à croire les choses parcequ'elles sont impossibles; et de plus, l'honneur de votre maison exige que le fils de Lucrèce ne passe point pour être le fruit d'un inceste. Vous me faites croire des mystères plus incompréhensibles. Ne faut-il pas que je sois convaincu qu'un serpent a parlé, que depuis ce temps tous les hommes furent damnés, que l'ânesse de Balaam parla aussi fort éloquemment, et que les murs de

Jéricho tombèrent au son des trompettes ? Pic enfila tout de suite une kyrielle de toutes les choses admirables qu'il croyait. Alexandre tomba sur son sopha à force de rire. Je crois tout cela comme vous, disait-il, car je sens bien que je ne peux être sauvé que par la foi, et que je ne le serai point par mes œuvres. Ah ! saint père, dit Pic, vous n'avez besoin ni d'œuvres ni de foi ; cela est bon pour les pauvres profanes comme nous ; mais vous qui êtes vice-dieu, vous pouvez croire et faire tout ce qu'il vous plaira. Vous avez les clefs du ciel ; et sans doute S. Pierre ne vous fermera pas la porte au nez. Mais pour moi, je vous avoue que j'aurais besoin d'une puissante protection si n'étant qu'un pauvre prince j'avais couché avec ma fille, et si je m'étais servi du stylet et de la cantarella aussi souvent que votre sainteté. Alexandre VI entendait raillerie. Parlons sérieusement, dit-il au prince de la Mirandole. Dites-moi quel mérite on peut avoir à dire à Dieu qu'on est persuadé de choses dont en effet on ne peut être persuadé ? Quel plaisir cela peut-il faire à Dieu ? Entre nous, dire qu'on croit ce qu'il est impossible de croire, c'est mentir.

Pic de la Mirandole fit un grand signe de croix. Eh ! Dieu paternel, s'écria-t-il, que votre sainteté me pardonne, vous n'êtes pas chrétien. Non, sur ma foi, dit le pape. Je m'en doutais, dit Pic de la Mirandole.

FOLIE.

Qu'est-ce que la folie? c'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même. Le plus sage des hommes veut-il connaître la folie? qu'il réfléchisse sur la marche de ses idées pendant ses rêves. S'il a une digestion laborieuse dans la nuit, mille idées incohérentes l'agitent; il semble que la nature nous punisse d'avoir pris trop d'alimens, ou d'en avoir fait un mauvais choix, en nous donnant des pensées; car on ne pense guère en dormant que dans une mauvaise digestion. Les rêves inquiets sont réellement une folie passagère.

La folie pendant la veille est de même une maladie qui empêche un homme nécessairement de penser et d'agir comme les autres. Ne pouvant gérer son bien, on l'interdit; ne pouvant avoir des idées convenables à la société, on l'en exclut; s'il est dangereux, on l'enferme; s'il est furieux, on le lie. Quelquefois on le guérit par les bains, par la saignée, par le régime.

Cet homme n'est point privé d'idées; il en a comme tous les autres hommes pendant la veille, et souvent quand il dort. On peut demander comment son ame spirituelle, immortelle, logée dans son cerveau, recevant par les sens toutes les idées très nettes et très distinctes, n'en porte cependant jamais un jugement sain. Elle voit les objets comme l'ame d'Aristote et de Platon, de Locke et de Newton, les voyait; elle entend les mêmes sons, elle a la

même sens du toucher ; comment donc, recevant les perceptions que les plus sages éprouvent, en fait-elle un assemblage extravagant sans pouvoir s'en dispenser ?

Si cette substance simple et éternelle a pour ses actions les mêmes instrumens qu'ont les ames des cerveaux les plus sages, elle doit raisonner comme elles. Qui peut l'en empêcher ? Je conçois bien à toute force que si mon fou voit du rouge, et les sages du bleu ; si quand les sages entendent de la musique, mon fou entend le braiment d'un âne ; si quand ils sont au sermon, mon fou croit être à la comédie ; si quand ils entendent oui, il entend non ; alors son ame doit penser au rebours des autres. Mais mon fou a les mêmes perceptions qu'eux ; il n'y a nulle raison apparente pour laquelle son ame ayant reçu par ses sens tous ses outils, ne peut en faire d'usage. Elle est pure, dit-on, elle n'est sujette par elle-même à aucune infirmité ; la voilà pourvue de tous les secours nécessaires : quelque chose qui se passe dans son corps, rien ne peut changer son essence ; cependant on la mène dans son étui aux petites-maisons.

Cette réflexion peut faire soupçonner que la faculté de penser, donnée de Dieu à l'homme, est sujette au dérangement comme les autres sens. Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme le goutteux est un malade qui souffre aux pieds et aux mains ; il pensait par le cerveau, comme il marchait avec les pieds, sans rien connaître ni de son pouvoir incompréhensible de marcher, ni de son pouvoir non moins incompréhensible de penser. On

a la goutte au cerveau comme aux pieds. Enfin, après mille raisonnemens, il n'y a peut-être que la foi seule qui puisse nous convaincre qu'une substance simple et immatérielle puisse être malade.

Les doctes ou les docteurs diront au fou : Mon ami, quoique tu aies perdu le sens commun, ton ame est aussi spirituelle, aussi pure, aussi immortelle que la nôtre ; mais notre ame est bien logée, et la tienne l'est mal ; les fenêtres de la maison sont bouchées pour elle ; l'air lui manque, elle étouffe. Le fou, dans ses bons momens, leur répondrait : Mes amis, vous supposez à votre ordinaire ce qui est en question. Mes fenêtres sont aussi-bien ouvertes que les vôtres, puisque je vois les mêmes objets, et que j'entends les mêmes paroles ; il faut donc nécessairement que mon ame fasse un mauvais usage de ses sens, ou que mon ame ne soit elle-même qu'un sens vicié, une qualité dépravée. En un mot, ou mon ame est folle par elle-même, ou je n'ai point d'ame.

Un des docteurs pourra répondre : Mon confrère, Dieu a créé peut-être des ames folles, comme il a créé des ames sages. Le fou répliquera : Si je croyais ce que vous me dites, je serais encore plus fou que je ne le suis. De grâce, vous qui en savez tant, dites-moi pourquoi je suis fou ?

Si les docteurs ont encore un peu de sens, ils lui répondront : Je n'en sais rien. Ils ne comprendront pas pourquoi une cervelle a des idées incohérentes ; ils ne comprendront pas mieux pourquoi une autre cervelle a des idées régulières et suivies. Ils se croiront sages, et ils seront aussi fous que lui.

Si le fou a un bon moment, il leur dira : Pauvres mortels qui ne pouvez ni connaître la cause de mon mal, ni le guérir, tremblez de devenir entièrement semblables à moi, et même de me surpasser. Vous n'êtes pas de meilleure maison que le roi de France Charles VI, le roi d'Angleterre Henri VI et l'empereur Venceslas, qui perdirent la faculté de raisonner dans le même siècle. Vous n'avez pas plus d'esprit que Blaise Pascal, Jacques Abbadie et Jonathan Swift, qui sont tous trois morts fous. Du moins, le dernier fonda pour nous un hôpital. Voulez-vous que j'aille vous y retenir une place ?

N. B. Je suis fâché pour Hippocrate qu'il ait prescrit le sang d'ânon pour la folie, et encore plus fâché que le Manuel des dames dise qu'on guérit la folie en prenant la gale. Voilà de plaisantes recettes ; elles paraissent inventées par les malades.

FONTE.

Il n'y a point d'ancienne fable, de vieille absurdité que quelque imbécille ne renouvelle, et même avec une hauteur de maître, pour peu que ces rêveries antiques aient été autorisées par quelque auteur ou classique ou théologien.

Lycophron (autant qu'il m'en souvient) rapporte qu'une horde de voleurs qui avait été justement condamnée en Ethiopie, par le roi Actisan, à perdre le nez et les oreilles, s'enfuit jusqu'aux cataractes du Nil, et de là pénétra jusqu'au désert de Sable,

dans lequel elle bâtit enfin le temple de Jupiter-Ammon.

Lycophron, et après lui Théopompe, raconte que ces brigands réduits à la plus extrême misère n'ayant ni sandales, ni habits, ni meubles, ni pain, s'avisèrent d'élever une statue d'or à un dieu d'Egypte. Cette statue fut commandée le soir et faite pendant la nuit. Un membre de l'université, qui est fort attaché à Lycophron et aux voleurs éthiopiens, prétend que rien n'était plus ordinaire dans la vénérable antiquité que de jeter en fonte une statue d'or en une nuit, de la réduire ensuite en poudre impalpable en la jetant dans le feu, et de la faire avaler à tout un peuple.

Mais où ces pauvres gens qui n'avaient point de chausses avaient-ils trouvé tant d'or? Comment, Monsieur, dit le savant, oubliez-vous qu'ils avaient volé de quoi acheter toute l'Afrique, et que les pendans d'oreilles de leurs filles valaient seuls neuf millions cinq cent mille livres au cours de ce jour?

D'accord; mais il faut un peu de préparation pour fondre une statue; M. le Moine a employé plus de deux ans à faire celle de Louis XV.

Oh! notre Jupiter-Ammon était haut de trois pieds tout au plus. Allez-vous en chez un potier d'étain, ne vous fera-t-il pas six assiettes en un seul jour?

Monsieur, une satue de Jupiter est plus difficile à faire que des assiettes d'étain; et je doute même beaucoup que vos voleurs eussent de quoi fondre aussi vîte des assiettes quelque habiles larrons qu'ils aient été. Il n'est pas vraisemblable qu'ils eus-

sent avec eux l'attirail nécessaire à un potier, ils devaient commencer par avoir de la farine. Je respecte fort Lycophron ; mais ce profond grec et ses commentateurs, encore plus creux que lui, connaissent si peu les arts, ils sont si savans dans tout ce qui est inutile, si ignorans dans tout ce qui concerne les besoins de la vie, les choses d'usage, les professions, les métiers, les travaux journaliers, que nous prendrons cette occasion de leur apprendre comment on jette en fonte une figure de métal. Ils ne trouveront cette opération ni dans Lycophron, ni dans Manethon, ni dans Artapan, ni même dans la Somme de S. Thomas.

1°. On fait un modèle en terre grasse.

2°. On couvre ce modèle d'un moule en plâtre, en ajustant les fragmens de plâtre les uns aux autres.

3°. Il faut enlever par parties le moule de plâtre de dessus le modèle de terre.

4°. On rajuste le moule de plâtre encore par parties, et on met ce moule à la place du modèle de terre.

5°. Ce moule de plâtre étant devenu une espèce de modèle, on jette dedans de la cire fondue, reçue aussi par parties : elle entre dans tous les creux de ce moule.

6°. On a grand soin que cette cire soit partout de l'épaisseur qu'on veut donner au métal dont la statue sera faite.

7°. On place ce moule ou modèle dans un creux qu'on appelle *fosse*, laquelle doit être à peu-près du double plus profonde que la figure que l'on doit jeter en fonte.

8°. Il faut poser ce moule dans ce creux sur une grille de fer, élevée de dix-huit pouces pour une figure de trois pieds, et établir cette grille sur un massif.

9°. Assujettir fortement sur cette grille des barres de fer droites ou penchées, selon que la figure l'exige, lesquelles barres de fer s'approchent de la cire d'environ six lignes.

10°. Entourer chaque barre de fer de fil d'archal, de sorte que tout le vide soit rempli de fil de fer.

11°. Remplir de plâtre et de briques pilées tout le vide qui est entre les barres et la cire de la figure, comme aussi le vide qui est entre cette grille et le massif de la brique qui la soutient; et c'est ce qui s'appelle *le noyau.*

12°. Quand tout cela est bien refroidi, l'artiste enlève le moule de plâtre qui couvre la cire, laquelle cire reste, est réparée à la main, et devient alors le modèle de la figure; et ce modèle est soutenu par l'armature de fer et par le noyau dont on a parlé.

13°. Quand ces préparations sont achevées, on entoure ce modèle de bâtons perpendiculaires de cire, dont les uns s'appellent des *jets*, et les autres des *évents*. Ces jets et ces évents descendent plus bas d'un pied que la figure, et s'élèvent aussi plus qu'elle, de manière que les évents sont plus hauts que les jets. Ces jets sont entrecoupés par d'autres petits rouleaux de cire qu'on appelle *fournisseurs*, placés en diagonale de bas en haut entre les jets et le modèle, auquel ils sont attachés. Nous verrons au numéro 17 de quel usage sont ces bâtons de cire.

14°. On passe sur le modèle, sur les évents et sur les jets quarante à cinquante couches d'un eau grasse, qui est sortie de la composition d'une terre rouge, et de fiente de cheval macérée pendant une année entière; et ces couches durcies forment une enveloppe d'un quart de pouce.

15°. Le modèle, les évents et les jets ainsi disposés, on entoure le tout d'une enveloppe composée de cette terre, de sable rouge, de bourre et de cette fiente de cheval qui a été bien macérée, le tout pétri dans cette eau grasse. Cet enduit forme une pâte molle, mais solide et résistante au feu.

16°. On bâtit tout autour du modèle un mur de maçonnerie ou de brique, et entre le modèle et le mur, on laisse en bas l'espace d'un cendrier d'une profondeur proportionnée à la figure.

17°. Ce cendrier est garni de barres de fer en grillage. Sur ce grillage on pose de petites bûches de bois que l'on allume, ce qui forme un feu tout autour du moule, et qui fait fondre ces bâtons de cire tout couverts de couches d'eau grasse, et de la pâte dont nous avons parlé numéros 14 et 15; alors la cire étant fondue, il reste les tuyaux de cette pâte solide, dont les uns sont les jets, et les autres les évents et les fournisseurs. C'est par les jets et les fournisseurs que le métal fondu entrera, et c'est par les évents que l'air sortant empêchera la matière enflammée de tout détruire.

18°. Après toutes ces dispositions, on fait fondre sur le bord de la fosse le métal dont on doit former la statue. Si c'est du bronze, on se sert du fourneau de briques doubles; si c'est de l'or, on se sert de

plusieurs creusets : lorsque la matière est liquéfiée par l'action du feu, on la laisse couler par un canal dans la fosse préparée. Si malheureusement elle rencontre des bulles d'air ou de l'humidité, tout est détruit avec fracas ; et il faut recommencer plusieurs fois.

19°. Ce fleuve de feu, qui est descendu au creux de la fosse, remonte par les jets et par les fournisseurs, entre dans le moule et en remplit les creux. Ces jets, ces fournisseurs et les évents ne sont plus que des tuyaux formés par ces quarante ou cinquante couches de l'eau grasse et de cette pâte dont on les a long-temps enduits avec beaucoup d'art et de patience, et c'est par ces branches que le métal liquéfié et ardent vient se loger dans la statue.

20°. Quand le métal est bien refroidi, on retire le tout. Ce n'est qu'une masse assez informe dont il faut enlever toutes les aspérités, et qu'on répare avec divers instrumens.

J'omets beaucoup d'autres préparations que messieurs les encyclopédistes, et surtout M. Diderot, ont expliquées bien mieux que je ne pourrais faire, dans leur ouvrage qui doit éterniser tous les arts avec leur gloire. Mais pour avoir une idée nette des procédés de cet art, il faut voir opérer. Il en est ainsi dans tous les arts, depuis le bonnetier jusqu'au diamantaire. Jamais personne n'apprit dans un livre ni à faire des bas au métier, ni à brillanter des diamans, ni à faire des tapisseries de haute-lisse. Les arts et métiers ne s'apprennent que par l'exemple et le travail.

Ayant eu le dessein de faire élever une petite statue

équestre du roi en bronze, dans une ville qu'on bâtit à une extrémité du royaume, je demandai, il n'y a pas long-temps au Phidias de la France, à M. Pigal, combien il faudrait de temps pour faire seulement le cheval de trois pieds de haut; il me répondit par écrit : *Je demande six mois au moins.* J'ai sa déclaration datée du 3 juin 1770.

M. Guenée ancien professeur du collége du Plessis, qui en sait sans doute plus qne M. Pigal, sur l'art de jeter des figures en fonte, a écrit contre ces vérités dans un livre intitulé, « Lettres de quelques « juifs portugais et allemands, avec des réflexions « critiques, et un petit commentaire extrait d'un « plus grand. A Paris, chez Laurent Prault, 1769, « avec approbation et privilége du roi. »

Ces lettres ont été écrites sous le nom de messieurs les juifs Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathataï et David Winker.

Ce professeur, secrétaire des trois juifs, dit dans sa lettre seconde : « Entrez seulement, Monsieur, « chez le premier fondeur; je vous réponds que si « vous lui fournissez les matières dont il pourrait « avoir besoin, que vous le pressiez et que vous le « payiez bien, il vous fera un pareil ouvrage en « moins d'une semaine. Nous n'avons pas cherché « long-temps, et nous en avons trouvé deux qui ne « demandaient que trois jours. Il y a déjà loin de trois « jours à trois mois, et nous ne doutons point que « si vous cherchez bien, vous pourrez en trouver « qui le feront encore plus promptement ».

M. le professeur secrétaire des juifs n'a consulté apparemment que des fondeurs d'assiettes d'étain,

ou d'autres petits ouvrages qui se jettent en sable. S'il s'était adressé à M. Pigal ou à M. le Moine, il aurait un peu changé d'avis.

C'est avec la même connaissance des arts, que ce monsieur prétend que de réduire l'or en poudre, en le brûlant pour le rendre potable et le faire avaler à toute une nation, est la chose du monde la plus aisée et la plus ordinaire en chimie. Voici comme il s'exprime :

« Cette possibilité de rendre l'or potable a été ré-
« pétée cent fois depuis Stahl et Sénac, dans les ou-
« vrages et dans les leçons de vos plus célèbres chi-
« mistes, d'un Baron, d'un Macquer, etc. ; tous
« sont d'accord sur ce point. Nous n'avons actuelle-
« ment sous les yeux que la nouvelle édition de la
« Chimie de le Fèvre ; il l'enseigne comme tous les
« autres ; et il ajoute que rien n'est plus certain, et
« qu'on ne peut plus avoir là-dessus le moindre
« doute.

« Qu'en pensez-vous, monsieur ? le témoignage
« de ces habiles gens ne vaut-il pas bien celui de vos
« critiques ? Et de quoi s'avisent aussi ces incir-
« concis ? ils ne savent pas de chimie, et ils se mêlent
« d'en parler ; ils auraient pu s'épargner ce ridicule.

« Mais vous, monsieur, quand vous transcriviez
« cette futile objection, ignoriez-vous que le dernier
« chimiste serait en état de la réfuter ? La chimie
« n'est pas votre fort, on le voit bien : aussi la bile
« de Rouelle s'échauffe, ses yeux s'allument, et son
« dépit éclate, lorsqu'il lit par hasard ce que vous
« en dites en quelques endroits de vos ouvrages.

« Faites des vers, monsieur, et laissez-là l'art des
« Pott et des Margraff.

« Voilà donc la principale objection de vos écri-
« vains, celle qu'ils avançaient avec le plus de con-
« fiance, pleinement détruite. »

Je ne sais si M. le secrétaire de la synagogue se connaît en vers, mais assurément il ne se connaît pas en or. J'ignore si M. Rouelle se met en colère quand on n'est pas de son opinion, mais je ne me mettrai pas en colère contre M. le secrétaire; je lui dirai avec ma tolérance ordinaire, dont je ferai toujours profession, que je ne le prierai jamais de me servir de secrétaire, attendu qu'il fait parler ses maîtres, MM. Joseph, Mathataï et David Winker, en francs ignorans. (1)

Il s'agissait de savoir si on peut, sans miracle, fondre une figure d'or dans une seule nuit, et réduire cette figure en poudre le lendemain, en la jetant dans le feu. Or, M. le secrétaire, il faut que vous sachiez, vous et maître Aliboron votre digne panégyriste, qu'il est impossible de pulvériser l'or en le jetant au feu; l'extrême violence du feu le liquéfie, mais ne le calcine point.

C'est de quoi il est question, M. le secrétaire; j'ai souvent réduit de l'or en pâte avec du mercure, je l'ai dissous avec de l'eau régale, mais je ne l'ai jamais calciné en le brûlant. Si on vous a dit que M. Rouelle calcine de l'or au feu, on s'est moqué de vous; ou bien on vous a dit une sottise que vous ne

(1) Voyez l'article JUIF.

deviez pas répéter, non plus que toutes celles que vous transcrivez sur l'or potable.

L'or potable est une charlatanerie ; c'est une friponnerie d'imposteur qui trompe le peuple : il y en a de plusieurs espèces. Ceux qui vendent leur or potable à des imbécilles, ne font pas entrer deux grains d'or dans leur liqueur ; ou s'ils en mettent un peu, ils l'ont dissous dans de l'eau régale, et ils vous jurent que c'est de l'or potable sans acide : ils dépouillent l'or autant qu'ils le peuvent de son eau régale ; ils la chargent d'huile de romarin. Ces préparations sont très dangereuses ; ce sont de véritables poisons, et ceux qui en vendent méritent d'être réprimés.

Voilà, monsieur, ce que c'est que votre or potable, dont vous parlez un peu au hasard, ainsi que de tout le reste.

Cet article est un peu vif, mais il est vrai et utile. Il faut confondre quelquefois l'ignorance orgueilleuse de ces gens qui croient pouvoir parler de tous les arts parcequ'ils ont lu quelques lignes de S. Augustin.

FORCE PHYSIQUE.

Qu'est-ce que force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? périt-elle, subsiste-t-elle toujours la même ?

On s'est complu à nommer *force* cette pesanteur qu'exerce un corps sur un autre. Voilà une boule de deux cents livres ; elle est sur ce plancher ; elle le

presse, dit-on, avec une force de deux cents livres. Et vous appelez cela *une force morte*. Or ces mots de *force* et de *morte* ne sont-ils pas un peu contradictoires? ne vaudrait-il pas autant dire mort vivant, oui et non?

Cette boule pèse; d'où vient cette pesanteur? et cette pesanteur est-elle une force? Si cette boule n'était arrêtée par rien, elle se rendrait directement au centre de la terre. D'où lui vient cette incompréhensible propriété?

Elle est soutenue par mon plancher; et vous donnez à mon plancher libéralement la force d'inertie. Inertie signifie *inactivité*, *impuissance*. Or, n'est-il pas singulier qu'on donne à l'impuissance le nom de *force*?

Quelle est la force vive qui agit dans votre bras et dans votre jambe? quelle en est la source? comment peut-on supposer que cette force subsiste quand vous êtes mort? va-t-elle se loger ailleurs, comme un homme change de maison quand la sienne est détruite?

Comment a-t-on pu dire qu'il y a toujours égalité de force dans la nature? il faudrait donc qu'il y eût toujours égal nombre d'hommes ou d'êtres actifs équivalens.

Pourquoi un corps en mouvement communique-t-il sa force à un corps qu'il rencontre?

Ni la géométrie, ni la mécanique, ni la métaphysique, ne répondent à ces questions. Veut-on remonter au premier principe de la force des corps et du mouvement, il faudra remonter encore à un principe supérieur. Pourquoi y a-t-il quelque chose?

Force mécanique.

On présente tous les jours des projets pour augmenter la force des machines qui sont en usage, pour augmenter la portée des boulets de canon avec moins de poudre, pour élever des fardeaux sans peine, pour dessécher des marais en épargnant le temps et l'argent, pour remonter promptement des rivières sans chevaux, pour élever facilement beaucoup d'eau, et pour ajouter à l'activité des pompes.

Tous ces feseurs de projets sont trompés eux-mêmes les premiers, comme Lass le fut par son système.

Un bon mathématicien, pour prévenir ces continuels abus, a donné la règle suivante :

Il faut dans toute la machine considérer quatre quantités. 1° La puissance du premier moteur, soit homme, soit cheval, soit l'eau, ou le vent, ou le feu.

2° La vitesse de ce premier moteur, dans un temps donné.

3° La pesanteur ou résistance de la matière qu'on veut faire mouvoir.

4° La vitesse de cette matière en mouvement, dans le même temps donné.

De ces quatre quantités, le produit des deux premières est toujours égal à celui des deux dernières ; ces produits ne sont que les quantités du mouvement.

Trois de ces quantités étant connues, on trouve toujours la quatrième.

Un machiniste, il y a quelques années, présenta

à l'hôtel de ville de Paris le modèle en petit d'une pompe, par laquelle il assurait qu'il éleverait à cent trente pieds de hauteur cent mille muids d'eau par jour. Un muid d'eau pèse cinq cent soixante livres, ce sont cinquante-six millions de livres qu'il faut élever en vingt-quatre heures, et six cent quarante-huit livres par chaque seconde.

Le chemin et la vîtesse sont de cent trente pieds par seconde.

La quatrième quantité est le chemin, ou la vîtesse du premier moteur.

Que ce moteur soit un cheval, il fait trois pieds par seconde tout au plus.

Multipliez ce poids de six cent quarante-huit livres par cent trente pieds d'élévation, auquel on doit le porter, vous aurez quatre-vingt-quatre mille deux cent quarante, lesquels divisés par la vîtesse, qui est trois, vous donnent vingt-huit mille quatre-vingts.

Il faut donc que le moteur ait une force de vingt-huit mille quatre-vingts pour élever l'eau dans une seconde.

La force des hommes n'est estimée que vingt-cinq livres, et celle des chevaux de cent soixante et quinze.

Or, comme il faut élever à chaque seconde une force de vingt-huit mille quatre-vingts, il résulte de là que pour exécuter la machine proposée à l'hôtel de ville de Paris, on avait besoin de onze cent vingt-trois hommes ou de cent soixante chevaux, encore aurait-il fallu supposer que la machine fût sans frottement. Plus la machine est grande, plus

les frottemens sont considérables, ils vont souvent à un tiers de la force mouvante ou environ ; ainsi il aurait fallu, suivant un calcul très modéré, deux cent treize chevaux, ou quatorze cent quatre-vingt-dix-sept hommes.

Ce n'est pas tout : ni les hommes ni les chevaux ne peuvent travailler vingt-quatre heures sans manger et sans dormir. Il eût donc fallu doubler au moins le nombre des hommes, ce qui aurait exigé deux mille neuf cent quatre-vingt-quatorze hommes, ou quatre cent vingt-six chevaux.

Ce n'est pas tout encore : ces hommes et ces chevaux, en douze heures, doivent en prendre quatre pour manger et se reposer. Ajoutez donc un tiers ; il aurait fallu à l'inventeur de cette belle machine l'équivalent de cinq cent soixante-huit chevaux, ou trois mille neuf cent quatre-vingt-douze hommes.

Le célèbre maréchal de Saxe tomba dans le même mécompte, quand il construisit une galère qui devait remonter la rivière de Seine en vingt-quatre heures, par le moyen de deux chevaux qui devaient faire mouvoir des rames.

Vous trouvez dans l'Histoire ancienne de Rollin, remplie d'ailleurs d'une morale judicieuse, les paroles suivantes :

« Archimède se met en devoir de satisfaire la juste « et raisonnable curiosité de son parent et de son « ami Hiéron, roi de Syracuse. Il choisit une des « galères qui étaient dans le port, la fait tirer à terre « avec beaucoup de travail et à force d'hommes, y fait mettre sa charge ordinaire, et par-dessus sa

« charge autant d'hommes qu'elle en peut tenir. En-
« suite se mettant à quelque distance, assis à son
« aise, sans travail, sans le moindre effort, en re-
« muant seulement de la main le bout d'une machine
« à plusieurs cordes et poulies qu'il avait préparée,
« il ramena la galère à lui par terre aussi doucement
« et aussi uniment que si elle n'avait fait que fendre
« les flots. »

Que l'on considère, après ce récit, qu'une galère remplie d'hommes, chargée de ses mâts, de ses rames et de son poids ordinaire, devait peser au moins quatre cent mille livres; qu'il fallait une force supérieure pour la tenir en équilibre et la faire mouvoir; que cette force devait être au moins de quatre cent vingt mille livres; que les frottemens pouvaient être la moitié de la puissance employée pour soulever un pareil poids; que par conséquent la machine devait avoir environ six cent mille livres de force. Or on ne fait guère jouer une telle machine en un tour de main, *sans le moindre effort*.

C'est de Plutarque que l'estimable auteur de l'Histoire ancienne a tiré ce conte. Mais quand Plutarque a dit une chose absurde, tout ancien qu'il est, un moderne ne doit pas la répéter.

FORCE.

Ce mot a été transporté du simple au figuré. *Force* se dit de toutes les parties du corps qui sont en mouvement, en action; la force du cœur, que quel-

ques uns ont faite de quatre cents livres, et d'autres de trois onces; la force des viscères, des poumons, de la voix; à force de bras.

On dit par analogie faire force de voiles, de rames; rassembler ses forces, connaître, mesurer ses forces; aller, entreprendre au-delà de ses forces; le travail de l'Encyclopédie est au-dessus des forces de ceux qui se sont déchaînés contre ce livre. On a longtemps appelé *forces* de grands ciseaux, et c'est pourquoi dans les Etats de la ligue, on fit une estampe de l'ambassadeur d'Espagne, cherchant avec ses lunettes ses ciseaux qui étaient à terre, avec ce jeu de mots pour inscription : *J'ai perdu mes forces.*

Le style familier admet encore, force gens, force gibier, force fripons, force mauvais critiques. On dit, à force de travailler, il s'est épuisé; le fer s'affaiblit à force de le polir.

La métaphore qui a transporté ce mot dans la morale, en a fait une vertu cardinale. La force, en ce sens, est le courage de soutenir l'adversité, et d'entreprendre des choses vertueuses et difficiles, *animi fortitudo.*

La force de l'esprit est la pénétration et la profondeur, *ingenii vis.* La nature la donne comme celle du corps : le travail modéré les augmente, et le travail outré les diminue.

La force d'un raisonnement consiste dans une exposition claire des preuves exposées dans leur jour, et une conclusion juste; elle n'a point lieu dans les théorèmes mathématiques, parcequ'une démonstration ne peut recevoir plus ou moins d'évidence, plus ou moins de force; elle peut seule-

ment procéder par un chemin plus long ou plus court, plus simple ou plus compliqué. La force du raisonnement a surtout lieu dans les questions problématiques. La force de l'éloquence n'est pas seulement une suite de raisonnemens justes et vigoureux, qui subsisteraient avec la sécheresse ; cette force demande de l'embonpoint, des images frappantes, des termes énergiques. Ainsi on a dit que les sermons de Bourdaloue avaient plus de force, ceux de Massillon plus de grâce. Des vers peuvent avoir de la force, et manquer de toutes les autres beautés. La force d'un vers dans notre langue vient principalement de dire quelque chose dans chaque hémistiche :

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage.

Ces deux vers pleins de force et d'élégance sont le meilleur modèle de la poésie.

La force, dans la peinture, est l'expression des muscles que des touches ressenties font paraître en action sous la chair qui les couvre. Il y a trop de force quand ces muscles sont trop prononcés. Les attitudes des combattans ont beaucoup de force dans les batailles de Constantin dessinées par Raphaël et par Jules Romain, et dans celles d'Alexandre peintes par le Brun. La force outrée est dure dans la peinture, ampoulée dans la poésie.

Des philosophes ont prétendu que la force es une qualité inhérente à la matiere, que chaque particule invisible, ou plutôt monade, est douée d'une force active : mais il est aussi difficile de démontrer cette assertion, qu'il le serait de prouver que la

blancheur est une qualité inhérente à la matière, comme le dit le dictionnaire de Trévoux à l'article *Inhérent*.

La force de tout animal a reçu son plus haut degré quand l'animal a pris toute sa croissance. Elle décroit quand les muscles ne reçoivent plus une nourriture égale; et cette nourriture cesse d'être égale quand les esprits animaux n'impriment plus à ces muscles le mouvement accoutumé. Il est si probable que ces esprits animaux sont du feu, que les vieillards manquent de mouvement, de force, à mesure qu'ils manquent de chaleur

FORNICATION.

Le dictionnaire de Trévoux dit que c'est un terme de théologie. Il vient du mot latin *fornix*, petites chambres voûtées dans lesquelles se tenaient les femmes publiques à Rome. On a employé ce terme pour signifier *le commerce des personnes libres*. Il n'est point d'usage dans la conversation, et n'est guère reçu aujourd'hui que dans le style marotique. La décence l'a banni de la chaire. Les casuistes en fesaient un grand usage, et le distinguaient en plusieurs especes.

On a traduit par le mot de *fornication* les infidélités du peuple juif pour des dieux étrangers, parce que chez les prophètes ces infidélités sont appelées *impuretés*, *souillures*. C'est par la même extension qu'on a dit que les Juifs avaient rendu aux faux dieux un hommage *adultère*.

FRANC OU FRANQ, FRANCE, FRANÇOIS, FRANÇAIS.

L'ITALIE a toujours conservé son nom, malgré le prétendu établissement d'Enée qui aurait dû y laisser quelques traces de la langue, des caractères et des usages de Phrygie, s'il était jamais venu avec Achate, Cloanthe et tant d'autres, dans le canton de Rome alors presque désert. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands ou Germains, qui envahirent l'Italie tour à tour, lui laissèrent au moins son nom.

Les Tyriens, les Africains, les Romains, les Vandales, les Visigoths, les Sarrasins ont été les maîtres de l'Espagne les uns après les autres; le nom d'Espagne est demeuré. La Germanie a toujours conservé le sien; elle a joint seulement celui d'Allemagne qu'elle n'a reçu d'aucun vainqueur.

Les Gaulois sont presque les seuls peuples d'Occident qui aient perdu leur nom. Ce nom était celui de Walch ou Wuelch; les Romains substituaient toujours un G au W, qui est barbare; de Welche ils firent Galli, Gallia. On distingua la Gaule celtique, la belgique, l'aquitanique, qui parlaient chacune un jargon différent. (1)

Qui étaient et d'où venaient ces Franqs, lesquels, en très petit nombre et en très peu de temps, s'em-

---

(1) Voyez LANGUE.

parèrent de toutes les Gaules, que César n'avait pu entièrement soumettre qu'en dix années? Je viens de lire un auteur qui commence par ces mots : *Les Francs dont nous descendons.* Eh ! mon ami, qui vous a dit que vous descendez en droite ligne d'un franc? Hildvic ou Clodvic, que nous nommons Clovis, n'avait probablement pas plus de vingt mille hommes mal vêtus et mal armés, quand il subjugua environ huit ou dix millions de velches ou gaulois, tenus en servitude par trois ou quatre légions romaines. Nous n'avons pas une seule maison en France qui puisse fournir, je ne dis pas la moindre preuve, mais la moindre vraisemblance qu'elle ait un franc pour son origine.

Quand des pirates des bords de la mer Baltique vinrent, au nombre de sept ou huit mille tout au plus, se faire donner la Normandie en fief, et la Bretagne en arrière-fief, laissèrent-ils des archives par lesquelles on puisse faire voir qu'ils sont les pères de tous les Normands d'aujourd'hui?

Il y a bien long-temps que l'on a cru que les Franqs venaient des Troyens (1). Ammien Marcellin, qui vivait au quatrième siècle, dit : « Selon plusieurs anciens écrivains, des troupes de troyens « fugitifs s'établirent sur les bords du Rhin alors « déserts. » Passe encore pour Enée, il pouvait aisément chercher un asile au bout de la Méditerranée; mais Francus, fils d'Hector, avait trop de chemin à faire pour aller vers Dusseldorp, Vorms, Ditz, Aldved, Solm, Errenbeistein, etc.

---

(1) Liv. XII.

Fredegaire ne doute pas que les Francs ne se fussent d'abord retirés en Macédoine, et qu'ils n'aient porté les armes sous Alexandre, après avoir combattu sous Priam. Le moine Otfrid en fait son compliment à l'empereur Louis le germanique.

Le géographe de Ravenne, moins fabuleux, assigne la première habitation de la horde des Franqs parmi les Cimbres, au-delà de l'Elbe, vers la mer Baltique. Ces Franqs pourraient bien être quelques restes de ces barbares Cimbres défaits par Marius; et le savant Leibnitz est de cette opinion.

Ce qui est bien certain, c'est que du temps de Constantin il y avait au-delà du Rhin des hordes de Franqs ou sicambres qui exerçaient le brigandage. Ils se rassemblaient sous des capitaines de bandits, sous des chefs que les historiens ont eu le ridicule d'appeler *rois* : Constantin les poursuivit lui-même dans leurs repaires, en fit pendre plusieurs, en livra d'autres aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves pour son divertissement : deux de leurs prétendus rois, nommés Ascaric et Ragaise, périrent par ce supplice; c'est sur quoi les panégyristes de Constantin s'extasient, et sur quoi il n'y avait pas tant à se récrier.

La prétendue loi salique, écrite, dit-on, par ces barbares, est une des plus absurdes chimères dont on nous ait jamais bercés. Il serait bien étrange que les Francs eussent écrit dans leurs marais un code considérable, et que les Français n'eussent eu aucune coutume écrite qu'à la fin du règne de Charles VII. Il vaudrait autant dire que les Algonquins et les Chicachas avaient une loi par écrit. Les hommes

ne sont jamais gouvernés par des lois authentiques, consignées dans les monumens publics, que quand ils ont été rassemblés dans des villes, qu'ils ont eu une police réglée, des archives et tout ce qui caractérise une nation civilisée. Dès que vous trouvez un code dans une nation qui était barbare du temps de ce code, qui ne vivait que de rapine et de brigandage, qui n'avait pas une ville fermée, soyez très sûrs que ce code est supposé, et qu'il a été fait dans des temps très postérieurs. Tous les sophismes, toutes les suppositions n'ébranleront jamais cette vérité dans l'esprit des sages.

Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est qu'on nous donne cette loi salique en latin, comme si des sauvages errans au-delà du Rhin avaient appris la langue latine. On la suppose d'abord rédigée par Clovis, et on le fait parler ainsi :

« Lorsque la nation illustre des Francs était encore réputée barbare, les premiers de cette nation dictèrent la loi salique. On choisit parmi eux quatre des principaux, Visogast, Bodogast, Sologast et Vindogast, etc. »

Il est bon d'observer que c'est ici la fable de la Fontaine :

Notre magot prit pour ce coup
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

Ces noms sont ceux de quelques cantons francs dans le pays de Vorms. Quelle que soit l'époque où les coutumes nommées *loi salique* aient été rédigées sur une ancienne tradition, il est bien certain que les Francs n'étaient pas de grands législateurs.

Que voulait dire originairement le mot *Franq ?* Une preuve qu'on n'en sait rien du tout, c'est que cent auteurs ont voulu le deviner. Que voulait dire Hun, Alain, Goth, Velche, Picard ? Et qu'importe?

Les armées de Clovis étaient-elles toutes composées de franqs ? il n'y a pas d'apparence. Childeric le franq avait fait des courses jusqu'à Tournay. On dit Clovis fils de Childeric et de la reine Bazine femme du roi Bazin. Or Bazin et Bazine ne sont pas assurément des noms allemands, et on n'a jamais vu la moindre preuve que Clovis fût leur fils. Tous les cantons germains élisaient leurs chefs ; et le canton des Franqs avait sans doute élu Clodvic ou Clovis, quel que fût son père. Il fit son expédition dans les Gaules, comme tous les autres barbares avaient entrepris les leurs dans l'empire romain.

Croira-t-on de bonne foi que l'hérule Odo, surnommé Acer par les Romains, et connu parmi nous sous le nom d'Odoacre, n'ait eu que des hérules à sa suite, et que Genseric n'ait conduit en Afrique que des vandales ? Tous les misérables sans profession et sans talent qui n'ont rien à perdre, et qui espèrent gagner beaucoup, ne se joignent-ils pas toujours au premier capitaine de voleurs qui lève l'étendard de la destruction ?

Dès que Clovis eut le moindre succès, ses troupes furent grossies sans doute de tous les belges qui voulurent avoir part au butin ; et cette armée ne s'en appela pas moins l'armée des Francs. L'expédition était très aisée. Déjà les Visigots avaient envahi un tiers des Gaules, et les Burgundiens un autre tiers. Le reste ne tint pas devant Clovis. Les Francs par-

tagèrent les terres des vaincus, et les Velches les labourèrent.

Alors le mot *Franq* signifia un *possesseur libre*, tandis que les autres étaient esclaves. De là vinrent les mots de *franchise* et *d'affranchir :* Je vous fais franq, je vous rends homme libre. De là *francalenus*, tenant librement ; *franq alleu*, *franq dad*, *franq chamen*, et tant d'autres termes moitié latins, moitié barbares, qui composèrent si long-temps le malheureux patois dont on se servit en France.

De là un franq en argent ou en or, pour exprimer la monnaie du roi des Franqs, ce qui n'arriva que long-temps après, mais qui rappelait l'origine de la monarchie. Nous disons encore *vingt francs*, *vingt livres*, et cela ne signifie rien par soi-même ; cela ne donne aucune idée ni du poids ni du titre de l'argent ; ce n'est qu'une expression vague par laquelle les peuples ignorans ont presque toujours été trompés, ne sachant en effet combien ils recevaient, ni combien ils payaient réellement.

Charlemagne ne se regardait pas comme un franq ; il était né en Austrasie, et parlait la langue allemande. Son origine venait d'Arnould, évêque de Metz, précepteur de Dagobert. Or, un homme choisi pour précepteur n'était pas probablement un franq. Ils fesaient tous gloire de la plus profonde ignorance, et ne connaissaient que le métier des armes. Mais ce qui donne le plus de poids à l'opinion que Charlemagne regardait les Franqs comme étrangers à lui, c'est l'article IV d'un de ses capitulaires sur ses métairies : « Si les Franqs, dit-il, commettent

« quelques délits dans nos possessions, qu'ils soient « jugés suivant leurs lois. »

La race carlovingienne passa toujours pour allemande ; le pape Adrien IV, dans sa lettre aux archevêques de Maïence, de Cologne et de Trèves, s'exprime en ces termes remarquables : « L'empire fut « transféré des Grecs aux Allemands. Le roi ne fut « empereur qu'après avoir été couronné par le pape.... « Tout ce que l'empereur possède, il le tient de nous. « Et comme Zacharie donna l'empire grec aux Alle- « mands, nous pouvons donner celui des Allemands « aux Grecs. »

Cependant la France ayant été partagée en orientale et en occidentale, et l'orientale étant l'Austrasie, ce nom de *France* prévalut au point que, même du temps des empereurs saxons, la cour de Constantinople les appelait toujours *prétendus empereurs francs*, comme il se voit dans les lettres de l'évêque Luitprand, envoyé de Rome à Constantinople.

De la nation française.

Lorsque les Francs s'établirent dans le pays des premiers Velches, que les Romains appelaient Gallia, la nation se trouva composée des anciens Celtes ou Gaulois, subjugués par César, des familles romaines qui s'y étaient établies, des Germains qui y avaient déjà fait des émigrations, et enfin des Francs qui se rendirent maîtres du pays sous leur chef Clovis. Tant que la monarchie qui réunit la Gaule et la Germanie subsista, tous les peuples, depuis la

source du Veser jusqu'aux mers des Gaules, portèrent le nom de *Francs*. Mais lorsqu'en 843, au congrès de Verdun, sous Charles le chauve, la Germanie et la Gaule furent séparées, le nom de *Francs* resta aux peuples de la France occidentale, qui retint seule le nom de *France*.

On ne connut guère le nom de *Français* que vers le dixième siècle. Le fond de la nation est de familles gauloises, et les traces du caractère des anciens Gaulois ont toujours subsisté.

En effet, chaque peuple a son caractere comme chaque homme ; et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit français résultent de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guienne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup ; cependant on reconnaît en eux le génie francais, qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est-là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère, et ont conservé l'autre. Un peuple qui a conquis autrefois la moitié de la terre, n'est plus reconnaissable aujourd'hui sous un gouvernement sacerdotal ;

mais le fonds de son ancienne grandeur d'ame subsiste encore, quoique caché sous la faiblesse.

Le gouvernement barbare des Turcs a énervé de même les Egyptiens et les Grecs, sans avoir pu détruire le fonds du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Le fonds du Français est tel aujourd'hui que César a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agathias et d'autres disent que de tous les barbares, le Gaulois était le plus poli. Il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins, quoiqu'il montre de temps en temps des restes de sa légèreté, de sa pétulance et de sa barbarie.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guienne composèrent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours ne sont pas, dit le Tasse,

. . . . Gente robusta, e faticosa.
La terra molle, e lieta, e dilettosa
Simili a se gli abitator', produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur Julien, le premier des princes et des hommes après Marc-Aurèle, donne aux Parisiens de son temps? « J'aime « ce peuple, dit-il dans son Misopogon, parce qu'il « est sérieux et sévère comme moi. » Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, de-

venue le centre des plaisirs, devait régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela, malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté, qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisèrent du temps du roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III, et de Henri IV même, à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement et ceux de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme, et que cette même vivacité, qui subsistera toujours, n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fonds du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé si long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes : mais c'est qu'il a eu plus de secours ; et ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs et les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir : le Français les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères ; et ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des Français fut d'abord celui de tous les peuples du Nord : tout se réglait dans

des assemblées générales de la nation : les rois étaient les chefs de ces assemblées ; et ce fut presque la seule administration des Français dans les deux premières races, jusqu'à Charles le simple.

Lorsque la monarchie fut démembrée, dans la décadence de la race carlovingienne ; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom de Français fut plus restreint ; sous Hugues Capet, Robert, Henri et Philippe, on n'appela *Français* que les peuples en-deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs, comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étaient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux Etats. Un breton, un flamand, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol et du climat ; mais alors ils n'avaient entre eux presque rien de semblable.

Ce n'est guère que depuis François I que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais, en général, l'impétuosité dans la guerre et le peu de discipline furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les Français sous François I. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II. Cependant, au milieu de ces horreurs, il y avait tou-

jours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglais s'efforçaient d'imiter. On était déjà jaloux des Français dans le reste de l'Europe en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de Shakespeare dit qu'*à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par César et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si long-temps démembré, et si souvent près de succomber, s'est réuni et soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience, mais surtout par la division de l'Allemagne et de l'Angleterre. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage; la Bourgogne, par droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI; le Dauphiné, par une donation qui fut le fruit de la politique; le comté de Toulouse, par un accord soutenu d'une armée; la Provence, par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace; un autre traité a donné la Lorraine. Les Anglais ont été chassés de France autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parceque les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse française est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent ont toujours été très sages. Encore aujourd'hui la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme du temps de l'empereur Julien. Si les premiers succès en Italie, du temps de Charles VIII, furent dûs à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'était composée que de jeunes gens. Fran-

çois I ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout était gouverné par des favoris de son âge; et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Les Français se servirent toujours des mêmes armes que leurs voisins, et eurent à peu-près la même discipline dans la guerre. Ils ont été les premiers qui ont quitté l'usage de la lance et des piques. La bataille d'Ivry commença à décrier l'usage des lances, qui fut bientôt aboli; et sous Louis XIV les piques ont été oubliées. Ils portèrent des tuniques et des robes jusqu'au seizième siècle. Ils quittèrent sous Louis le jeune l'usage de laisser croître la barbe, et le reprirent sous François I; et on ne commença à se raser entièrement que sous Louis XIV. Les habillemens changèrent toujours; et les Français, au bout de chaque siècle, pouvaient prendre les portraits de leurs aïeux pour des portraits étrangers.

FRANÇOIS.

SECTION I.

On prononce aujourd'hui *français*, et quelques auteurs l'écrivent de même; ils en donnent pour raison qu'il faut distinguer *François* qui signifie une *nation*, de *François* qui est un nom propre, comme S. *François*, ou *François I.*

Toutes les nations adoucissent à la longue la prononciation des mots qui sont le plus en usage; c'est ce que les Grecs appelaient *euphonie*. On prononcait

la diphthongue *oi* rudement, au commencement du seizième siècle. La cour de François I adoucit la langue comme les esprits, de là vient qu'on ne dit plus *François* par un *o*, mais *Français*; qu'on dit, il *aimait*, il *croyait*, et non pas il *aimoit*, il *croyoit*, etc.

La langue française ne commença à prendre quelque forme que vers le dixième siècle; elle naquit des ruines du latin et du celte, mêlée de quelques mots tudesques. Ce langage était d'abord le *romanum rusticum*, le romain rustique; et la langue tudesque fut la langue de la cour, jusqu'au temps de Charles le chauve; le tudesque demeura la seule langue de l'Allemagne, après la grande époque du partage en 433. Le romain rustique, la langue romance prévalut dans la France occidentale; le peuple du pays de Vaud, du Valais, de la vallée d'Engadine et de quelques autres cantons, conserve encore aujourd'hui des vestiges manifestes de cet idiôme.

A la fin du dixième siècle, le *français* se forma; on écrivit en *français* au commencement du onzième; mais ce *français* tenait encore plus du romain rustique que du *français* d'aujourd'hui. Le roman de Philomena, écrit au dixième siècle en romain rustique, n'est pas dans une langue fort différente des lois normandes. On voit encore les origines celtes, latines et allemandes. Les mots qui signifient les parties du corps humain, ou des choses d'un usage journalier, et qui n'ont rien de commun avec le latin ou l'allemand, sont de l'ancien gaulois ou celte, comme *tête*, *jambe*, *sabre*, *pointe*, *aller*, *parler*, *écouter*, *regarder*, *aboyer*, *crier*, *cou-*

tume, *ensemble*, et plusieurs autres de cette espèce. La plupart des termes de guerre étaient francs ou allemands: *Marche*, *halte*, *maréchal*, *bivouac*, *reitre*, *lansquenet*. Presque tout le reste est latin ; et les mots latins furent tous abrégés, selon l'usage et le génie des nations du Nord : ainsi de *palatium*, palais; de *lupus*, loup ; d'*Auguste*, août ; de *Junius*, juin ; d'*unctus*, oint ; de *purpura*, pourpre ; de *pretium*, prix, etc. . . . . A peine restait-il quelques vestiges de la langue grecque, qu'on avait si longtemps parlée à Marseille.

On commença au douzième siècle à introduire dans la langue quelques termes de la philosophie d'Aristote ; et vers le seizième siècle, on exprima par des termes grecs toutes les parties du corps humain, leurs maladies, leurs remèdes : de là les mots de *cardiaque*, *céphalique*, *podagre*, *apoplectique*, *asthmatique*, *iliaque*, *empyème*, et tant d'autres. Quoique la langue s'enrichît alors du grec, et que depuis Charles VIII elle tirât beaucoup de secours de l'italien déjà perfectionné, cependant elle n'avait pas pris encore une consistance réguliere. François I abolit l'ancien usage de plaider, de juger, de contracter en latin ; usage qui attestait la barbarie d'une langue dont on n'osait se servir dans les actes publics ; usage pernicieux aux citoyens, dont le sort était réglé dans une langue qu'ils n'entendaient pas. On fut alors obligé de cultiver le *français*; mais la langue n'était ni noble ni régulière. La syntaxe était abandonnée au caprice. Le génie de la conversation étant tourné à la plaisanterie, la langue devint très féconde en expressions burlesques

et naïves, et très stérile en termes nobles et harmonieux : de là vient que dans les dictionnaires de rimes on trouve vingt termes convenables à la poësie comique, pour un d'un usage plus relevé ; et c'est encore une raison pour laquelle Marot ne réussit jamais dans le style sérieux, et qu'Amiot ne put rendre qu'avec naïveté l'élégance de Plutarque.

Le *français* acquit de la vigueur sous la plume de Montaigne ; mais il n'eut point encore d'élévation et d'harmonie. Ronsard gâta la langue en transportant dans la poësie française les composés grecs dont se servaient les philosophes et les médecins. Malherbe répara un peu le tort de Ronsard. La langue devint plus noble et plus harmonieuse par l'établissement de l'académie française, et acquit enfin, dans le siècle de Louis XIV, la perfection où elle pouvait être portée dans tous les genres.

Le génie de cette langue est la clarté et l'ordre ; car chaque langue a son génie, et ce génie consiste dans la facilité que donne le langage de s'exprimer plus ou moins heureusement, d'employer ou de rejeter les tours familiers aux autres langues. Le *français* n'ayant point de déclinaisons, et étant toujours asservi aux articles, ne peut adopter les inversions grecques et latines ; il oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. On ne peut dire que d'une seule manière, « Plancus a pris soin « des affaires de César ; » voilà le seul arrangement qu'on puisse donner à ces paroles : exprimez cette phrase en latin : *Res Cæsaris Plancus diligenter curavit ;* on peut arranger ces mots de cent vingt manières, sans faire tort au sens et sans gêner la langue.

Les verbes auxiliaires, qui alongent et qui énervent les phrases dans les langues modernes, rendent encore la langue française peu propre pour le style lapidaire. Les verbes auxiliaires, ses pronoms, ses articles, son manque de participes déclinables, et enfin sa marche uniforme, nuisent au grand enthousiasme de la poésie : elle a moins de ressources en ce genre que l'italien et l'anglais : mais cette gêne et cet esclavage même la rendent plus propre à la tragédie et à la comédie, qu'aucune langue de l'Europe. L'ordre naturel dans lequel on est obligé d'exprimer ses pensées et de construire ses phrases, répand dans cette langue une douceur et une facilité qui plaît à tous les peuples ; et le génie de la nation, se mêlant au génie de la langue, a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple.

La liberté et la douceur de la société n'ayant été long-temps connues qu'en France, le langage en a reçu une délicatesse d'expression et une finesse pleine de naturel qui ne se trouvent guère ailleurs. On a quelquefois outré cette finesse ; mais les gens de goût ont su toujours la réduire dans de justes bornes.

Plusieurs personnes ont cru que la langue française s'était appauvrie depuis le temps d'Amyot et de Montaigne : en effet, on trouve dans ces auteurs plusieurs expressions qui ne sont plus recevables ; mais ce sont, pour la plupart, des termes familiers auxquels on a substitué des équivalens. Elle s'est enrichie de quantité de termes nobles et énergiques ; et sans parler ici de l'éloquence des choses, elle a

acquis l'éloquence des paroles. C'est dans le siècle de Louis XIV, comme on l'a dit, que cette éloquence a eu son plus grand éclat, et que la langue a été fixée. Quelques changemens que le temps et le caprice lui préparent, les bons auteurs du dix-septième et du dix-huitième siècle serviront toujours de modèles.

On ne devait pas attendre que le Français dût se distinguer dans la philosophie. Un gouvernement long-temps gothique étouffa toute lumière pendant plus de douze cents ans; et des maîtres d'erreurs, payés pour abrutir la nature humaine, épaissirent encore les ténèbres. Cependant aujourd'hui il y a plus de philosophie dans Paris que dans aucune ville de la terre, et peut-être que dans toutes les villes ensemble, excepté Londres. Cet esprit de raison pénètre même dans les provinces. Enfin le génie français est peut-être égal aujourd'hui à celui des Anglais en philosophie; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature; et le premier, sans doute, pour les douceurs de la société; pour cette politesse si aisée, si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité*.

SECTION II.

Langue française.

Il ne nous reste aucun monument de la langue des anciens Velches, qui fesaient, dit-on, une partie des peuples celtes, ou keltes, espèce de sauvages dont on ne connaît que le nom, et qu'on a voulu en

vain illustrer par des fables. Tout ce que l'on sait, c'est que les peuples que les Romains appelaient *Galli*, dont nous avons pris le nom de Gaulois, s'appelaient *Velches ;* c'est le nom qu'on donne encore aux Français dans la basse Allemagne, comme on appelait cette Allemagne *Teutch*.

La province de Galles, dont les peuples sont une colonie de Gaulois, n'a d'autre nom que celui de *Velch*.

Un reste de l'ancien patois s'est encore conservé chez quelques rustres dans cette province de Galles, dans la basse Bretagne, dans quelques villages de France.

Quoique notre langue soit une corruption de la latine, mêlée de quelques expressions grecques, italiennes, espagnoles, cependant nous avons retenu plusieurs mots dont l'origine paraît être celtique. Voici un petit catalogue de ceux qui sont encore d'usage, et que le temps n'a presque point altérés.

A.

Abattre, acheter, achever, affoller, aller, alleu, franc-alleu.

B.

Bagage, bagarre, bague, bailler, balayer, ballot, ban, arrière-ban, banc, bannal, bar, barreau, barrière, bataille, bateau, battre, bec, bègue, béguin, becquée, becqueter, berge, berne, bivouac, blé, blêche, blesser, bloc, blocaille, blond, bois, botte, bouche, boucher, bouchon, boucle, brigand, brin, brise de vent, broche, brouiller, broussailles, bru, mal* rendu par *belle-fille*.

C.

Cabas, caille, calme, calotte, chance, chat, claque, cliquetis, clou, coi, coiffe, coq, couard, couette, cracher, craquer, cric, croc, croquer.

D.

Da (cheval), nom qui s'est conservé parmi les enfans, dada; d'abord, dague, danse, devis, devise, deviser, digue, dogue, drap, drogue, drôle.

E.

Echalas, effroi, embarras, épave, est, ainsi que ouest, nord, et sud.

F.

Fiffre, flairer, flèche, fou, fracas, frapper, frasque, fripon, frire, froc.

G.

Gabelle, gaillard, gain, galant, galle, garant, garder, garre, gauche, gobelet, gobet, gogue, gourde, gousse, gras, grelot, gris, gronder, gros, guerre, guetter.

H.

Hagard, halle, halte, hanap, hanneton, haquenée, hardes, harnois, harrasser, hasard, havre, heaume, heurter, hors, hucher, huer.

L.

Ladre, laid, laquais, leude, homme de pied; logis, lopin, lors, lorsque, lot, lourd.

M.

Magasin, maille, maraud, marche, maréchal, marmot, marque, mâtin, mazette, mener, meurtre, morgue, moue, moufle, mouton.

N.

Nargue, narguer, niais.

O.

Osche ou hoche, petite entaillure que les boulangers font encore à de petites baguettes pour marquer le nombre des pains qu'ils fournissent, ancienne manière de tout compter chez les Velches. C'est ce qu'on appelle encore *taille*. Oui, oui.

P.

Palefroi, pantois, parc, piaffe, piailler, picorer.

R.

Race, racler, radoter, rançon, rat, ratisser, regarder, renifler, requinquer, rèver, rincer, risque, rosse, ruer.

S.

Saisir, saison, salaire, salle, savate, soin, sot: ce nom ne convenait-il pas un peu à ceux qui l'ont dérivé de l'hébreu? comme si les Velches avaient autrefois étudié à Jérusalem! Soupe.

T.

Talus, tanné (couleur), tantôt, tape, tic, trace, trappe, trapu, traquer, qu'on n'a pas manqué de faire venir de l'hébreu, tant les Juifs et nous étions voisins autrefois! Tringle, troc, trognon, trompe, trop, trou, troupe, trousse, trouve.

V.

Vacarme, valet, vassal.

Voyez à l'article *Grec* les mots qui peuvent être dérivés originairement de la langue grecque.

De tous les mots ci-dessus, et de tous ceux qu'on y peut joindre, il en est qui probablement ne sont pas de l'ancienne langue gauloise, mais de la teutone. Si on pouvait prouver l'origine de la moitié, c'est beaucoup.

Mais quand nous aurons bien constaté leur généalogie, quel fruit en pourrons-nous tirer? Il n'est pas question de savoir ce que notre langue fut, mais ce qu'elle est. Il importe peu de connaître quelques restes de ces ruines barbares, quelques mots d'un jargon qui ressemblait, dit l'empereur Julien, au hurlement des bêtes. Songeons à conserver dans sa pureté la belle langue qu'on parlait dans le grand siècle de Louis XIV.

Ne commence-t-on pas à la corrompre? N'est-ce pas corrompre une langue, que de donner aux termes employés par les bons auteurs une signification nouvelle? Qu'arriverait-il si vous changiez ainsi le sens de tous les mots? On ne vous entendrait, ni vous, ni les bons écrivains du grand siècle.

Il est sans doute très indifférent en soi qu'une syllabe signifie une chose ou une autre. J'avouerai même que si on assemblait une société d'hommes qui eussent l'esprit et l'oreille justes, et s'il s'agissait de réformer la langue, qui fut si barbare jusqu'à la naissance de l'académie, on adoucirait la rudesse de plusieurs expressions; on donnerait de l'embonpoint à la sécheresse de quelques autres, et de l'harmonie à des sons rebutans. *Oncle*, *ongle*, *radoub*, *perdre*, *borgne*, plusieurs mots terminés durement, auraient pu être adoucis. *Epieu*, *lieu*, *dieu*, *moyeu*, *feu*, *bleu*, *peuple*, *nuque*, *plaque*, *porche*, auraient pu être plus harmonieux. Quelle différence du mot *Theos* au mot Dieu, de *populos* à peuples, de *locus* à lieu!

Quand nous commençâmes à parler la langue des Romains nos vainqueurs, nous la corrompîmes.

D'*Augustus* nous fîmes aoust, août; de *pavo* paon, de *Cadomum* Caën, de *Junius* juin, d'*unctus* oint, de de *purpura* pourpre, de *pretium* prix. C'est une propriété des barbares d'abréger tous les mots. Ainsi les Allemands et les Anglais firent d'*ecclesia* kirk, church, de *foras* furth, de *condemnare* damn. Tous les nombres romains devinrent des monosyllabes dans presque tous les patois de l'Europe. Et notre mot vingt, pour *viginti*, n'atteste-t-il pas encore la vieille rusticité de nos pères? La plupart des lettres que nous avons retranchées, et que nous prononcions durement, sont nos anciens habits de sauvages: chaque peuple en a des magasins.

Le plus insupportable reste de la barbarie velche et gauloise est dans nos terminaisons en *oin;* coin, soin, oint, grouin, foin, point, loin, marsouin, tintouin, pourpoint. Il faut qu'un langage ait d'ailleurs de grands charmes pour faire pardonner ces sons, qui tiennent moins de l'homme que de la plus dégoûtante espèce des animaux.

Mais enfin, chaque langue a des mots désagréables, que les hommes éloquens savent placer heureusement, et dont ils ornent la rusticité. C'est un très grand art; c'est celui de nos bons auteurs. Il faut donc s'en tenir à l'usage qu'ils ont fait de la langue reçue.

Il n'est rien de choquant dans la prononciation d'*oin*, quand ces terminaisons sont accompagnées de syllabes sonores. Au contraire, il y a beaucoup d'harmonie dans ces deux phrases: « Les tendres « soins que j'ai pris de votre enfance. Je suis loin « d'être insensible à tant de vertus et de charmes. »

Mais il faut se garder de dire, comme dans la tragédie de Nicomède :

Non ; mais il m'a sur-tout laissé ferme en ce point,
D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.

Le sens est beau. Il fallait l'exprimer en vers plus mélodieux. Les deux rimes de *point* choquent l'oreille. Personne n'est révolté de ces vers dans l'Andromaque :

On le verrait encor nous partager ses soins :
Il m'aimerait peut-être ; il le feindrait du moins.

Adieu, tu peux partir ; je demeure en Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son empire,
A toute ma famille, etc.

Voyez comme les derniers vers soutiennent les premiers, comme ils répandent sur eux la beauté de leur harmonie !

On peut reprocher à la langue française un trop grand nombre de mots simples, auxquels manque le composé, et de termes composés qui n'ont point le simple primitif. Nous avons des *architraves*, et point de *traves ;* un homme est *implacable*, et n'est point *placable ;* il y a des gens *inaimables ;* et cependant *inaimable* ne s'est pas encore dit.

C'est par la même bizarrerie que le mot de *garçon* est très usité, et celui de *garce* est devenu une injure grossière. *Vénus* est un mot charmant, *vénérien* donne une idée affreuse.

Le latin eut quelques singularités pareilles. Les Latins disaient *possibile*, et ne disaient pas *impossibile.* Ils avaient le verbe *providere*, et non le sub-

tantif *providentia ;* Cicéron fut le premier qui l'employa comme un mot technique.

Il me semble que, lorsqu'on a eu dans un siècle un nombre suffisant de bons écrivains, devenus classiques, il n'est plus guère permis d'employer d'autres expressions que les leurs, et qu'il faut leur donner le même sens, ou bien dans peu de temps le siècle présent n'entendrait plus le siècle passé.

Vous ne trouverez dans aucun auteur du siècle de Louis XIV, que Rigault ait peint les portraits *au parfait*, que Benserade ait *persifflé* la cour, que le surintendant Fouquet ait eu *un goût décidé* pour les beaux arts, etc.

Le ministère prenait alors des engagemens, et non pas des *erremens.* On tenait, on remplissait, on accomplissait ses promesses; on ne les *réalisait pas.* On citait les anciens, on ne *fesait pas des citations.* Les choses avaient du rapport les unes aux autres, des ressemblances, des analogies, des conformités; on les rapprochait, on en tirait des inductions, des conséquences : aujourd'hui on imprime qu'un article d'une déclaration du roi *a trait* à un arrêt de la cour des aides. Si on avait demandé à Patru, à Pélisson, à Boileau, à Racine, ce que c'est qu'*avoir trait*, ils n'auraient su que répondre. On recueillait ses moissons; aujourd'hui on les *récolte.* On était exact, sévère, rigoureux, minutieux même; à présent on s'avise d'être *strict.* Un avis était semblable à un autre; il n'en était pas différent; il lui était conforme; il était fondé sur les mêmes raisons; deux personnes étaient du même sentiment, avaient

la même opinion, etc.; cela s'entendait. Je lis dans vingt mémoires nouveaux, que les états ont eu un avis *parallèle* à celui du parlement; que le parlement de Rouen n'a pas une opinion *parallèle* à celui de Paris, comme si *parallèle* pouvait signifier conforme; comme si deux choses parallèles ne pouvaient pas avoir mille différences.

Aucun auteur du bon siècle n'usa du mot de *fixer*, que pour signifier arrêter, rendre stable, invariable.

Et fixant de ses vœux l'inconstance fatale,
Phèdre depuis long-temps ne craint plus de rivale.
. . . .
C'est à ce jour heureux qu'il fixa son retour.
. . . .
Egayer la chagrine, et fixer la volage.

Quelques gascons se hasardèrent de dire: *J'ai fixé cette dame*, pour je l'ai regardée fixement; j'ai fixé mes yeux sur elle. De là est venue la mode de dire: *Fixer une personne*. Alors vous ne savez point si on entend par ce mot: j'ai rendu cette personne moins incertaine, moins volage; ou si on entend, je l'ai observée, j'ai fixé mes regards sur elle. Voilà un nouveau sens attaché à un mot reçu, et une nouvelle source d'équivoques.

Presque jamais les Pélisson, les Bossuet, les Fléchier, les Massillon, les Fénélon, les Racine, les Quinault, les Boileau; Molière même, et La Fontaine, qui tous deux ont commis beaucoup de fautes contre la langue, ne se sont servis du terme *vis-à-vis*, que pour exprimer une position de lieu. On disait: L'aile droite de l'armée de Scipion vis-à-vis

l'aile gauche d'Annibal. Quand Ptolomée fut vis-à-vis de César, il trembla.

Vis-à-vis est l'abrégé de visage à visage ; et c'est une expression qui ne s'employa jamais dans la poésie noble, ni dans le discours oratoire.

Aujourd'hui l'on commence à dire : « Coupable « vis-à-vis de vous, bienfesant vis-à-vis de nous, dif- « ficile vis-à-vis de nous, mécontent vis-à-vis de « nous », au lieu de coupable, bienfesant envers nous, difficile avec nous, mécontent de nous.

J'ai lu dans un écrit public : « Le roi mal satisfait « vis-à-vis de son parlement ». C'est un amas de barbarismes. On ne peut être mal satisfait. *Mal* est le contraire de *satis*, qui signifie *assez*. On est peu content, mécontent ; on se croit mal servi, mal obéi. On n'est ni satisfait, ni mal satisfait, ni content, ni mécontent, ni bien, ni mal obéi, vis-à-vis de quelqu'un, mais de quelqu'un. *Mal satisfait* est de l'ancien style des bureaux. Des écrivains peu corrects se sont permis cette faute.

Presque tous les écrits nouveaux sont infectés de l'emploi vicieux de ce mot *vis-à-vis*. On a négligé ces expressions si faciles, si heureuses, si bien mises à leur place par les bons écrivains ; *envers*, *pour*, *avec*, *à l'égard*, *en faveur de*.

Vous me dites qu'un homme est bien disposé *vis-à-vis* de moi ; qu'il a un ressentiment *vis-à-vis* de moi ; que le roi veut se conduire en père *vis-à-vis* de la nation. Dites que cet homme est bien disposé pour moi, à mon égard, en ma faveur ; qu'il a du ressentiment contre moi ; que le roi veut se conduire en père du peuple ; qu'il veut agir en père

avec la nation, envers la nation : ou bien vous parlerez fort mal.

Quelques auteurs qui ont parlé allobroge en français, ont dit *élogier* au lieu de louer, ou faire un éloge; *par contre* au lieu d'au contraire; *éauquer* pour élever, ou donner de l'éducation; *egaliser* les fortunes pour égaler.

Ce qui peut le plus contribuer à gâter la langue, à la replonger dans la barbarie, c'est d'employer dans le barreau, dans les conseils d'Etat, des expressions gothiques, dont on se servait dans le quatorzieme siècle : « Nous aurions reconnu; nous aurions observé; nous aurions statué, il nous aurait « paru aucunement utile. »

Eh, mes pauvres législateurs ! qui vous empèche de dire : « Nous avons reconnu; nous avons statué; « il nous a paru utile ? »

Le sénat romain, dès le temps des Scipions, parlait purement, et on aurait sifflé un sénateur qui aurait prononcé un solécisme. Un parlement croit se donner du relief en disant au roi qu'il ne peut *obtempérer*. Les femmes ne peuvent entendre ce mot, qui n'est pas français. Il y a vingt manières de s'exprimer intelligiblement.

C'est un défaut trop commun d'employer des termes étrangers pour exprimer ce qu'ils ne signifient pas. Ainsi de *celata*, qui signifie un casque en italien, on fit le mot *salaue* dans les guerres d'Italie; de *bowlinggreen*, gazon où l'on joue à la boule, on a fait boulingrin; *rost beef*, bœuf rôti, a produit chez nos maîtres-d'hôtel du bel air des bœufs rôtis d'agneau, des bœufs rôtis de perdreaux.

De l'habit de cheval *riding-coat* on a fait redingote; et du salon du sieur Devaux à Londres, nommé *vaux-hall*, on a fait un *facs-hall*, à Paris. Si on continue, la langue française, si polie, redeviendra barbare. Notre théâtre l'est déja par des imitations abominables; notre langage le sera de même. Les solécismes, les barbarismes, le style boursouflé, guindé, inintelligible, ont inondé la scène depuis Racine, qui semblait les avoir bannis pour jamais par la pureté de sa diction toujours élégante. On ne peut dissimuler qu'excepté quelques morceaux d'Electre, et sur-tout de Rhadamiste, tout le reste des ouvrages de l'auteur est quelquefois un amas de solécismes et de barbarismes jeté au hasard, en vers qui révoltent l'oreille.

Il parut, il y a quelques années, un dictionnaire néologique, dans lequel on montrait ces fautes dans tout leur ridicule. Mais malheureusement cet ouvrage, plus satirique que judicieux, était fait par un homme un peu grossier, qui n'avait ni assez de justesse dans l'esprit, ni assez d'équité pour ne pas mêler indifféremment les bonnes et les mauvaises critiques.

Il parodie quelquefois très grossièrement les morceaux les plus fins et les plus délicats des éloges des académiciens, prononcés par Fontenelle; ouvrage qui en tout sens fait honneur à la France. Il condamne dans Crébillon, *fais-toi d'autres vertus*, etc.; l'auteur, dit-il, veut dire, *pratique d'autres vertus*. Si l'auteur qu'il reprend s'était servi de ce mot *pratique*, il aurait été fort plat. Il est beau de dire: Je me fais des vertus conformes à ma situation. Cicéron a dit: *Facere de necessitate virtutem*:

d'où nous est venu le proverbe, *faire de nécessité vertu*. Racine a dit dans Britannicus,

Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur.

Ainsi Crébillon avait imité Racine; et il ne fallait pas blâmer dans l'un ce qu'on admire dans l'autre.

Mais il est vrai qu'il eût fallu manquer absolument de goût et de jugement pour ne pas reprendre les vers suivans, qui pechent tous, ou contre la langue, ou contre l'élégance, ou contre le sens commun :

Mon fils, je t'aime encor tout ce qu'on peut aimer.
. . . .
Tant le sort entre nous a jeté de mystère.
Les dieux ont leur justice, et le trône a ses mœurs.
. . . .
Agénor inconnu ne compte point d'aïeux,
Pour me justifier d'un amour odieux.
. . . .
Ma raison s'arme en vain de quelques étincelles.
. . . .
Ah! que les malheureux éprouvent de tourmens!
. . . .
Un captif tel que moi
Honorerait ses fers même sans qu'il fût roi.
. . . .
Un guerrier généreux que la vertu couronne,
Vaut bien un roi formé par le secours des lois.
Le premier qui fut roi n'eut pour lui que sa voix.
. . . .
Je ne suis point ta mère; et je n'en sens du moins
Les entrailles, l'amour, le remords, ni les soins.
. . . .
Je crois que tu n'es point coupable ;

Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable.

. . . .

Mais vous me payerez ses funestes appas.
C'est vous qui leur gagnez sur moi la préférence.

. . . .

Seigneur, enfin la paix si long-temps attendue
M'est redonnée ici par le même héros
Dont la seule valeur nous causa tant de maux.

. . . .

Autour d'un vase affreux dont il était rempli
Du sang de Nonnius avec soin recueilli,
Au fond de ton palais j'ai rassemblé leur troupe.

Ces phrases obscures, ces termes impropres, ces fautes de syntaxe, ce langage inintelligible, ces pensées si fausses et si mal exprimées, tant d'autres tirades où l'on ne parle que des dieux et des enfers, parcequ'on ne sait pas faire parler les hommes; un style boursouflé et plat à la fois, hérissé d'épithètes inutiles, de maximes monstrueuses exprimées en vers dignes d'elles (1); c'est là ce qui a succédé au

(1) Voici quelques unes de ces maximes détestables qu'on ne doit jamais étaler sur le théâtre :

Mais, Seigneur, sans compter ce qu'on appelle crime,
Quoi! toujours des sermens esclaves malheureux,
Notre honneur dépendra d'un vain respect pour eux!
Pour moi que touche peu cet honneur chimérique,
J'appelle à ma raison d'un joug si tyrannique.
Me venger et régner, voilà mes souverains;
Tout le reste pour moi n'a que des titres vains.
De froids remords voudraient en vain y mettre obstacle,
Je ne consulte plus que ce superbe oracle.

(Tragédie de Xerxès.)

Quelles plates et extravagantes atrocités! « appeler à sa

style de Racine. Et pour achever la décadence de la langue et du goût, ces pièces visigothes et vandales ont été suivies de pièces plus barbares encore.

La prose n'est pas moins tombée. On voit, dans des livres sérieux et faits pour instruire, une affectation qui indigne tout lecteur sensé.

« Il faut mettre sur le compte de l'amour-propre « ce qu'on met sur le compte des vertus. »

« L'esprit se joue à pure perte dans ces questions « où l'on a fait les frais de penser. »

« Les éclipses étaient en droit d'effrayer les « hommes. »

« Epicure avait un extérieur à l'unisson de son « ame. »

« L'Empereur Claudius renvia sur Auguste. »

« La religion était en collusion avec la nature. »

« Cléopâtre était une beauté privilégiée. »

« L'air de gaieté brillait sur les enseignes de « l'armée. »

« Le triumvir Lépide se rendit nul. »

« Un consul se fit chef d'émeute dans la répu- « blique. »

« Mécénas était d'autant plus éveillé qu'il affichait « le sommeil. »

« Julie affectée de pitié élève à son amant ses tendres supplications. »

« Elle cultiva l'espérance. »

« raison d'un joug : mes souverains sont me venger et « régner : de froids remords qui veulent mettre obstacle à « ce superbe oracle »! quelle foule de barbarismes et d'idées barbares!

« Son ame épuisée se fond comme l'eau. »

« Sa philosophie n'est point parlière. »

« Son amant ne veut pas mesurer ses maximes à « sa toise, et prendre une ame aux livrées de la « maison. »

Tels sont les excès d'extravagance où sont tombés des demi-beaux esprits qui ont eu la manie de se singulariser.

On ne trouve pas dans Rollin une seule phrase qui tienne de ce jargon ridicule, et c'est en quoi il est très estimable, puisqu'il a résisté au torrent du mauvais goût.

Le défaut contraire à l'affectation est le style négligé, lâche, et rampant, l'emploi fréquent des expressions populaires et proverbiales.

« Le général poursuivit sa pointe. »

« Les ennemis furent battus à plate couture. »

« Ils s'enfuirent à vauderoute. »

« Il se prêta à des propositions de paix, après « avoir chanté victoire. »

« Les légions vinrent au-devant de Drusus par « manière d'acquit. »

« Un soldat romain se donnait à dix as par jour, « corps et ame. »

La différence « qu'il y avait entre eux était », au lieu de dire dans un style plus concis, « la diffé- « rence entre eux était ». Le plaisir « qu'il y a à ca- « cher ses démarches à son rival », au lieu de dire, « le plaisir de cacher ses démarches à son rival. »

« Lors de la bataille de Fontenoy », au lieu de dire « dans le temps de la bataille, l'époque de la « bataille, tandis, lorsque l'on donnait la bataille. »

Par une négligence encore plus impardonnable, et faute de chercher le mot propre, quelques écrivains ont imprimé, « il l'envoya faire faire la revue « des troupes ». Il était si aisé de dire, « il l'envoya « passer les troupes en revue; il lui ordonna d'aller « faire la revue. »

Il s'est glissé dans la langue un autre vice; c'est d'employer des expressions poétiques dans ce qui doit être écrit du style le plus simple. Des auteurs de journaux et même de quelques gazettes, parlent des *forfaits* d'un coupeur de bourse condamné à être fouetté *dans ces lieux*. Des janissaires ont *mordu la poussière*. Les troupes n'ont pu résister à l'*inclémence des airs*. On annonce une histoire d'une petite ville de province, avec les preuves et une table des matières, en fesant l'éloge de la *magie* du style de l'auteur. Un apothicaire donne avis au public qu'il débite une drogue nouvelle à trois livres la bouteille; il dit « qu'il a interrogé la nature, et qu'il « l'a forcée d'obéir à ses lois. »

Un avocat, à propos d'un mur mitoyen, dit que le droit de sa partie « est éclairé du flambeau des « présomptions. »

Un historien, en parlant de l'auteur d'une sédition, vous dit « qu'il alluma le flambeau de la dis- « corde ». S'il décrit un petit combat, il dit « que ces « vaillans chevaliers descendaient dans le tombeau, « en y précipitant leurs ennemis victorieux. »

Ces puérilités ampoulées ne devaient pas reparaître après le plaidoyer de maître Petit-Jean dans les plaideurs. Mais enfin il y aura toujours un petit nombre d'esprits bien faits qui conservera les bien-

séances du style et le bon goût, ainsi que la pureté de la langue : le reste sera oublié.

FRANC ARBITRE.

DEPUIS que les hommes raisonnent, les philosophes ont embrouillé cette matière, mais les théologiens l'ont rendue inintelligible par leurs absurdes subtilités sur la grace. Locke est peut-être le premier homme qui ait eu un fil dans ce labyrinthe; car il est le premier qui, sans avoir l'arrogance de croire partir d'un principe général, ait examiné la nature humaine par analyse. On dispute depuis trois mille ans si la volonté est libre ou non; Locke (1) fait voir d'abord que la question est absurde, et que la liberté ne peut pas plus appartenir à la volonté que la couleur et le mouvement.

Que veut dire ce mot *être libre?* Il veut dire *pouvoir*, ou bien il n'a point de sens. Or que la volonté *puisse*, cela est aussi ridicule au fond que si on disait qu'elle est jaune ou bleue, ronde ou carrée. La volonté est le vouloir, et la liberté est le pouvoir. Voyons pied à pied la chaîne de ce qui se passe en nous, sans nous offusquer l'esprit d'aucun terme de l'école ni d'aucun principe antécédent.

On vous propose de monter à cheval, il faut absolument que vous fassiez un choix, car il est bien clair que vous irez ou que vous n'irez pas. Il n'y a

(1) Voyez l'Essai sur l'entendement humain, chapitre de la Puissance.

point de milieu. Il est donc de nécessité absolue que vous vouliez le oui ou le non. Jusque là il est démontré que la volonté n'est pas libre. Vous voulez monter à cheval; pourquoi? c'est, dira un ignorant, parceque je le veux. Cette réponse est un idiotisme, rien ne se fait ni ne se peut faire sans raison, sans cause; votre vouloir en a donc une. Quelle est-elle? l'idée agréable de monter à cheval qui se présente dans votre cerveau, l'idée dominante, l'idée déterminante. Mais, direz-vous, ne puis-je résister à une idée qui me domine? Non, car quelle serait la cause de votre résistance? Aucune. Vous ne pouvez obéir par votre volonté qu'à une idée qui vous dominera davantage.

Or vous recevez toutes vos idées; vous recevez donc votre vouloir; vous voulez donc nécessairement. Le mot de *liberté* n'appartient donc en aucune manière à la volonté.

Vous me demandez comment le penser et le vouloir se forment en vous. Je vous réponds que je n'en sais rien. Je ne sais pas plus comment on fait des idées, que je ne sais comment le monde a été fait. Il ne nous est donné que de chercher à tâtons ce qui se passe dans notre incompréhensible machine.

La volonté n'est donc point une faculté qu'on puisse appeler libre. Une volonté libre est un mot absolument vide de sens; et celle que les scolastiques ont appelée d'indifférence, c'est-à-dire, de vouloir sans cause, est une chimere qui ne mérite pas d'être combattue.

Où sera donc la liberté? dans la puissance de faire

ce qu'on veut. Je veux sortir de mon cabinet, la porte est ouverte, je suis libre d'en sortir.

Mais, dites-vous, si la porte est fermée, et que je veuille rester chez moi, j'y demeure librement. Expliquons-nous. Vous exercez alors le pouvoir que vous avez de demeurer ; vous avez cette puissance ; mais vous n'avez pas celle de sortir.

La liberté, sur laquelle on a écrit tant de volumes, n'est donc, réduite à ses justes termes, que la puissance d'agir.

Dans quel sens faut-il donc prononcer ce mot l'*homme est libre?* dans le même sens qu'on prononce les mots de santé, de force, de bonheur. L'homme n'est pas toujours fort, toujours sain, toujours heureux.

Une grande passion, un grand obstacle, lui ôtent sa liberté, sa puissance d'agir.

Le mot de *liberté, de franc arbitre*, est donc un mot abstrait, un mot général, comme beauté, bonté, justice. Ces termes ne disent pas que tous les hommes soient toujours beaux, bons et justes ; aussi ne sont-ils pas toujours libres.

Allons plus loin ; cette liberté n'étant que la puissance d'agir, quelle est cette puissance? Elle est l'effet de la constitution et de l'état actuel de nos organes. Leibnitz veut résoudre un problème de géométrie, il tombe en apoplexie, il n'a certainement pas la liberté de résoudre son problême. Un jeune homme vigoureux, amoureux éperdument, qui tient sa maîtresse facile entre ses bras, est-il libre de dompter sa passion? non, sans doute. Il a la

puissance de jouir, et n'a pas la puissance de s'abstenir. Locke a donc eu très grande raison d'appeler la liberté *puissance*. Quand est-ce que ce jeune homme pourra s'abstenir malgré la violence de sa passion? quand une idée plus forte déterminera en sens contraire les ressorts de son ame et de son corps.

Mais quoi, les autres animaux auront donc la même liberté, la même puissance? Pourquoi non? Ils ont des sens, de la mémoire, du sentiment, des perceptions, comme nous. Ils agisssent avec spontanéité comme nous. Il faut bien qu'ils aient aussi, comme nous, la puissance d'agir en vertu de leurs perceptions, en vertu du jeu de leurs organes.

On crie: S'il est ainsi, tout n'est que machine, tout est dans l'univers assujetti à des lois éternelles. Eh bien, voudriez-vous que tout se fît au gré d'un million de caprices aveugles? Ou tout est la suite de la nécessité de la nature des choses, ou tout est l'effet de l'ordre éternel d'un maître absolu; dans l'un et dans l'autre cas nous ne sommes que des roues de la machine du monde.

C'est un vain jeu d'esprit, c'est un lieu commun de dire que sans la liberté prétendue de la volonté, les peines et les récompenses sont inutiles. Raisonnez, et vous conclurez tout le contraire.

Si quand on exécute un brigand, son complice qui le voit expirer a la liberté de ne se point effrayer du supplice; si sa volonté se détermine d'elle-même, il ira du pied de l'échafaud assassiner sur le grand chemin; si ses organes frappés d'horreur lui font éprouver une terreur insurmontable, il ne volera plus. Le supplice de son compagnon ne lui devient

utile, et n'assure la société qu'autant que sa volonté n'est pas libre.

La liberté n'est donc et ne peut être autre chose que la puissance de faire ce qu'on veut. Voilà ce que la philosophie nous apprend. Mais si on considère la liberté dans le sens théologique, c'est une matière si sublime que des regards profanes n'osent pas s'élever jusqu'à elle. (1)

FRANCHISE.

Mot qui donne toujours une idée de liberté dans quelque sens qu'on le prenne; mot venu des Francs, qui étaient libres : il est si ancien que lorsque le Cid assiégea et prit Tolède, dans l'onzième siècle, on donna des *franchies* ou *franchises* aux français qui étaient venus à cette expédition, et qui s'établirent à Tolède. Toutes les villes murées avaient des franchises, des libertés, des priviléges jusque dans la plus grande anarchie du pouvoir féodal. Dans tous les pays d'Etats, le souverain jurait à son avénement de garder leurs franchises.

Ce nom, qui a été donné généralement aux droits des peuples, aux immunités, aux asiles, a été plus particulièrement affecté aux quartiers des ambassadeurs à Rome. C'était un terrain autour des palais; et ce terrain était plus ou moins grand, selon la volonté de l'ambassadeur. Tout ce terrain était un asile aux criminels; on ne pouvait les y poursuivre.

(1) Voyez LIBERTÉ.

Cette franchise fut restreinte sous Innocent XI à l'enceinte des palais. Les églises et les couvens en Italie ont la même franchise, et ne l'ont point dans les autres Etats. Il y a dans Paris plusieurs lieux de franchise, où les débiteurs ne peuvent être saisis pour leurs dettes par la justice ordinaire, et où les ouvriers peuvent exercer leurs métiers sans être passés maîtres. Les ouvriers ont cette franchise dans le faubourg Saint-Antoine; mais ce n'est pas un asile comme le Temple.

Cette franchise, qui exprime ordinairement la liberté d'une nation, d'une ville, d'un corps, a bientôt après signifié la liberté d'un discours, d'un conseil qu'on donne, d'un procédé dans une affaire: mais il y a une grande nuance entre *parler avec franchise*, et *parler avec liberté*. Dans un discours à son supérieur, la liberté est une hardiesse ou mesurée ou trop forte; la franchise se tient plus dans les justes bornes, et est accompagnée de candeur. Dire son avis avec liberté, c'est ne pas craindre; le dire avec franchise, c'est se conduire ouvertement et noblement. Parler avec trop de liberté, c'est marquer de l'audace; parler avec trop de franchise, c'est trop ouvrir son cœur.

FRANÇOIS XAVIER.

Il ne serait pas mal de savoir quelque chose de vrai concernant le célèbre François Xavero, que nous nommons Xavier, surnommé l'apôtre des Indes. Bien des gens s'imaginent encore qu'il établit

le christianisme sur toute la côte méridionale de l'Inde, dans une vingtaine d'îles, et surtout au Japon. Il n'y a pas trente ans qu'à peine était-il permis d'en douter dans l'Europe.

Les jésuites n'ont fait nulle difficulté de le comparer à S. Paul. Ses voyages et ses miracles avaient été écrits en partie par Tursellin et Orlandin, par Lucéna, par Partoli, tous jésuites, mais très peu connus en France : moins on était informé des détails, plus sa réputation était grande.

Lorsque le jésuite Bouhours composa son histoire, Bouhours passait pour un très bel esprit, il vivait dans la meilleure compagnie de Paris, je ne parle pas de la compagnie de Jésus, mais de celle des gens du monde les plus distingués par leur esprit et par leur savoir. Personne n'eut un style plus pur et plus éloigné de l'affectation : il fut même proposé dans l'académie française de passer par-dessus les règles de son institution pour recevoir le pere Bouhours dans son corps. (1)

Il avait encore un plus grand avantage, celui du crédit de son ordre, qui alors par un prestige presque inconcevable gouvernait tous les princes catholiques.

La saine critique, il est vrai, commençait à s'établir ; mais ses progrès étaient lents : on se piquait alors en général de bien écrire plutôt que d'écrire des choses véritables.

---

(1) Sa réputation de bon écrivain était si bien établie, que La Bruyère dit dans ses Caractères : « Capys croit « écrire comme Bouhours ou Rabutin. »

Bouhours fit les vies de S. Ignace et de S. François Xavier, sans presque s'attirer de reproches : à peine releva-t-on sa comparaison de S. Ignace avec César, et de Xavier avec Alexandre : ce trait passa pour une fleur de rhétorique.

J'ai vu au collége des jésuites de la rue S.-Jacques un tableau de douze pieds de long sur douze de hauteur, qui représentait Ignace et Xavier montant au ciel chacun dans un char magnifique, attelé de quatre chevaux blancs, le Père éternel en haut décoré d'une belle barbe blanche, qui lui pendait jusqu'à la ceinture ; Jésus-Christ et la vierge Marie à ses côtés, le Saint-Esprit au-dessous d'eux en forme de pigeon, et des anges joignant les mains et baissant la tête pour recevoir père Ignace et père Xavier.

Si quelqu'un se fût moqué publiquement de ce tableau, le révérend père la Chaise, confesseur du roi, n'aurait pas manqué de faire donner une lettre de cachet au ricaneur sacrilége.

Il faut avouer que François Xavier est comparable à Alexandre, en ce qu'ils allerent tous deux aux Indes, comme Ignace ressemble à César pour avoir été en Gaule ; mais Xavier vainqueur du démon alla bien plus loin que le vainqueur de Darius. C'est un plaisir de le voir passer, en qualité de convertisseur volontaire, d'Espagne en France, de France à Rome, de Rome à Lisbonne, de Lisbonne au Mozambique, après avoir fait le tour de l'Afrique. Il reste longtemps au Mozambique, où il reçoit de Dieu le don de prophétie ; ensuite il passe à Mélinde, et dispute

sur l'Alcoran avec les Mahométans (1), qui entendent sans doute sa langue aussi bien qu'il entend la leur ; il trouve même des caciques, quoiqu'il n'y en ait qu'en Amérique. Le vaisseau portugais arrive à l'île Zocotora, qui est sans contredit celle des Amazones ; il y convertit tous les insulaires ; il y bâtit une église : de là il arrive à Goa (2) ; il y voit une colonne sur laquelle S. Thomas avait gravé qu'un jour S. Xavier viendrait rétablir la religion chrétienne qui avait fleuri autrefois dans l'Inde. Xavier lut parfaitement les anciens caractères, soit hébreux, soit indiens, dans lesquels cette prophétie était écrite. Il prend aussitôt une clochette, assemble tous les petits garçons autour de lui, leur explique le *Credo*, et les baptise (3). Son grand plaisir surtout était de marier les Indiens avec leurs maîtresses.

On le voit courir de Goa au cap Comorin, à la côte de la Pêcherie, au royaume de Travancor ; dès qu'il est arrivé dans un pays, son plus grand soin est de le quitter : il s'embarque sur le premier vaisseau portugais qu'il trouve ; vers quelque endroit que ce vaisseau dirige sa route, il n'importe à Xavier : pourvu qu'il voyage il est content : on le reçoit par charité ; il retourne deux ou trois fois à Goa, à Cochin, à Cori, à Negapatan, à Méliapour. Un vaisseau part pour Malaca, voilà Xavier qui court à Malaca avec le désespoir dans le cœur de n'avoir pu voir Siam, Pégu et le Tonquin.

---

(1) Tome I, page 86. — (2) Page 92. — (3) Page 102.

Vous le voyez dans l'île de Sumatra, à Bornéo, à Macaffar, dans les îles Moluques, et surtout à Ternate et à Amboyne. Le roi de Ternate avait dans son immense sérail cent femmes en qualité d'épouses, et sept ou huit cents concubines. La première chose que fait Xavier est de les chasser toutes. Vous remarquerez d'ailleurs que l'île de Ternate n'a que deux lieues de diamètre.

De là trouvant un autre vaisseau portugais qui part pour l'île de Ceilan, il retourne à Ceilan; il fait plusieurs tours de Ceilan à Goa et à Cochin. Les Portugais trafiquaient déjà au Japon. Un vaisseau part pour ce pays, Xavier ne manque pas de s'y embarquer; il parcourt toutes les îles du Japon.

Enfin, dit le jésuite Bouhours, si on mettait bout à bout toutes les courses de Xavier, il y aurait de quoi faire plusieurs fois le tour de la terre.

Observez qu'il était parti pour ses voyages en 1542, et qu'il mourut en 1552. S'il eut le temps d'apprendre toutes les langues des nations qu'il parcourut, c'est un beau miracle; s'il avait le don des langues, c'est un plus grand miracle encore. Mais malheureusement, dans plusieurs de ses lettres, il dit qu'il est obligé de se servir d'interprète, et dans d'autres il avoue qu'il a une difficulté extrême à apprendre la langue japonaise qu'il ne saurait prononcer.

Le jésuite Bouhours, en rapportant quelques unes de ses lettres, ne fait aucun doute que « S. François Xavier n'eût le don des langues (1); *mais il*

(1) Tome II, page 59.

« *avoue* qu'il ne l'avait pas toujours. Il l'avait, *dit-il*, « dans plusieurs occasions ; car sans jamais avoir « appris la langue chinoise, il prêchait tous les ma- « tins en chinois dans Amanguchi, (qui est la capitale d'une province du Japon.)

Il faut bien qu'il sût parfaitement toutes les langues de l'Orient, puisqu'il faisait des chansons dans ces langues, et qu'il mit en chanson le *Pater*, l'*Ave Maria*, et le *Credo*, pour l'instruction des petits garçons et des petites filles. (1)

Ce qu'il y a de plus beau, c'est que cet homme, qui avait besoin de trucheman, parlait toutes les langues à la fois comme les apôtres; et lorsqu'il parlait portugais, langue dans laquelle Bouhours avoue que le saint s'expliquait fort mal, les Indiens, les Chinois, les Japonais, les habitans de Ceilan, de Sumatra, l'entendaient parfaitement. (2)

Un jour surtout qu'il parlait sur l'immortalité de l'ame, le mouvement des planètes, les éclipses de soleil et de lune, l'arc-en-ciel, le péché et la grâce, le paradis et l'enfer, il se fit entendre à vingt personnes de nations différentes.

On demande comment un tel homme put faire tant de conversions au Japon. Il faut répondre simplement qu'il n'en fit point; mais que d'autres jésuites, qui restèrent long-temps dans le pays, à la faveur des traités entre les rois de Portugal et les empereurs du Japon, convertirent tant de monde, qu'enfin il y eut une guerre civile qui coûta la vie, à ce que l'on prétend, à près de quatre cent mille

(1) Tome II, page 317. — (2) Page 56.

hommes. C'est là le prodige le plus connu que les missionnaires aient opéré au Japon.

Mais ceux de François Xavier ne laissent pas d'avoir leur mérite.

Nous comptons dans la foule de ses miracles huit enfans ressuscités.

« Le plus grand miracle de Xavier, dit le jésuite « Bouhours (1), n'était pas d'avoir ressuscité tant « de morts, mais de n'être pas mort lui-même de « fatigue. »

Mais le plus plaisant de ses miracles est qu'ayant laissé tomber son crucifix dans la mer près l'isle de Baranura, que je croirais plutôt l'isle de Barataria (2), un cancre vint le lui rapporter entre ses pattes au bout de vingt-quatre heures.

Le plus brillant de tous, et après lequel il ne faut jamais parler d'aucun autre, c'est que dans une tempête qui dura trois jours, il fut constamment à la fois dans deux vaisseaux à cent cinquante lieues l'un de l'autre (3), et servit à l'un des deux de pilote ; et ce miracle fut avéré par tous les passagers, qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs.

C'est là pourtant ce qu'on a écrit sérieusement et avec succès dans le siècle de Louis XIV, dans le siecle des Lettres provinciales, des tragédies de Racine, du Dictionnaire de Bayle, et de tant d'autres savans ouvrages.

Ce serait une espèce de miracle qu'un homme d'esprit tel que Bouhours eût fait imprimer tant d'extravagances, si on ne savait à quel excès l'esprit

(1) Tome II, page 313. — (2) Page 237. — (3) Page 157.

de corps, et sur-tout l'esprit monacal, emporte les hommes. Nous avons plus de deux cents volumes entièrement dans ce goût, compilés par des moines; mais ce qu'il y a de funeste, c'est que les ennemis des moines compilent aussi de leur côté. Ils compilent plus plaisamment, ils se font lire. C'est une chose bien déplorable qu'on n'ait plus pour les moines, dans les dix-neuf vingtièmes parties de l'Europe, ce profond respect et cette juste vénération que l'on conserve encore pour eux dans quelques villages de l'Arragon et de la Calabre.

Il serait très difficile de juger entre les miracles de S. François Xavier, don Quichotte, le roman comique, et les convulsionnaires de S. Médard.

Après avoir parlé de François Xavier, il serait inutile de discuter l'histoire des autres François : si vous voulez vous instruire à fond, lisez les Conformités de S. François d'Assise.

Depuis la belle histoire de S. François Xavier par le jésuite Bouhours, nous avons eu l'histoire de S. François Régis, par le jésuite d'Aubenton, confesseur de Philippe V, roi d'Espagne; mais c'est de la piquette après de l'eau-de-vie : il n'y a pas seulement un mort ressuscité dans l'histoire du bienheureux Régis. (1)

---

(1) Voyez SAINT IGNACE.

FRAUDE.

S'IL FAUT USER DE FRAUDES PIEUSES AVEC LE PEUPLE. (1)

Le fakir Bambabef rencontra un des disciples de Confutzée, que nous nommons Confucius, et ce disciple s'appelait Ouang; et Bambabef soutenait que le peuple a besoin d'être trompé, et Ouang prétendait qu'il ne faut jamais tromper personne; et voici le précis de leur dispute:

BAMBABEF.

Il faut imiter l'Etre suprême, qui ne nous montre pas les choses telles qu'elles sont; il nous fait voir le soleil sous un diamètre de deux ou trois pieds, quoique cet astre soit un million de fois plus gros que la terre; il nous fait voir la lune et les étoiles attachées sur un même fond bleu, tandis qu'elles sont à des profondeurs différentes. Il veut qu'une tour carrée nous paraisse ronde de loin; il veut que le feu nous paraisse chaud, quoiqu'il ne soit ni chaud ni froid; enfin il nous environne d'erreurs convenables à notre nature.

OUANG.

Ce que vous nommez erreur n'en est point une. Le soleil, tel qu'il est placé à des millions de mil-

(1) On a déja imprimé plusieurs fois cet article, mais il est ici beaucoup plus correct.

lions de lis (1) au-delà de notre globe, n'est pas celui que nous voyons. Nous n'appercevons réellement, et nous ne pouvons appercevoir que le soleil qui se peint dans notre rétine sous un angle déterminé. Nos yeux ne nous ont point été donnés pour connaître les grosseurs et les distances, il faut d'autres secours et d'autres opérations pour les connaître.

Bambabef parut fort étonné de ce propos. Ouang, qui était très patient, lui expliqua la théorie de l'optique; et Bambabef, qui avait de la conception, se rendit aux démonstrations du disciple de Confutzée, puis il reprit la dispute en ces termes :

BAMBABEF.

Si Dieu ne nous trompe point par le ministère de nos sens, comme je le croyais, avouez au moins que les médecins trompent toujours les enfans pour leur bien; ils leur disent qu'ils leur donnent du sucre, et en effet ils leur donnent de la rhubarbe. Je puis donc, moi fakir, tromper le peuple, qui est aussi ignorant que les enfans.

OUANG.

J'ai deux fils, je ne les ai jamais trompés; je leur ai dit, quand ils ont été malades : voilà une médecine très amère, il faut avoir le courage de la prendre; elle vous nuirait si elle était douce. Je n'ai jamais souffert que leurs gouvernantes et leurs précepteurs leur fissent peur des esprits, des reve-

(1) Un li est de 124 pas.

nans, des lutins, des sorciers; par là j'en ai fait de jeunes citoyens courageux et sages.

BAMBABEF.

Le peuple n'est pas né si heureusement que votre famille.

OUANG.

Tous les hommes se ressemblent à-peu-près; ils sont nés avec les même dispositions. Il ne faut pas corrompre la nature des hommes.

BAMBABEF.

Nous leur enseignons des erreurs; je l'avoue, mais c'est pour leur bien. Nous leur fesons accroire que s'ils n'achètent pas nos clous bénis, s'ils n'expient pas leurs péchés en nous donnant de l'argent, ils deviendront, dans une autre vie, chevaux de poste, chiens, ou lézards. Cela les intimide, et ils deviennent gens de bien.

OUANG.

Ne voyez-vous pas que vous pervertissez ces pauvres gens? Il y en a parmi eux bien plus qu'on ne pense qui raisonnent, qui se moquent de vos miracles, de vos superstitions, qui voient fort bien qu'ils ne seront changés ni en lézards ni en chevaux de poste. Qu'arrive-t-il? ils ont assez de bon sens pour voir que vous leur dites des choses impertinentes, et ils n'en ont pas assez pour s'élever vers une religion pure et dégagée de superstition, telle que la nôtre. Leurs passions leur font croire qu'il n'y a point de religion, parceque la seule qu'on leur enseigne est ridicule; vous devenez coupables de tous les vices dans lesquels ils se plongent.

BAMBABEF.

Point du tout; car nous ne leur enseignons qu'une bonne morale.

OUANG.

Vous vous feriez lapider par le peuple si vous enseigniez une morale impure. Les hommes sont faits de façon qu'ils veulent bien commettre le mal, mais ils ne veulent pas qu'on le leur prêche. Il faudrait seulement ne point mêler une morale sa e avec des fables absurdes, parceque vous affaiblissez par vos impostures, dont vous pourriez vous passer, cette morale que vous êtes forcé d'enseigner.

BAMBABEF.

Quoi! vous croyez qu'on peut enseigner la vérité au peuple sans la soutenir par des fables?

OUANG.

Je le crois fermement. Nos lettrés sont de la même pâte que nos tailleurs, nos tisserands, et nos laboureurs. Ils adorent un Dieu créateur, rémunérateur, et vengeur. Ils ne souillent leur culte ni par des systêmes absurdes, ni par des cérémonies extravagantes: il y a bien moins de crimes parmi les lettrés que parmi le peuple. Pourquoi ne pas daigner instruire nos ouvriers comme nous instruisons nos lettrés?

BAMBABEF.

Vous feriez une grande sottise; c'est comme si vous vouliez qu'ils eussent la même politesse, qu'ils fussent jurisconsultes; cela n'est ni possible

ni convenable. Il faut du pain blanc pour les maîtres, et du pain bis pour les domestiques.

OUANG.

J'avoue que tous les hommes ne doivent pas avoir la même science; mais il y a des choses nécessaires à tous. Il est nécessaire que chacun soit juste; et la plus sûre manière d'inspirer la justice à tous les hommes, c'est de leur inspirer la religion sans superstition.

BAMBABEF.

C'est un beau projet, mais il est impraticable. Pensez-vous qu'il suffise aux hommes de croire un Dieu qui punit et qui récompense? Vous m'avez dit qu'il arrive souvent que les plus déliés d'entre le peuple se révoltent contre mes fables; ils se révolteront de même contre votre vérité. Ils diront: Qui m'assurera que Dieu punit et récompense? où en est la preuve? quelle mission avez-vous? quel miracle avez-vous fait pour que je vous croye? Ils se moqueront de vous bien plus que de moi.

OUANG.

Voilà où est votre erreur. Vous vous imaginez qu'on secouera le joug d'une idée honnête, vraisemblable, utile à tout le monde, d'une idée dont la raison humaine est d'accord, parcequ'on rejette des choses malhonnêtes, absurdes, inutiles, dangereuses, qui font frémir le bon sens?

Le peuple est très disposé à croire ses magistrats: quand ses magistrats ne lui proposent qu'une croyance raisonnable, il l'embrasse volontiers. On n'a pas besoin de prodiges pour croire un Dieu juste, qui lit dans le cœur de l'homme; cette idée

est trop naturelle, trop nécessaire, pour être combattue. Il n'est pas nécessaire de dire précisément comment Dieu punira et récompensera; il suffit qu'on croye à sa justice. Je vous assure que j'ai vu des villes entières qui n'avaient presque point d'autres dogmes, et que ce sont celles où j'ai vu le plus de vertu.

BAMBABEF.

Prenez garde; vous trouverez dans ces villes des philosophes qui vous nieront et les peines et les récompenses.

OUANG.

Vous m'avouerez que ces philosophes nieront bien plus fortement vos inventions; ainsi vous ne gagnez rien par là. Quand il y aurait des philosophes qui ne conviendraient pas de mes principes, ils n'en seraient pas moins gens de bien; ils n'en cultiveraient pas moins la vertu, qui doit être embrassée par amour, et non par crainte. Mais, de plus, je vous soutiens qu'aucun philosophe ne serait jamais assuré que la Providence ne réserve pas des peines aux méchans et des récompenses aux bons. Car s'ils me demandent qui m'a dit que Dieu punit, je leur demanderai qui leur a dit que Dieu ne punit pas. Enfin je vous soutiens que les philosophes m'aideront, loin de me contredire. Voulez-vous être philosophe?

BAMBABEF.

Volontiers; mais ne le dites pas aux fakirs. Songeons sur-tout qu'un philosophe doit annoncer un Dieu, s'il veut être utile à la société humaine.

FRIVOLITÉ.

Ce qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de Bacha Bilboquet, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la nature nous a faits frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour, dégouttante du sang de nos compagnes, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, et nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brûla une maréchale dame d'honneur de la reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la lune? dans cette même ville où le maréchal de Marillac fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait Marion de Lorme comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans tous ses fibres, et sans avoir le cœur glacé d'horreur: Me voici dans cette même enceinte où l'on rapportait les corps morts et mourans de deux mille jeunes gentilshommes, égorgés près du faubourg Saint-Antoine, parcequ'un homme en

soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire?

Qui pourrait passer par la rue de la Ferronerie sans verser des larmes, et sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables et sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes et du plus grand des rois?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la Saint-Barthelemi, sans dire: C'est ici qu'on assassina un de mes ancètres pour l'amour de Dieu; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des aïeux de ma mère; c'est là que la moitié de mes compatriotes égorgea l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vu d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, et par conséquent toute leur considération, et même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encore d'une pièce nouvelle, et fesaient à souper des contes qu'on croyait plaisans! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours penser de la même façon: si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire les eaux du fleuve Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elysées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie? oubliez, et jouissez.

FROID.

De ce qu'on entend par ce terme dans les belles-lettres et dans les beaux-arts.

On dit qu'un morceau de poésie, d'éloquence, de musique, un tableau même, est froid, quand on attend dans ces ouvrages une expression animée qu'on n'y trouve pas. Les autres arts ne sont pas si susceptibles de ce défaut. Ainsi l'architecture, la géométrie, la logique, la métaphysique, tout ce qui a pour unique mérite la justesse, ne peut être ni échauffé, ni refroidi. Le tableau de la famille de Darius, peint par Mignard, est très froid en comparaison du tableau de Le Brun, parcequ'on ne trouve point dans les personnages de Mignard cette même affliction que Le Brun a si vivement exprimée sur le visage et dans les attitudes des princesses persanes. Une statue même peut être froide : on doit voir la crainte et l'horreur dans les traits d'une Andromède, l'effort de tous les muscles et une colère mêlée d'audace dans l'attitude et sur le front d'un Hercule qui soulève Antée.

Dans la poésie, dans l'éloquence, les grands mouvemens des passions deviennent froids, quand ils sont exprimés en termes trop communs et dénués d'imagination. C'est ce qui fait que l'amour, qui est si vif dans Racine, est languissant dans Campistron son imitateur.

Les sentimens qui échappent à une ame qui veut les cacher demandent au contraire les expressions les plus simples. Rien n'est si vif, si animé que ce vers du Cid : *Va, je ne te hais point... tu le dois... je ne puis...* Ce sentiment deviendrait froid s'il était relevé par des termes étudiés.

C'est par cette raison que rien n'est si froid que le style ampoulé. Un héros dans une tragédie dit qu'il a essuyé une tempête, qu'il a vu périr son ami dans cet orage. Il touche, il intéresse, s'il parle avec douleur de sa perte, s'il est plus occupé de son ami que de tout le reste. Il ne touche point, il devient froid, s'il fait une description de la tempête, s'il parle de *source de feu bouillonnant sur les eaux*, et de *la foudre qui gronde, et qui frappe à sillons redoublés la terre et l'onde.* Ainsi le style froid vient tantôt de la stérilité, tantôt de l'intempérance des idées, souvent d'une diction trop commune, quelquefois d'une diction trop recherchée.

L'auteur qui n'est froid que parcequ'il est vif à contre-temps, peut corriger ce défaut d'une imagination trop abondante; mais celui qui est froid parcequ'il manque d'ame, n'a pas de quoi se corriger. On peut modérer son feu ; on ne saurait en acquérir.

G.

GALANT.

Ce mot vient de *gal*, qui d'abord signifia *gaieté* et *réjouissance*, ainsi qu'on le voit dans Alain Chartier et dans Froissard : on trouve même dans le roman de la Rose, *galandé*, pour signifier *orné, paré* :

La belle fut bien atornée,
Et d'un filet d'or galandée.

Il est probable que le *gala* des Italiens et le *galan* des Espagnols sont dérivés du mot *gal*, qui paraît originairement celtique; de là se forma insensiblement *galant*, qui signifie *un homme empressé à plaire*. Ce mot reçut une signification plus noble dans les temps de chevalerie, où ce desir de plaire se signalait par des combats. *Se conduire galamment, se tirer d'affaire galamment*, veut même encore dire, *se conduire en homme de cœur*. Un *galant homme*, chez les Anglais, signifie un *homme de courage* ; en France, il veut dire de plus, *un homme à nobles procédés*. Un *homme galant* est tout autre chose qu'un *galant homme* ; celui-ci tient plus de l'honnête homme, celui-là se rapproche plus du petit-maître, de l'homme à bonnes fortunes. *Etre galant* en général, c'est chercher à plaire par des soins agréables, par des empressemens flatteurs. *Il a été très galant avec ces dames*, veut dire seule-

ment, *il a montré quelque chose de plus que de la politesse:* mais *être le galant d'une dame* a une signification plus forte; cela signifie *être son amant:* ce mot n'est presque plus d'usage que dans les vers familiers. Un *galant* est non seulement un homme à bonnes fortunes, mais ce mot porte avec soi quelque idée de hardiesse, et même d'effronterie; c'est en ce sens que La Fontaine a dit:

Mais un galant chercheur de pucelage.

Ainsi le même mot se prend en plusieurs sens. Il en est de même de *galanterie*, qui signifie tantôt *coquetterie* dans l'esprit, paroles flatteuses, tantôt présent de petits bijoux, tantôt intrigue avec une femme ou plusieurs: et même depuis peu il a signifié ironiquement *faveurs de Vénus:* ainsi, *dire des galanteries*, *donner des galanteries*, *avoir des galanteries*, *attraper une galanterie*, sont des choses toutes différentes. Presque tous les termes qui entrent fréquemment dans la conversation reçoivent ainsi beaucoup de nuances qu'il est difficile de démêler: les mots techniques ont une signification plus précise et moins arbitraire.

GARANT.

Garant est celui qui se rend responsable de quelque chose envers quelqu'un, et qui est obligé de l'en faire jouir. Le mot *garant* vient du celte et du tudesque *warrant.* Nous avons changé en *g* tous les doubles *w* des termes que nous avons conservés

de ces anciens langages. *Warrant* signifie encore chez la plupart des nations du nord *assurance, garantie ;* et c'est en ce sens qu'il veut dire en anglais *édit du roi*, comme signifiant *promesse du roi.* Lorsque dans le moyen âge les rois fesaient des traités, ils étaient garantis de part et d'autre par plusieurs chevaliers qui juraient de faire observer le traité, et même qui le signaient, lorsque par hasard ils savaient écrire. Quand l'empereur Frédéric Barberousse céda tant de droits au pape Alexandre III, dans le célèbre congrès de Venise, en 1177, l'empereur mit son sceau à l'instrument que le pape et les cardinaux signèrent. Douze princes de l'empire garantirent le traité par un serment sur l'Evangile ; mais aucun d'eux ne signa. Il n'est point dit que le doge de Venise garantit cette paix, qui se fit dans son palais.

Lorsque Philippe-Auguste conclut la paix en 1200 avec Jean, roi d'Angleterre, les principaux barons de France et ceux de Normandie en jurèrent l'observation, comme cautions, comme parties garantes. Les Français firent serment de combattre le roi de France, s'il manquait à sa parole, et les Normands de combattre leur souverain, s'il ne tenait pas la sienne.

Un connétable de Montmorency ayant traité avec un comte de la Marche, en 1227, pendant la minorité de Louis IX, jura l'observation du traité sur l'ame du roi.

L'usage de garantir les Etats d'un tiers était très ancien sous un nom différent. Les Romains garantirent ainsi les possessions de plusieurs princes

d'Asie et d'Afrique, en les prenant sous leur protection, en attendant qu'ils s'emparassent des terres protégées.

On doit regarder comme une garantie réciproque l'alliance ancienne de la France et de la Castille de roi à roi, de royaume à royaume, et d'homme à homme.

On ne voit guère de traité où la *garantie* des Etats d'un tiers soit expressément stipulée, avant celui que la médiation de Henri IV fit conclure entre l'Espagne et les états-généraux, en 1609. Il obtint que le roi d'Espagne Philippe III reconnût les Provinces-Unies pour libres et souveraines. Il signa et fit même signer au roi d'Espagne la garantie de cette souveraineté des sept provinces; et la république reconnut qu'elle lui devait sa liberté. C'est sur-tout dans nos derniers temps que les traités de garantie ont été plus fréquens. Malheureusement ces garanties ont quelquefois produit des ruptures et des guerres, et on a reconnu que la force est le meilleur garant qu'on puisse avoir.

GARGANTUA.

S'il y a jamais eu une réputation bien fondée, c'est celle de Gargantua. Cependant il s'est trouvé dans ce siècle philosophique et critique des esprits téméraires qui ont osé nier les prodiges de ce grand homme, et qui ont poussé le pyrrhonisme jusqu'à douter qu'il ait jamais existé.

Comment se peut-il faire, disent-ils, qu'il y ait

eu, au seizième siècle, un héros dont aucun contemporain, ni S. Ignace, ni le cardinal Cajetan, ni Galilée, ni Guichardin, n'ont jamais parlé, et sur lequel on n'a jamais trouvé la moindre note dans les registres de la sorbonne?

Feuilletez les histoires de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, etc.; vous n'y voyez pas un mot de Gargantua. Sa vie entière, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, n'est qu'un tissu de prodiges inconcevables.

Sa mère Gargamelle accouche de lui par l'oreille gauche. A peine est-il né qu'il crie à boire d'une voix terrible, qui est entendue dans la Beauce et dans le Vivarais. Il fallut seize aunes de drap pour sa seule braguette, et cent peaux de vaches brunes pour ses souliers. Il n'avait pas encore douze ans qu'il gagna une grande bataille et fonda l'abbaye de Thélème. On lui donna pour femme madame Badebec, et il est prouvé que Badebec est un nom syriaque.

On lui fait avaler six pélerins dans une salade. On prétend qu'il a pissé la rivière de Seine, et que c'est à lui seul que les Parisiens doivent ce beau fleuve.

Tout cela paraît contre la nature à nos philosophes qui ne veulent pas même assurer les choses les plus vraisemblables, à moins qu'elles ne soient bien prouvées.

Ils disent que si les Parisiens ont toujours cru à Gargantua, ce n'est pas une raison pour que les autres nations y croyent; que si Gargantua avait fait un seul des prodiges qu'on lui attribue, toute la terre en aurait retenti, toutes les chroniques en auraient parlé, que cent monumens l'auraient attesté.

Enfin ils traitent sans façon les Parisiens qui croient à Gargantua, de badauds ignorans, de superstitieux imbéciles, parmi lesquels il se glisse des hypocrites, qui feignent de croire à Gargantua pour avoir quelque prieuré de l'abbaye de Thélème.

Le révérend père Viret, cordelier à la grand'manche, confesseur de filles, et prédicateur du roi, a répondu à nos pyrrhoniens d'une manière invincible. Il prouve très doctement que si aucun écrivain, excepté Rabelais, n'a parlé des prodiges de Gargantua, aucun historien aussi ne les a contredits; que le sage de Thou même, qui croit aux sortilèges, aux prédictions et à l'astrologie, n'a jamais nié les miracles de Gargantua. Ils n'ont pas même été révoqués en doute par La Mothe-le-Vayer. Mézeray les a respectés au point qu'il n'en dit pas un seul mot. Ces prodiges ont été opérés à la vue de toute la terre. Rabelais en a été témoin; il ne pouvait être ni trompé ni trompeur. Pour peu qu'il se fût écarté de la vérité, toutes les nations de l'Europe se seraient élevées contre lui; tous les gazetiers, tous les feseurs de journaux auraient crié à la fraude, à l'imposture.

En vain les philosophes, qui répondent à tout, disent qu'il n'y avait ni journaux ni gazettes dans ce temps-là; on leur réplique qu'il y avait l'équivalent, et cela suffit. Tout est impossible dans l'histoire de Gargantua; et c'est par cela même qu'elle est d'une vérité incontestable. Car si elle n'était pas vraie on n'aurait jamais osé l'imaginer; et la grande preuve qu'il la faut croire, c'est qu'elle est incroyable.

Ouvrez tous les mercures, tous les journaux de Trévoux, ces ouvrages immortels, qui sont l'instruction du genre humain, vous n'y trouverez pas une seule ligne où l'on révoque l'histoire de Gargantua en doute. Il était réservé à notre siècle de produire des monstres qui établissent un pyrrhonisme affreux, sous prétexte qu'ils sont un peu mathématiciens, et qu'ils aiment la raison, la vérité et la justice. Quelle pitié! je ne veux qu'un argument pour les confondre.

Gargantua fonda l'abbaye de Thélême. On ne trouve point ses titres, il est vrai: jamais elle n'en eut, mais elle existe; elle possède dix mille pièces d'or de rente. La riviere de Seine existe, elle est un monument éternel du pouvoir de la vessie de Gargantua. De plus, que vous coûte-t-il de le croire? ne faut-il pas embrasser le parti le plus sûr? Gargantua peut vous procurer de l'argent, des honneurs et du crédit. La philosophie ne vous donnera jamais que la satisfaction de l'ame; c'est bien peu de chose. Croyez à Gargantua, vous dis-je; pour peu que vous soyez avare, ambitieux et fripon, vous vous en trouverez très bien.

GAZETTE.

RELATION des affaires publiques. Ce fut au commencement du dix-septième siècle que cet usage utile fut inventé à Venise, dans le temps que l'Italie était encore le centre des négociations de l'Europe, et que Venise était toujours l'asile de la liberté. On

appela ces feuilles, qu'on donnait une fois par semaine, *gazettes*, du nom de gazetta, petite monnaie revenant à un de nos demi-sous, qui avait cours à Venise. Cet exemple fut ensuite imité dans toutes les grandes villes de l'Europe.

De tels journaux étaient établis à la Chine de temps immémorial; on y imprime tous les jours la gazette de l'empire, par ordre de la cour. Si cette gazette est vraie, il est à croire que toutes les vérités n'y sont pas; aussi ne doivent-elles pas y être.

Le médecin Théophraste Renaudot donna en France les premières gazettes en 1631, et il en eut le privilége, qui a été long-temps un patrimoine de sa famille. Ce privilége est devenu un objet important dans Amsterdam, et la plupart des gazettes des Provinces-Unies sont encore un revenu pour plusieurs familles de magistrats, qui payent les écrivains. La seule ville de Londres a plus de douze gazettes par semaine. On ne peut les imprimer que sur du papier timbré; ce qui n'est pas une taxe indifférente pour l'Etat.

Les gazettes de la Chine ne regardent que cet empire; celles de l'Europe embrassent l'univers. Quoiqu'elles soient souvent remplies de fausses nouvelles, elles peuvent cependant fournir de bons matériaux pour l'histoire, parceque d'ordinaire les erreurs d'une gazette sont rectifiées par les suivantes, et qu'on y trouve presque toutes les pièces authentiques, que les souverains même y font insérer. Les gazettes de France ont toujours été revues par le ministère. C'est pourquoi les auteurs ont toujours employé certaines formules qui ne paraissent pas être

dans la bienséance de la société, en ne donnant le titre de *monsieur* qu'à certaines personnes, et celui de *sieur* aux autres; les auteurs ont oublié qu'ils ne parlaient pas au nom du roi. Ces journaux publics n'ont d'ailleurs été jamais souillés par la médisance, et ont été toujours assez correctement écrits.

Il n'en est pas de même des gazettes étrangères; celles de Londres, excepté celle de la cour, sont souvent remplies de cette indécence que la liberté de la nation autorise. Les gazettes françaises, faites en ce pays, ont été rarement écrites avec pureté, et n'ont pas peu servi quelquefois à corrompre la langue. Un des grands défauts qui s'y sont glissés, c'est que les auteurs en voyant la teneur des arrêts de France, qui s'expriment suivant les anciennes formules, ont cru que ces formules étaient conformes à notre syntaxe, et ils les ont imitées dans leur narration; c'est comme si un historien romain eût employé le style de la loi des douze tables. Ce n'est que dans le style des lois qu'il est permis de dire, « le « roi aurait reconnu, le roi aurait établi une lote- « rie; » mais il faut que le gazetier dise, « nous ap- « prenons que le roi a établi, » et non pas « aurait « établi une loterie, etc. . . . nous apprenons que « les Français ont pris Minorque, » et non pas « au- « raient pris Minorque. » Le style de ces écrits doit être de la plus grande simplicité; les épithètes y sont ridicules. Si le parlement a eu une audience du roi, il ne faut pas dire : « Cet auguste corps a eu une « audience du roi, ces pères de la patrie sont revenus « à cinq heures précises. » On ne doit jamais prodiguer ces titres; il ne faut les donner que dans les

occasions où ils sont nécessaires. « Son altesse dîna « avec sa majesté, et sa majesté mena ensuite son « altesse à la comédie ; après quoi son altesse joua « avec sa majesté ; et les autres altesses et leurs « excellences messieurs les ambassadeurs assistèrent « au repas que sa majesté donna à leurs altesses. » C'est une affectation servile qu'il faut éviter. Il n'est pas nécessaire de dire que les termes injurieux ne doivent jamais être employés, sous quelque prétexte que ce puisse être.

A l'imitation des gazettes politiques, on commença en France à imprimer des gazettes littéraires en 1665 ; car les premiers journaux ne furent en effet que de simples annonces des nouveaux imprimés en Europe ; bientôt après on y joignit une critique raisonnée. Elle déplut à plusieurs auteurs, toute modérée qu'elle était. Nous ne parlerons ici que de ces gazettes littéraires, dont on surchargea le public, qui avait déja de nombreux journaux de tous les pays de l'Europe où les sciences sont cultivées. Ces gazettes parurent vers l'an 1723, à Paris, sous plusieurs noms différens : Nouvellistes du Parnasse, Observations sur les écrits modernes, etc. La plupart ont été faites uniquement pour gagner de l'argent ; et comme on n'en gagne point à louer des auteurs, la satire fit d'ordinaire le fond de ces écrits. On y mêla souvent des personnalités odieuses, la malignité en procura le débit ; mais la raison et le bon goût, qui prévalent toujours à la longue, les firent tomber dans le mépris et dans l'oubli.

GÉNÉALOGIE.

SECTION I.

Les théologiens ont écrit des volumes pour tâcher de concilier S. Matthieu avec S. Luc sur la généalogie de Jésus-Christ. Le premier ne compte (1) que vingt-sept générations depuis David par Salomon, tandis que Luc (2) en met quarante-deux, et l'en fait descendre par Nathan. Voici comment le savant Calmet résout une difficulté semblable en parlant de Melchisédech. Les Orientaux et les Grecs, féconds en fables et en inventions, lui ont forgé une généalogie dans laquelle ils nous donnent les noms de ses aïeux. Mais, ajoute ce judicieux bénédictin, comme le mensonge se trahit toujours par lui-même, les uns racontent sa généalogie d'une manière, les autres d'une autre. Il y en a qui soutiennent qu'il était d'une race obscure et honteuse, et il s'en est trouvé qui l'ont voulu faire passer pour illégitime.

Tout cela s'applique naturellement à Jésus, dont Melchisédech était la figure, suivant l'apôtre (3). En effet, l'évangile de Nicodème (4) dit expressément que les Juifs devant Pilate reprochèrent à Jésus qu'il était né de la fornication. Sur quoi le savant Fabricius observe qu'on n'est assuré par aucun témoignage digne de foi, que les Juifs aient

(1) Chap. I. — (2) Chap. III, v. 23. — (3) Epître aux Hébreux, chap. VII, v. 3. — (4) Article II.

objecté à Jésus-Christ pendant sa vie, ni même aux apôtres, cette calomnie qu'ils répandirent par-tout dans la suite. Cependant les Actes des apôtres (1) font foi que les juifs d'Antioche s'opposèrent en blasphémant à ce que Paul leur disait de Jésus, et Origène (2) soutient que ces paroles rapportées dans l'évangile de S. Jean : Nous ne sommes point nés de fornication ; nous n'avons jamais servi personne, étaient de la part des Juifs un reproche indirect qu'ils fesaient à Jésus sur le défaut de sa naissance et sur son état de serviteur; car ils prétendaient, comme nous l'apprend ce père (3) que Jésus était originaire d'un petit hameau de la Judée, et avait eu pour mère une pauvre villageoise qui ne vivait que de son travail, laquelle ayant été convaincue d'adultère avec un soldat nommé Panther, fut chassée par son fiancé, qui était charpentier de profession; qu'après cet affront, errant misérablement de lieu en lieu, elle accoucha secrétement de Jésus, lequel se trouvant dans la nécessité, fut contraint de s'aller louer serviteur en Egypte, où ayant appris quelques uns de ces secrets que les Egyptiens font tant valoir, il retourna en son pays, et que, tout fier des miracles qu'il savait faire, il se proclama lui-même Dieu.

Suivant une tradition très ancienne, ce nom de Panther, qui a donné lieu à la méprise des Juifs, était le surnom du père de Joseph, comme l'assure

---

(1) Chap. XIII. — (2) Sur saint Jean, chap. VIII, v. 41. — (3) Contre Celse, chap. VIII.

saint Epiphane (1); ou plutôt le nom propre de l'aïeul de Marie, comme l'affirme S. Jean Damascène. (2)

Quant à l'état de serviteur qu'ils reprochaient à Jésus, il déclare lui-même (3) qu'il n'était pas venu pour être servi, mais pour servir. Zoroastre, selon les Arabes, avait également été serviteur d'Esdras; Epictete était même né dans la servitude; aussi S. Cyrille de Jérusalem a grande raison de dire (4) qu'elle ne déshonore personne.

Sur l'article des miracles, nous apprenons à la vérité de Pline que les Egyptiens avaient le secret de teindre des étoffes de diverses couleurs en les plongeant dans la même cuve; et c'est-là un des miracles qu'attribue à Jésus l'évangile de l'enfance (5); mais, comme nous l'apprend S. Chrysostôme (6), Jésus ne fit aucun miracle avant son baptême, et ceux qu'on lui attribue sont de purs mensonges. La raison qu'en donne ce père, c'est que la sagesse du Seigneur ne lui permettait pas d'en faire pendant son enfance, parcequ'on les aurait regardés comme des prestiges.

C'est en vain que S. Epiphane (7) prétend que de nier les miracles que quelques uns attribuent à Jésus dans son enfance, ce serait fournir aux hérétiques un prétexte spécieux de dire qu'il ne devint fils de Dieu que par l'effusion du Saint-Esprit, qui des-

(1) Hérésie LXXVIII. — (2) Liv. IV, chap. XV, de la Foi. — (3) Matth., chap. XX, v. 28. — (4) Sixième Catéchèse, art. XIV. — (5) Art. XXXVII. (6) Homélie XX sur saint Jean. — (7) Hérésie LI, n° 20.

cendit sur lui dans son baptême, ce sont les Juifs que nous combattons ici, et non pas les hérétiques.

M. Wagenseil nous a donné la traduction latine d'un ouvrage des Juifs, intitulé *Toldos Jeschu*, dans lequel il est rapporté (1) que Jeschu étant à Bethléem de Juda, lieu de sa naissance, il se mit à crier tout haut: Quels sont ces hommes méchans qui prétendent que je suis bâtard et d'une origine impure? ce sont eux qui sont des bâtards et des hommes très impurs. N'est-ce pas une mère vierge qui m'a enfanté? et je suis entré en elle par le sommet de la tête.

Ce témoignage a paru d'un si grand poids à M. Bergier, que ce savant théologien n'a point fait difficulté de l'employer sans en citer la source. Voici ses propres termes, page 23 de la Certitude des preuves du christianisme: « Jésus est né d'une « vierge par l'opération du Saint-Esprit; Jésus lui- « même nous l'a ainsi assuré plusieurs fois de sa « propre bouche. Tel est le récit des apôtres. » Il est certain que ces paroles de Jésus ne se trouvent que dans le Toldos Jeschu, et la certitude de cette preuve de M. Bergier subsiste, quoique saint Matthieu (2) applique à Jésus ce passage d'Isaïe (3): Il ne disputera point, il ne criera point, et personne n'entendra sa voix dans les rues.

Selon S. Jérôme (4), c'est aussi une ancienne tradition parmi les gymnosophistes de l'Inde que Buddas, auteur de leur dogme, naquit d'une vierge qui

(1) Page 7. — (2) Chap. XII, v. 19. — (3) Chap. XLII, v. 2. — (4) Liv. I, contre Jovinien.

l'enfanta par le côté. C'est ainsi que naquirent Jules-César, Scipion l'Africain, Manlius, Edouard VI, roi d'Angleterre, et d'autres, au moyen d'une opération que les chirurgiens nomment césarienne, parcequ'elle consiste à tirer un enfant de la matrice par une incision faite à l'abdomen de la mère. Simon (1) surnommé le *magicien*, et Manès, prétendaient aussi tous les deux être nés d'une vierge. Mais cela signifierait seulement que leurs mères étaient vierges lorsqu'elles les conçurent. Or, pour se convaincre combien sont incertaines les marques de la virginité, il ne faut que lire la glose du célèbre évêque du Puy en Velai, M. de Pompignan, sur ce passage des Proverbes (2): Trois choses me sont difficiles à comprendre, et la quatrième m'est entièrement inconnue; la voie de l'aigle dans l'air, la voie du serpent sur le rocher, la voie d'un navire au milieu de la mer, et la voie de l'homme dans sa jeunesse. Pour traduire littéralement ces paroles, suivant ce prélat, chap. III, seconde partie de l'Incrédulité convaincue par les prophéties, il aurait fallu dire : *Viam viri in virgine adolescentulâ*, la voie de l'homme dans une jeune fille. La traduction de notre Vulgate, dit-il, substitue un autre sens exact et véritable en lui-même, mais moins conforme au texte original. Enfin, il confirme sa curieuse interprétation par l'analogie de ce verset avec le suivant: telle est la voie de la femme adultère, qui après avoir

(1) Récognitions, liv. II, art. XIV.
(2) Chap. XXX, v. 18.

mangé s'essuie la bouche et dit : Je n'ai point fait de mal.

Quoi qu'il en soit, la virginité de Marie n'était pas encore généralement reconnue au commencement du troisième siècle. Plusieurs ont été dans cette opinion et y sont encore, disait S. Clément d'Alexandrie (1), que Marie est accouchée d'un fils sans que son accouchement ait produit aucun changement dans sa personne ; car quelques uns disent qu'une sage-femme l'ayant visitée après son enfantement, elle lui trouva toutes les marques de la virginité. On voit que ce père veut parler de l'évangile de la nativité de Marie, où l'ange Gabriel lui dit (2) : Sans mélange d'homme, vierge vous concevrez, vierge vous enfanterez, vierge vous nourrirez ; et du protévangile de Jacques, où la sage-femme s'écrie (3) : Quelle merveille inouïe ! Marie vient de mettre un fils au monde et a encore toutes les marques de la virginité. Ces deux évangiles n'en furent pas moins déclarés apocryphes par la suite, quoiqu'ils fussent en ce point conformes au sentiment adopté par l'Eglise ; on écarta les échaffauds quand une fois l'édifice fut élevé.

Ce que Jeschu ajoute : Je suis entré en elle par le sommet de la tête, a de même été le sentiment de l'Eglise (4). Le bréviaire des maronites porte que le verbe du père est entré par l'oreille de la femme bénie. S. Augustin et le pape Félix disent expres-

---

(1) Stromates, liv. VII. — (2) Art. IX. — (3) Art. XIX. — (4) Asseman, Bibl. orient., tome I, page 91.

sément que la Vierge devint enceinte par l'oreille. S. Ephrem dit la même chose dans une hymne, et Voisin son traducteur observe que cette pensée vient originairement de Grégoire de Néocésarée, surnommé Thaumaturge. Agobar (1) rapporte que l'Eglise chantait de son temps : Le verbe est entré par l'oreille de la Vierge, et il en est sorti par la porte dorée. Antichius parle aussi d'Elianus qui assista au concile de Nicée, et qui disait que le verbe entra par l'oreille de la Vierge, et qu'il en sortit par la voie de l'enfantement. Cet Elianus était un chorévêque, dont le nom se trouva dans la liste arabe des pères de Nicee, publiée par Selden.

On n'ignore pas que le jésuite Sanchez a sérieusement agité la question si la vierge Marie a fourni de la semence dans l'incarnation du Christ, et qu'il s'est décidé pour l'affirmative d'après d'autres théologiens; mais ces écarts d'une imagination licencieuse doivent être mis au rang de l'opinion de l'Aretin, qui y fait intervenir le S. Esprit sous la forme d'un pigeon, comme la fable dit que Jupiter changé en cygne avait visité Léda, ou comme les premiers pères de l'Eglise, tels que S. Justin, Athénagore, Tertullien, S. Clément d'Alexandrie, S. Cyprien, Lactance, S. Ambroise, et autres, ont cru, d'après les juifs Philon et Josephe l'historien, que les anges avaient connu charnellement les femmes, et avaient engendré avec elles. S. Augustin (2)

---

(1) Chap. VIII de la Psalmodie.

(2) Liv. XX, contre Fauste, chap. XLIV, de la Nature du bien, et ailleurs.

impute même aux manichéens d'enseigner que de belles filles et de beaux garçons apparaissant tout nus aux princes des ténèbres qui sont les mauvais anges, font échapper de leurs membres relâchés par la concupiscence la substance vitale, que ce père appelle *la nature de Dieu*. Evode (1) tranche le mot en disant que la majesté divine trouve moyen de s'échapper par les génitoires des démons.

Il est vrai que tous ces pères croyaient les anges corporels (2); mais depuis que les ouvrages de Platon eurent donné l'idée de la spiritualité, on expliqua cette ancienne opinion d'un commerce charnel des anges avec les femmes, en disant que le même ange, qui transformé en femme avait reçu la semence d'un homme, se servait de cette semence pour engendrer avec une femme auprès de laquelle il prenait à son tour la figure d'un homme. Les théologiens désignent par les termes d'*incube* et de *succube* ces différens rôles qu'ils font jouer aux anges. Les curieux peuvent lire les détails de ces dégoûtantes rêveries, page 225 des variantes de la Genèse par Othon Gualterius, liv. II, chap. XV, des disquisitions magiques par Delrio; et ch. XIII, du discours des sorciers par Henri Boguet.

SECTION II.

Aucune généalogie, fût-elle réimprimée dans le Moréri, n'approche de celle de Mahomet ou Mo-

---

(1) Chap. XVII, de la Foi.

(2) Tertullien, contre Praxée, chap. VII.

hammed, fils d'Abdallah, fils d'Abd'all Moutaleb, fils d'Ashem; lequel Mohammed fut, dans son jeune âge, palefrenier de la veuve Cadi-ha, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de Dieu, puis condamné à être pendu, puis conquérant et roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire et de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à Vitikind, et nos nouveaux marquis français ne peuvent guere montrer de titres au-delà de Charlemagne. Mais la race de Mahomet ou Mohammed, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique dont le tronc est Adam, et dont les branches s'étendent d'Ismaël jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousins de Mahomet.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'Adam, aussi bien que le grand prophète, si Adam est le père commun; mais que cet Adam n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de Mahomet ou Mohammed.

Vous ajoutez qu'en tout cas, s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi bien que l'illustre palefrenier de

Cadisha ; et que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre humain a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de Mohammed, ni à celle de Confutzée, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; et je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

Je dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment Dieu s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous

hammed, fils d'Abdallah, fils d'Abd'all Moutaleb, fils d'Ashem; lequel Mohammed fut, dans son jeune âge, palefrenier de la veuve Cadi-ha, puis son facteur, puis son mari, puis prophète de Dieu, puis condamné à être pendu, puis conquérant et roi d'Arabie, puis mourut de sa belle mort, rassasié de gloire et de femmes.

Les barons allemands ne remontent que jusqu'à Vitikind, et nos nouveaux marquis français ne peuvent guere montrer de titres au-delà de Charlemagne. Mais la race de Mahomet ou Mohammed, qui subsiste encore, a toujours fait voir un arbre généalogique dont le tronc est Adam, et dont les branches s'étendent d'Ismaël jusqu'aux gentilshommes qui portent aujourd'hui le grand titre de cousins de Mahomet.

Nulle difficulté sur cette généalogie, nulle dispute entre les savans, point de faux calculs à rectifier, point de contradiction à pallier, point d'impossibilités qu'on cherche à rendre possibles.

Votre orgueil murmure de l'authenticité de ces titres. Vous me dites que vous descendez d'Adam, aussi bien que le grand prophète, si Adam est le père commun; mais que cet Adam n'a jamais été connu de personne, pas même des anciens Arabes; que ce nom n'a jamais été cité que dans les livres juifs; que par conséquent vous vous inscrivez en faux contre les titres de noblesse de Mahomet ou Mohammed.

Vous ajoutez qu'en tout cas, s'il y a eu un premier homme, quel qu'ait été son nom, vous en descendez tout aussi bien que l'illustre palefrenier de

Cadisha ; et que s'il n'y a point eu de premier homme, si le genre humain a toujours existé, comme tant de savans le prétendent, vous êtes gentilhomme de toute éternité.

A cela on vous réplique que vous êtes roturier de toute éternité, si vous n'avez pas vos parchemins en bonne forme.

Vous répondez que les hommes sont égaux ; qu'une race ne peut être plus ancienne qu'une autre ; que les parchemins, auxquels pend un morceau de cire, sont d'une invention nouvelle ; qu'il n'y a aucune raison qui vous oblige de céder à la famille de Mohammed, ni à celle de Confutzée, ni à celle des empereurs du Japon, ni aux secrétaires du roi du grand collège. Je ne puis combattre votre opinion par des preuves physiques, ou métaphysiques, ou morales. Vous vous croyez égal au daïri du Japon ; et je suis entièrement de votre avis. Tout ce que je vous conseille, quand vous vous trouverez en concurrence avec lui, c'est d'être le plus fort.

GÉNÉRATION.

Je dirai comment s'opère la génération, quand on m'aura enseigné comment Dieu s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous

les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal, engendre son semblable; mais telle est notre destinée, que nous savons parfaitement comment on tue un homme, et que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal, ne peut se former sans germe; autrement une carpe pourrait naître sur un if, et un lapin au fond d'une rivière, sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre; il devient chêne. Mais savez-vous ce qu'il faudrait pour que vous sussiez comment ce germe se développe et se change en chêne? Il faudrait que vous fussiez Dieu.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux et des ongles; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut.

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant: j'en conviens; mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire Montmorin à quelques uns de ses confrères. Il avait eu deux enfans de son mariage avant d'entrer dans les ordres; il les présenta, et on rit. « Messieurs, dit-il, la « différence entre nous, c'est que j'avoue les miens. »

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération et sur les germes, lisez ou relisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures (1), qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

GENÈSE.

L'ÉCRIVAIN sacré s'étant conformé aux idées reçues, et n'ayant pas dû s'en écarter, puisque sans cette condescendance il n'aurait pas été entendu, il ne nous reste que quelques remarques à faire sur la physique de ces temps reculés ; car pour la théologie nous la respectons ; nous y croyons, et nous n'y touchons jamais.

« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

C'est ainsi qu'on a traduit ; mais la traduction n'est pas exacte. Il n'y a pas d'homme un peu instruit qui ne sache que le texte porte : « Au commencement les dieux firent », ou « les dieux fit « le ciel et la terre ». Cette leçon, d'ailleurs est conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avaient imaginé que Dieu employa des dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le chautereb. Les Phéniciens étaient depuis long-temps un peuple puissant, qui avait sa théogonie avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques cantons vers

(1) L'Homme aux quarante écus. Voyez le tome II des Romans, édit. stéréot.

son pays. Il est bien naturel de penser que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencèrent à apprendre la langue. Alors leurs écrivains purent emprunter l'ancienne physique de leurs maîtres; c'est la marche de l'esprit humain.

Dans le temps où l'on place Moïse, les philosophes phéniciens en savaient-ils assez pour regarder la terre comme un point en comparaison de la multitude infinie de globes que Dieu a placés dans l'immensité de l'espace qu'on nomme *le ciel?* Cette idée si ancienne et si fausse, que le ciel fut fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant. C'est à-peu-près comme si on disait que Dieu créa toutes les montagnes et un grain de sable, et qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il n'est guère possible que les Phéniciens, si bons navigateurs, n'eussent pas quelques bons astronomes; mais les vieux préjugés prévalaient, et ces vieux préjugés durent être ménagés par l'auteur de la Genèse, qui écrivait pour enseigner les voies de Dieu et non la physique.

« La terre était *tohu bohu* et vuide; les ténèbres « étaient sur la face de l'abyme; et l'esprit de Dieu « était porté sur les eaux. »

Tohu bohu signifie précisément chaos, désordre; c'est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous, tintamarre, trictrac, tonnerre, bombe. La terre n'était point encore formée telle qu'elle est; la ma-

tière existait, mais la puissance divine ne l'avait point encore arrangée. L'esprit de Dieu signifie à la lettre le *souffle*, le *vent*, qui agitait les eaux. Cette idée est exprimée dans les fragmens de l'auteur phénicien Sanchoniathon. Les Phéniciens croyaient, comme tous les autres peuples, la matière éternelle. Il n'y a pas un seul auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque chose du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun passage où il soit dit que la matière ait été faite de rien; non que la création de rien ne soit très vraie; mais cette vérité n'était pas connue des Juifs charnels.

Les hommes furent toujours partagés sur la question de l'éternité du monde, mais jamais sur l'éternité de la matière.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Voilà l'opinion de toute l'antiquité.

« Dieu dit : Que la lumière soit faite, et la lumière fut faite; et il vit que la lumière était bonne; il divisa la lumière des ténèbres; et il appela la lumière *jour* et les ténèbres *nuit;* et le soir et le matin furent un jour. Et Dieu dit aussi : Que le firmament soit fait au milieu des eaux, et qu'il sépare les eaux des eaux; et Dieu fit le firmament; et il divisa les eaux au-dessus du firmament des eaux au-dessous du firmament; et Dieu appela le firmament *ciel;* et le soir et le matin fit le second jour, etc., et il vit que cela était bon. »

Commençons par examiner si l'évêque d'Avran-

ches Huet, le Clerc, etc., n'ont pas évidemment raison contre ceux qui prétendent trouver ici un tour d'éloquence sublime.

Cette éloquence n'est affectée dans aucune histoire écrite par les Juifs. Le style est ici de la plus grande simplicité, comme dans le reste de l'ouvrage. Si un orateur, pour faire connaître la puissance de Dieu, employait seulement cette expression : « Il dit, que la lumière soit, et la lumière « fut » ; ce serait alors du sublime. Tel est ce passage d'un psaume, *dixit, et facta sunt*. C'est un trait qui, étant unique en cet endroit, et placé pour faire une grande image, frappe l'esprit et l'enlève. Mais ici c'est le narré le plus simple. L'auteur juif ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création ; il dit également à chaque article, « et Dieu vit que cela était bon ». Tout est sublime dans la création, sans doute ; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs ; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, et le même tour règne par-tout dans ce chapitre.

C'était encore une opinion fort ancienne, que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever et après le coucher de cet astre ; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement : aussi l'auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire, et même il ne fait créer le soleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin et un soir avant qu'il existât un soleil.

L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues et grossiers de la nation. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité; mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. On ne peut trop répéter cette solution.

La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas d'une autre physique; il semble que la nuit et le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, et qu'il n'y a de lumière en effet qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités.

L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très solides, parcequ'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte, elle était donc de crystal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes, qui s'ouvrissent et se fermassent. Telle était l'astronomie d'alors; et puisqu'on écrivait pour des

Juifs, il fallait bien adopter leurs idées grossières, empruntées des autres peuples un peu moins grossiers qu'eux.

« Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour présider au jour, l'autre à la nuit; il fit aussi les « étoiles. »

C'est toujours, il est vrai, la même ignorance de la nature. Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulans autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du temps. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux astres presque également grands.

« Dieu dit aussi : Fesons l'homme à notre image, « et qu'il préside aux poissons, etc. »

Qu'entendaient les Juifs par *fesons l'homme à notre image?* Ce que toute l'antiquité entendait.

Finxit in effigiem moderantûm cuncta deorum.

On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un dieu sans corps; et il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire : Dieu n'est rien de ce que nous connaissons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers pères de l'Église crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon, ou plutôt jusqu'à

ce que les lumieres du christianisme fussent plus pures.

« Il les créa mâle et femelle. »

Si Dieu ou les dieux secondaires créerent l'homme mâle et femelle à leur ressemblance, il semble en ce cas que les Juifs croyaient Dieu et les dieux mâles et femelles. On a recherché si l'auteur veut dire que l'homme avait d'abord les deux sexes, ou s'il entend que Dieu fit Adam et Ève le même jour. Le sens le plus naturel est que Dieu forma Adam et Ève en même temps; mais ce sens contredirait absolument la formation de la femme, faite d'une côte de l'homme long-temps après les sept jours.

« Et il se reposa le septième jour. »

Les Phéniciens, les Chaldéens, les Indiens, disaient que Dieu avait fait le monde en six temps, que l'ancien Zoroastre appelle les six *gahambars*, si célèbres chez les Perses.

Il est incontestable que tous ces peuples avaient une théologie avant que les Juifs habitassent les déserts d'Oreb et de Sinaï, avant qu'ils pussent avoir des écrivains. Plusieurs savans ont cru vraisemblable que l'allégorie de six jours est imitée de celle des six temps. Dieu peut avoir permis que de grands peuples eussent cette idée avant qu'il l'eût inspirée au peuple juif. Il avait bien permis que les autres peuples inventassent les arts avant que les Juifs en eussent aucun.

« Du lieu de volupté sortait un fleuve qui arro-
« sait le jardin, et de là se partageait en quatre fleu-
« ves; l'un s'appelle Phison, qui tourne dans le pays

« d'Hévilath, où vient l'or.... Le second s'appelle « Géhon, qui entoure l'Ethiopie.... Le troisième est « le Tygre; et le quatrième l'Euphrate. »

Suivant cette version, le paradis terrestre aurait contenu près du tiers de l'Asie et de l'Afrique. L'Euphrate et le Tygre ont leur source à plus de soixante grandes lieues l'un de l'autre, dans des montagnes horribles qui ne ressemblent guère à un jardin. Le fleuve qui borde l'Ethiopie, et qui ne peut être que le Nil, commence à plus de mille lieues des sources du Tygre et de l'Euphrate; et si le Phison est le Phase, il est assez étonnant de mettre au même endroit la source d'un fleuve de Scythie et celle d'un fleuve d'Afrique. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves trente positions différentes. Il a donc fallu chercher une autre explication et d'autres fleuves. Chaque commentateur a fait son paradis terrestre.

On a dit que le jardin d'Eden ressemble à ces jardins d'Eden à Saana, dans l'Arabie heureuse, fameuse dans toute l'antiquité; que les Hébreux, peuple très récent, pouvaient être une horde arabe, et se faire honneur de ce qu'il y avait de plus beau dans le meilleur canton de l'Arabie: qu'ils ont toujours employé pour eux les anciennes traditions des grandes nations au milieu desquelles ils étaient enclavés. Mais ils n'en étaient pas moins conduits par le Seigneur.

« Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans « le jardin de volupté, afin qu'il le cultivât. »

C'est fort bien fait de *cultiver son jardin*; mais il est difficile qu'Adam cultivât un jardin de mille lieues de long: apparemment qu'on lui donna des

aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner.

« Ne mangez point du fruit de la science du bien « et du mal. »

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi Dieu ne veut pas que l'homme connaisse le bien et le mal? Le contraire ne paraît-il pas (si on ose le dire) beaucoup plus digne de Dieu, et beaucoup plus nécessaire à l'homme? Il semble à notre pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais on doit soumettre sa raison, et conclure seulement qu'il faut obéir à Dieu.

« Dès que vous en aurez mangé vous mourrez. »

Cependant Adam en mangea et n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cent trente ans. Plusieurs pères ont regardé tout cela comme une allégorie. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le sait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable; mais nous n'osons prononcer.

« Le Seigneur dit aussi : Il n'est pas bon que « l'homme soit seul, fesons-lui un aide semblable « à lui. »

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme; mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque transposition de copiste.

« Et le nom qu'Adam donna à chacun des ani-
« maux est son véritable nom. »

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* et *coucou* en celte, qui désignent un peu le cri du coq et du coucou. *Tintamarre*, *trictrac*; *alali* en grec, *loupous* en latin, etc. Mais ces mots imitatifs sont en très petit nombre. De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déja mangé du fruit de la science, ou Dieu semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déja plus que la société royale de Londres et l'académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'Adam est nommé dans la Genèse. Le premier homme, chez les anciens Brachmanes, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait Adimo, l'enfant de la terre; et sa femme Procriti, la vie; c'est ce que dit le Veidam dans la seconde formation du monde. Adam et Eve signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne; nouvelle preuve que l'Esprit saint se conformait aux idées reçues.

« Lorsqu'Adam était endormi, Dieu prit une de
« ses côtes, et mit de la chair à la place; et de la côte
« qu'il avait tirée d'Adam, il bâtit une femme, et il
« amena la femme à Adam. »

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déja créé le mâle et la femelle; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait

déja? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie soumet la femme à son mari, et exprime leur union intime. Bien des gens ont cru, sur ce verset, que les hommes ont une côte de moins que les femmes; mais c'est une hérésie; et l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari.

« Or le serpent était le plus rusé de tous les ani- « maux de la terre, etc.; il dit à la femme, etc. »

Il n'est fait dans tout cet article aucune mention du diable; tout y est physique. Le serpent était regardé non seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu et le serpent; et cette fable avait été conservée par Phérécide. Origène la cite dans son livre VI contre Celse. On portait un serpent dans les fêtes de Bacchus. Les Egyptiens attachaient une espèce de divinité au serpent, au rapport d'Eusèbe, dans sa Préparation évangélique, livre premier, chapitre X. Dans l'Arabie et dans les Indes, à la Chine même, le serpent était regardé comme le symbole de la vie; et de là vint que les empereurs de la Chine, antérieurs à Moïse, portèrent toujours l'image d'un serpent sur la poitrine.

Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. Les animaux ont parlé dans toutes les anciennes histoires; et c'est pourquoi lorsque Pilpay et Lokman firent parler les animaux, personne n'en fut surpris.

Toute cette aventure paraît si physique et si dépouillée de toute allégorie, qu'on y rend raison pourquoi le serpent rampe depuis ce temps-là sur son ventre, pourquoi nous cherchons toujours à l'écraser, et pourquoi il cherche toujours à nous mordre (du moins à ce qu'on croit), précisément comme on rendait raison dans les anciennes métamorphoses, pourquoi le corbeau, qui était blanc autrefois, est noir aujourd'hui; pourquoi le hibou ne sort de son trou que de nuit, pourquoi le loup aime le carnage, etc. Mais les pères ont cru que c'est une allégorie aussi manifeste que respectable. Le plus sûr est de les croire.

« Je multiplierai vos misères et vos grossesses,
« vous enfanterez dans la douleur, vous serez sous
« la puissance de l'homme, et il vous dominera. »

On demande pourquoi la multiplication des grossesses est une punition? C'était au contraire, dit-on, une très grande bénédiction, et sur-tout chez les Juifs. Les douleurs de l'enfantement ne sont considérables que dans les femmes délicates; celles qui sont accoutumées au travail accouchent très aisément, sur-tout dans les climats chauds. Il y a quelquefois des bêtes qui souffrent beaucoup dans leur gésine; il y en a même qui en meurent. Et quant à la supériorité de l'homme sur la femme, c'est une chose entièrement naturelle; c'est l'effet de la force du corps, et même de celle de l'esprit. Les hommes en général ont des organes plus capables d'une attention suivie que les femmes, et sont plus propres aux travaux de la tête et du bras. Mais quand une femme a le poignet et l'esprit plus fort que son mari, elle

en est par-tout la maîtresse; c'est alors le mari qui est soumis à la femme. Cela est vrai; mais il se peut très bien qu'avant le péché originel il n'y eût ni sujétion ni douleur.

« Le Seigneur leur fit des tuniques de peau. »

Ce passage prouve bien que les Juifs croyaient un Dieu corporel. Un rabbin nommé Eliezer a écrit que Dieu couvrit Adam et Eve de la peau même du serpent qui les avait tentés; et Origene prétend que cette tunique de peau était une nouvelle chair, un nouveau corps que Dieu fit à l'homme. Il vaut mieux s'en tenir au texte avec respect.

« Et le Seigneur dit: Voilà Adam qui est devenu « comme l'un de nous. »

Il semblerait que les Juifs admirent d'abord plusieurs dieux. Il est plus difficile de savoir ce qu'ils entendent par ce mot Dieu, *Eloïm*. Quelques commentateurs ont prétendu que ce mot *l'un de nous*, signifie la Trinité; mais il n'est pas assurément question de la Trinité dans la Bible. La Trinité n'est pas un composé de plusieurs dieux, c'est le même Dieu triple; et jamais les Juifs n'entendirent parler d'un Dieu en trois personnes. Par ces mots, *semblable à nous*, il est vraisemblable que les Juifs entendaient les anges, *Eloïm*. C'est ce qui fit penser à plusieurs doctes téméraires que ce livre ne fut écrit que quand ils adoptèrent la croyance de ces dieux inférieurs; mais c'est une opinion condamnée.

« Le Seigneur le mit hors du jardin de volupté, « afin qu'il cultivât la terre. »

Mais le Seigneur, disent quelques uns, l'avait mis dans le jardin de volupté, *afin qu'il cultivât ce jar-*

din. Si Adam, de jardinier, devint laboureur, ils disent qu'en cela son état n'empira pas beaucoup. Un bon laboureur vaut bien un bon jardinier. Cette solution nous semble trop peu sérieuse. Il vaut mieux dire que Dieu punit la désobéissance par le bannissement du lieu natal.

Toute cette histoire en général se rapporte, selon des commentateurs trop hardis, à l'idée qu'eurent tous les hommes, et qu'ils ont encore, que les premiers temps valaient mieux que les nouveaux. On a toujours plaint le présent et vanté le passé. Les hommes surchargés de travaux ont placé le bonheur dans l'oisiveté, ne songeant pas que le pire des états est celui d'un homme qui n'a rien à faire. On se vit souvent malheureux, et l'on se forgea l'idée d'un temps où tout le monde avait été heureux. C'est à-peu-près comme si on disait : Il fut un temps où il ne périssait aucun arbre; où nulle bête n'était malade, ni faible, ni dévorée par une autre; où jamais les araignées ne prenaient de mouches. De là l'idée du siècle d'or, de l'œuf percé par Arimane, du serpent qui déroba à l'âne la recette de la vie heureuse et immortelle que l'homme avait mise sur son bât; de là ce combat de Typhon contre Osiris, d'Ophionée contre les dieux, et cette fameuse boîte de Pandore, et tous ces vieux contes dont quelques uns sont ingénieux, et dont aucun n'est instructif. Mais nous devons croire que les fables des autres peuples sont des imitations de l'histoire hébraïque, puisque nous avons l'ancienne histoire des Hébreux, et que les premiers livres des autres nations sont

presque tous perdus. De plus, les témoignages en faveur de la Genèse sont irréfragables.

« Et il mit devant le jardin de volupté un chéru-
« bin avec un glaive tournoyant et enflammé pour
« garder l'entrée de l'arbre de vie. »

Le mot *kerub* signifie *bœuf*. Un bœuf armé d'un sabre enflammé fait, dit-on, une étrange figure à une porte. Mais les Juifs représentèrent depuis des anges en forme de bœufs et d'éperviers, quoiqu'il leur fût défendu de faire aucune figure : ils prirent visiblement ces bœufs et ces éperviers des Egyptiens, dont ils imitèrent tant de choses. Les Egyptiens vénérèrent d'abord le bœuf comme le symbole de l'agriculture, et l'épervier comme celui des vents ; mais ils ne firent jamais un portier d'un bœuf. C'est probablement une allégorie ; et les Juifs entendaient par *kerub*, la nature. C'était un symbole composé d'une tête de bœuf, d'une tête d'homme, d'un corps d'homme, et d'ailes d'éperviers.

« Et le Seigneur mit un signe à Caïn. »

Quel Seigneur ! disent les incrédules. Il accepte l'offrande d'Abel, et il rejette celle de Caïn son aîné, sans qu'on en rapporte la moindre raison. Par là le Seigneur devient la cause de l'inimitié entre les deux frères. C'est une instruction morale, à la vérité, et une instruction prise dans toutes les fables anciennes, qu'à peine le genre humain exista qu'un frère assassine son frère. Mais ce qui paraît aux sages du monde contre toute morale, contre toute justice, contre tous les principes du sens commun, c'est que Dieu ait damné à toute éternité le genre humain ;

et ait fait mourir inutilement son propre fils pour une pomme, et qu'il pardonne un fratricide. Que dis-je, pardonner! il prend le coupable sous sa protection. Il déclare que quiconque vengera le meurtre d'Abel sera puni sept fois plus que Caïn ne l'aurait été. Il lui met un signe qui lui sert de sauve-garde. C'est, disent les impies, une fable aussi exécrable qu'absurde. C'est le délire de quelque malheureux juif, qui écrivit ces infâmes inepties à l'imitation des contes que les peuples voisins prodiguaient dans la Syrie. Ce juif insensé attribua ces rêveries atroces à Moïse dans un temps où rien n'était plus rare que les livres. La fatalité, qui dispose de tout, a fait parvenir ce malheureux livre jusqu'à nous. Des fripons l'ont exalté, et des imbécilles l'ont cru. Ainsi parle une foule de théistes qui, en adorant Dieu, osent condamner le Dieu d'Israël, et qui jugent de la conduite de l'Etre éternel par les règles de notre morale imparfaite et de notre justice erronée. Ils admettent Dieu pour le soumettre à nos lois. Gardons-nous d'être si hardis, et respectons, encore une fois, ce que nous ne pouvons comprendre. Crions, *ô altitudo!* de toutes nos forces.

« Les dieux, Eloïm, voyant que les filles des « hommes étaient belles, prirent pour épouses celles « qu'ils choisirent. »

Cette imagination fut encore celle de tous les peuples. Il n'y a aucune nation, excepté peut-être la Chine, où quelque dieu ne soit venu faire des enfans à des filles. Ces dieux corporels descendaient souvent sur la terre pour visiter leurs domaines; ils voyaient nos filles, ils prenaient pour eux les

plus jolies : les enfans nés du commerce de ces dieux et des mortelles devaient être supérieurs aux autres hommes : aussi la Genèse ne manque pas de dire que ces dieux qui couchèrent avec nos filles produisirent des géans. C'est encore se conformer à l'opinion vulgaire.

« Et je ferai venir sur la terrre les eaux du dé« luge. » (1)

Je remarquerai seulement ici que S. Augustin, dans sa Cité de Dieu, n° 8, dit : *Maximum illud diluvium græca nec latina novit historia* : ni l'histoire grecque ni la latine ne connaissent ce grand déluge. En effet, on n'avait jamais connu que ceux de Deucalion et d'Ogygès, en Grèce. Ils sont regardés comme universels dans les fables recueillies par Ovide, mais totalement ignorés dans l'Asie orientale. Saint Augustin ne se trompe donc pas en disant que l'histoire n'en parle point.

« Dieu dit à Noé : Je vais faire alliance avec vous « et avec votre semence après vous, et avec tous les « animaux. »

Dieu faire alliance avec les bêtes ! quelle alliance ! s'écrient les incrédules. Mais s'il s'allie avec l'homme, pourquoi pas avec la bête ? elle a du sentiment, et il y a quelque chose d'aussi divin dans le sentiment que dans la pensée la plus métaphysique. D'ailleurs les animaux sentent mieux que la plupart des hommes ne pensent. C'est apparemment en vertu de ce pacte que François d'Assise, fondateur de l'ordre séraphique, disait aux cigales et aux lièvres :

(1) Voyez l'article DELUGE.

Chantez, ma sœur la cigale; broutez, mon frère le levraut. Mais quelles ont été les conditions du traité? que tous les animaux se dévoreraient les uns les autres, qu'ils se nourriraient de notre chair et nous de la leur, qu'après les avoir mangés, nous nous exterminerions avec rage, et qu'il ne nous manquerait plus que de manger nos semblables égorgés par nos mains. S'il y avait eu un tel pacte, il aurait été fait avec le diable.

Probablement tout ce passage ne veut dire autre chose, sinon que Dieu est également le maître absolu de tout ce qui respire. Ce pacte ne peut être qu'un ordre, et le mot d'*alliance* n'est là que par extension. Il ne faut donc pas s'effaroucher des termes, mais adorer l'esprit, et remonter aux temps où l'on écrivait ce livre, qui est un scandale aux faibles et une édification aux forts.

« Et je mettrai mon arc dans les nuées, et il sera « un signe de mon pacte, etc. »

Remarquez que l'auteur ne dit pas, j'ai mis mon arc dans les nuées; il dit, je mettrai : cela suppose évidemment que l'opinion commune était que l'arc-en-ciel n'avait pas toujours existé. C'est un phénomène causé nécessairement par la pluie, et on le donne ici comme quelque chose de surnaturel qui avertit que la terre ne sera plus inondée. Il est étrange de choisir le signe de la pluie pour assurer qu'on ne sera pas noyé. Mais aussi on peut répondre que dans le danger de l'inondation on est rassuré par l'arc-en-ciel.

« Or le Seigneur descendit pour voir la ville et la « tour que les enfans d'Adam bâtissaient; et il dit :

« Voilà un peuple qui n'a qu'une langue. Ils ont « commencé à faire cela; et ils ne s'en désisteront « point jusqu'à ce qu'ils aient achevé. Venez donc, « descendons, confondons leur langue, afin que « personne n'entende son voisin. » (1)

Observez seulement ici que l'auteur sacré continue toujours à se conformer aux opinions populaires. Il parle toujours de Dieu comme d'un homme qui s'informe de ce qui se passe, qui veut voir par ses yeux ce qu'on fait dans ses domaines, qui appelle les gens de son conseil pour se résoudre avec eux.

« Et Abraham ayant partagé ses gens (qui étaient « trois cent dix-huit), tomba sur les cinq rois, les « défit, et les poursuivit jusqu'à Hoba, à la gauche « de Damas. »

Du bord méridional du lac Sodome jusqu'à Damas, on compte quatre-vingts lieues, et encore faut-il franchir le Liban et l'anti-Liban. Les incrédules triomphent d'une telle exagération. Mais puisque le Seigneur favorisait Abraham, rien n'est exagéré.

« Et sur le soir les deux anges arrivèrent à So- « dome, etc. »

Toute l'histoire des deux anges que les Sodomites voulurent violer, est peut-être la plus extraordinaire que l'antiquité ait rapportée. Mais il faut considérer que presque toute l'Asie croyait qu'il y avait des démons incubes et succubes, que de plus ces deux anges étaient des créatures plus parfaites que les hommes, et qu'ils devaient être plus beaux, et allumer plus de desirs chez un peuple corrompu que

(1) Voyez sur ce passage l'article BABEL.

des hommes ordinaires. Il se peut que ce trait d'histoire ne soit qu'une figure de rhétorique, pour exprimer les horribles débordemens de Sodome et de Gomorrhe. Nous ne proposons cette solution aux savans qu'avec une extrême défiance de nous-mêmes.

Pour Loth qui propose ses deux filles aux Sodomites à la place des deux anges, et la femme de Loth changée en statue de sel, et tout le reste de cette histoire, qu'oserons-nous dire ? L'ancienne fable arabique de Cinira et de Mirrha a quelque rapport à l'inceste de Loth et de ses filles ; et l'aventure de Philémon et Baucis n'est pas sans ressemblance avec les deux anges qui apparurent à Loth et à sa femme. Pour la statue de sel, nous ne savons pas à quoi elle ressemble ; est-ce à l'histoire d'Orphée et d'Eurydice ?

Bien des savans pensent, avec le grand Newton et le docte le Clerc, que le Pentateuque fut écrit par Samuel, lorsque les juifs eurent un peu appris à lire et à écrire ; et que toutes ces histoires sont des imitations des fables syriennes.

Mais il suffit que tout cela soit dans l'Écriture sainte pour que nous le révérions, sans chercher à voir dans ce livre autre chose que ce qui est écrit par l'Esprit saint. Souvenons-nous toujours que ces temps-là ne sont pas les nôtres ; et ne manquons pas de répéter, après tant de grands hommes, que l'ancien Testament est une histoire véritable, et que tout ce qui a été inventé par le reste de l'univers est fabuleux.

Il s'est trouvé quelques savans qui ont prétendu qu'on devait retrancher des livres canoniques tou-

tes ces choses incroyables qui scandalisent les faibles; mais on a dit que ces savans étaient des cœurs corrompus, des hommes à brûler, et qu'il est impossible d'être honnête homme si on ne croit pas que les Sodomites voulurent violer deux anges. C'est ainsi que raisonne une espèce de monstres qui veut dominer sur les esprits.

Il est vrai que plusieurs célèbres pères de l'Eglise ont eu la prudence de tourner toutes ces histoires en allégories, à l'exemple des Juifs, et surtout de Philon. Des papes, plus prudens encore, voulurent empêcher qu'on ne traduisît ces livres en langue vulgaire, de peur qu'on ne mît les hommes à portée de juger ce qu'on leur proposait d'adorer.

On doit certainement en conclure que ceux qui entendent parfaitement ce livre doivent tolérer ceux qui ne l'entendent pas; car si ceux-ci n'y entendent rien, ce n'est pas leur faute; mais ceux qui n'y comprennent rien doivent tolérer aussi ceux qui comprennent tout.

Les savans trop remplis de leur science ont prétendu qu'il était impossible que Moïse eût écrit la Genèse. Une de leurs grandes raisons est que dans l'histoire d'Abraham, il est dit que ce patriarche paya la caverne pour enterrer sa femme, en argent monnayé, et que le roi de Gérar donna mille pièces d'argent à Sara lorsqu'il la rendit, après l'avoir enlevée pour sa beauté à l'âge de soixante et quinze ans. Ils disent qu'ils ont consulté tous les anciens auteurs, et qu'il est avéré qu'il n'y avait point d'argent monnayé dans ce temps-là. Mais on voit bien que ce sont-là de pures chicanes, puisque l'Eglise

a toujours cru fermement que Moïse fut l'auteur du Pentateuque. Ils fortifient tous les doutes élevés par Aben-Esra et par Baruch Spinosa. Le médecin Astruc, beau-père du contrôleur-général Silhouette, dans son livre, devenu très rare, intitulé Conjectures sur la Genèse, ajoute de nouvelles objections insolubles à la science humaine ; mais elles ne le sont pas à la piété humble et soumise. Les savans osent contredire chaque ligne ; et les simples révèrent chaque ligne. Craignons de tomber dans le malheur de croire notre raison ; soyons soumis d'esprit et de cœur. (1)

« Et Abraham dit que Sara était sa sœur ; et le « roi de Gérar la prit pour lui. »

Nous avouons, comme nous l'avons dit à l'article Abraham, que Sara avait alors quatre-vingt-dix ans ; qu'elle avait déjà été enlevée par un roi d'Égypte ; et qu'un roi de ce même désert affreux de Gérar enleva encore depuis la femme d'Isaac, fils d'Abraham. Nous avons parlé aussi de la servante Agar, à qui Abraham fit un enfant, et de la manière dont ce patriarche renvoya cette servante et son fils. On sait à quel point les incrédules triomphent de toutes ces histoires ; avec quel sourire dédaigneux ils en parlent ; comme ils mettent fort au-dessous des Mille et une nuits l'histoire d'un Abimelech, amoureux de cette même Sara qu'Abraham avait fait passer pour sa sœur, et d'un autre Abimélech amoureux de Rebecca qu'Isaac fait aussi passer pour sa sœur. On ne peut

---

(1) Voyez MOÏSE.

trop redire que le grand défaut de tous ces savans critiques est de vouloir tout ramener aux principes de notre faible raison, et de juger des anciens Arabes comme ils jugent de la cour de France et de celle d'Angleterre.

« Et l'ame de Sichem, fils du roi Hémor, fut con-
« glutinée avec l'ame de Dina; et il charma sa tris-
« tesse par des caresses tendres; et il alla à Hémor
« son père, et lui dit : Donnez-moi cette fille pour
« femme. »

C'est ici que les savans se révoltent plus que jamais. Quoi! disent-ils, le fils d'un roi veut bien faire à la fille d'un vagabond l'honneur de l'épouser; le mariage se conclut; on comble de présens Jacob le père et Dina la fille : le roi de Sichem daigne recevoir dans sa ville ces voleurs errans qu'on appelle patriarches; il a la bonté incroyable, incompréhensible, de se faire circoncire, lui, son fils, sa cour et son peuple, pour condescendre à la superstition de cette petite horde, qui ne possède pas une demi-lieue de terrain en propre! Et pour prix d'une si étonnante bonté, que font nos patriarches sacrés? ils attendent le jour où la plaie de la circoncision donne ordinairement la fièvre. Siméon et Lévi courent par toute la ville, le poignard à la main; ils massacrent le roi, le prince son fils et tous les habitans. L'horreur de cette Saint-Barthélemi n'est sauvée que parcequ'elle est impossible. C'est un roman abominable, mais c'est évidemment un roman ridicule. Il est impossible que deux hommes aient égorgé tranquillement tout un peuple. On a beau souffrir un peu de son prépuce entamé,

on se défend contre deux scélérats, on s'assemble, on les entoure, on les fait périr par les supplices qu'ils méritent.

Mais il y a encore une impossibilité plus palpable; c'est que, par la supputation exacte des temps, Dina, cette fille de Jacob, ne pouvait alors être âgée que de trois ans, et que si on veut forcer la chronologie, on ne pourra lui en donner que cinq tout au plus : c'est sur quoi on se récrie. On dit : Qu'est-ce qu'un livre d'un peuple réprouvé; un livre inconnu si long-temps de toute la terre, un livre où la droite raison et les mœurs sont outragées à chaque page, et qu'on veut nous donner pour irréfragable, pour saint, pour dicté par Dieu même? n'est-ce pas une impiété de le croire? n'est-ce pas une fureur d'anthropophages de persécuter les hommes sensés et modestes qui ne le croient pas?

A cela nous répondons: l'Église dit qu'elle le croit. Les copistes ont pu mêler des absurdités révoltantes à des histoires respectables. C'est à la sainte Eglise seule d'en juger. Les profanes doivent se laisser conduire par elle. Ces absurdités, ces horreurs prétendues, n'intéressent point le fond de notre religion. Où en seraient les hommes, si le culte et la vertu dépendaient de ce qui arriva autrefois à Sichem et à la petite Dina?

« Voici les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom
« avant que les enfans d'Israël eussent un roi. »

C'est ici le passage fameux qui a été une des grandes pierres d'achoppement. C'est ce qui a déterminé le grand Newton, le pieux et sage Samuel Clarke,

le profond philosophe Bolingbroke, le docte le Clerc, le savant Fréret, et une foule d'autres savans, à soutenir qu'il était impossible que Moïse fût l'auteur de la Genèse.

Nous avouons qu'en effet ces mots ne peuvent avoir été écrits que dans le temps où les Juifs eurent des rois.

C'est principalement ce verset qui détermina Astruc à bouleverser toute la Genèse, et à supposer des mémoires dans lesquels l'auteur avait puisé. Son travail est ingénieux, il est exact, mais il est téméraire. Un concile aurait à peine osé l'entreprendre. Et de quoi a servi ce travail ingrat et dangereux d'Astruc? à redoubler les ténèbres qu'il a voulu éclaircir. C'est là le fruit de l'arbre de la science dont nous voulons tous manger. Pourquoi faut-il que les fruits de l'arbre de l'ignorance soient plus nourrissans et plus aisés à digérer?

Mais que nous importe après tout que ce verset, que ce chapitre ait été écrit par Moïse ou par Samuel, ou par le sacrificateur qui vint à Samarie, ou par Esdras, ou par un autre? En quoi notre gouvernement, nos lois, nos fortunes, notre morale, notre bien-être, peuvent-ils être liés avec les chefs ignorés d'un malheureux pays barbare appelé Edom ou Idumée, toujours habité par des voleurs? Hélas! ces pauvres Arabes, qui n'ont pas de chemises, ne s'informent jamais si nous existons; ils pillent des caravanes et mangent du pain d'orge; et nous nous tourmentons pour savoir s'il y a eu des roitelets dans ce canton de l'Arabie pétrée, avant qu'il y en

eût dans un canton voisin, à l'occident du lac de Sodome.

O miseras hominum mentes! ô pectora cæca!

GÉNIE.

SECTION I.

Genie, daimons; nous en avons déjà parlé à l'article *Ange*. Il n'est pas aisé de savoir au juste si les péris des Perses furent inventés avant les daimons des Grecs; mais cela est fort probable.

Il se peut que les ames des morts appelées *ombres, mânes* (1), aient passé pour des daimons. Hercule, dans Hésiode, dit qu'un daimon lui ordonna ses travaux.

Le daimon ou démon de Socrate avait tant de réputation, qu'Apulée, l'auteur de l'Ane d'or, qui d'ailleurs était magicien de bonne foi, dit dans son traité sur ce génie de Socrate, qu'il faut être sans religion pour le nier. Vous voyez qu'Apulée raisonnait précisément comme frère Garasse et frère Bertier. Tu ne crois pas ce que je crois, tu es donc sans religion. Et les jansénistes en ont dit autant à frère Bertier, et le reste du monde n'en sait rien. Ces démons, dit le très religieux et très ordurier Apulée, sont des puissances intermédiaires entre l'éther et notre basse région. Ils vivent dans notre atmos-

(1) Bouclier d'Hercule, vers 94.

phere, ils portent nos prières et nos mérites aux dieux. Ils en rapportent les secours et les bienfaits, comme des interprètes et des ambassadeurs. C'est par leur ministère, comme dit Platon, que s'opèrent les révélations, les présages, les miracles des magiciens.

« Cæterùm, sunt quædam divinæ mediæ potesta-« tes inter summum æther et infimas terras, in isto « intersitæ aëris spatio, per quas et desideria nostra « et merita ad deos commeant. Hos græco nomine « dæmonas nuncupant. Inter terricolas cœlicolasque « vectores, hinc precum, indè donorum; qui ultrò « citròque portant, hinc petitiones, indè suppetias, « ceu quidam utriusque interpretes, et salutigeri. Per « hos eosdem, ut Plato in Symposio autumat, cunc-« ta denuntiata, et magorum varia miracula, omnes-« que præsagiorum species reguntur. »

S. Augustin a daigné réfuter Apulée : voici ses paroles :

« (1) Nous ne pouvons non plus dire que les dé-« mons ne sont ni mortels ni éternels; car tout ce « qui a la vie, ou vit éternellement, ou perd par « la mort la vie dont il est vivant; et Apulée a dit « que quant au temps, les démons sont éternels. « Que reste-t-il donc, sinon que les démons tenant « le milieu, ils aient une chose des deux plus hautes « et une chose des deux plus basses. Ils ne sont « plus dans le milieu, et ils tombent dans l'une des « deux extrémités; et comme des deux choses qui

---

(1) Cité de Dieu, liv. IX, chap. XII, page 324, traduction de Giri.

« sont, soit de l'une, soit de l'autre part, il ne se « peut faire qu'ils n'en aient pas deux, selon que « nous l'avons montré, pour tenir le milieu, il faut « qu'ils aient une chose de chacune ; et puisque l'é- « ternité ne leur peut venir des plus basses, où elle « ne se trouve pas, c'est la seule chose qu'ils ont des « plus hautes ; et ainsi pour achever le milieu qui « leur appartient, que peuvent-ils avoir des plus bas- « ses que la misère ? »

C'est puissamment raisonner.

Comme je n'ai jamais vu de génies, de démons, de péris, de farfadets, soit bienfesans, soit malfesans, je n'en puis parler en connaissance de cause; et je m'en rapporte aux gens qui en ont vu.

Chez les Romains, on ne se servait point du mot *genius*, pour exprimer, comme nous fesons, un rare talent; c'était *ingenium*. Nous employons indifféremment le mot *génie* quand nous parlons du démon qui avait une ville de l'antiquité sous sa garde, ou d'un machiniste, ou d'un musicien.

Ce terme de *génie* semble devoir désigner, non pas indistinctement les grands talens, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraissait un don des dieux, cet *ingenium, quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a point d'invention, s'il n'est point original, n'est point réputé génie; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait.

Il se peut que plusieurs personnes jouent mieux aux échecs que l'inventeur de ce jeu, et qu'ils lui

gagnassent les grains de bled que le roi des Indes voulait lui donner. Mais cet inventeur était un génie, et ceux qui le gagneraient peuvent ne pas l'être. Le Poussin, déjà grand peintre avant d'avoir vu de bons tableaux, avait le génie de la peinture. Lulli, qui ne vit aucun bon musicien en France, avait le génie de la musique.

Lequel vaut le mieux de posséder sans maître le génie de son art, ou d'atteindre à la perfection en imitant et en surpassant ses maîtres?

Si vous faites cette question aux artistes, ils seront peut-être partagés : si vous la faites au public, il n'hésitera pas. Aimez-vous mieux une belle tapisserie des Gobelins qu'une tapisserie faite en Flandre dans les commencemens de l'art? préférez-vous les chefs-d'œuvre modernes en estampes aux premières gravures en bois, la musique d'aujourd'hui aux premiers airs qui ressemblaient au chant grégorien, l'artillerie d'aujourd'hui au génie qui inventa les premiers canons? tout le monde vous répondra : Oui. Tous les acheteurs vous diront : J'avoue que l'inventeur de la navette avait plus de génie que le manufacturier qui a fait mon drap; mais mon drap vaut mieux que celui de l'inventeur.

Enfin, chacun avouera, pour peu qu'on ait de conscience, que nous respectons les génies qui ont ébauché les arts; et que les esprits qui les ont perfectionnés sont plus à notre usage.

SECTION II.

L'article *Génie* a été traité dans le grand diction-

naire par des hommes qui en avaient. On n'osera donc dire que peu de chose après eux.

Chaque ville, chaque homme ayant eu autrefois son génie, on s'imagina que ceux qui fesaient des choses extraordinaires étaient inspirés par ce génie. Les neuf muses étaient neuf génies qu'il fallait invoquer, c'est pourquoi Ovide dit :

Est deus in nobis, agitante calescimus illo.

Il est un Dieu dans nous, c'est lui qui nous anime.

Mais au fond, le génie est-il autre chose que le talent? qu'est-ce que le talent, sinon la disposition à réussir dans un art? pourquoi disons-nous le génie d'une langue? c'est que chaque langue, par ses terminaisons, par ses articles, ses participes, ses mots plus ou moins longs, aura nécessairement des propriétés que d'autres langues n'auront pas. Le génie de la langue française sera plus fait pour la conversation, parceque sa marche, nécessairement simple et régulière, ne gênera jamais l'esprit. Le grec et le latin auront plus de variété. Nous avons remarqué ailleurs que nous ne pouvons dire « Théophile a pris soin des « affaires de César » que de cette seule manière; mais en grec et en latin on peut transposer les cinq mots qui composeront cette phrase en cent vingt façons différentes, sans gêner en rien le sens.

Le style lapidaire sera plus dans le génie de la langue latine que dans celui de la française et de l'allemande.

On appelle *génie d'une nation* le caractère, les mœurs, les talens principaux, les vices même, qui distinguent un peuple d'un autre. Il suffit de voir des

français, des espagnols et des anglais, pour sentir cette différence.

Nous avons dit que le génie particulier d'un homme dans les arts n'est autre chose que son talent; mais on ne donne ce nom qu'à un talent très supérieur. Combien de gens ont eu quelque talent pour la poësie, pour la musique, pour la peinture! cependant il serait ridicule de les appeler des génies.

Le génie conduit par le goût ne fera jamais de faute grossiere : aussi Racine, depuis Andromaque, le Poussin, Rameau, n'en ont jamais fait.

Le génie sans goût en commettra d'énormes; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'il ne les sentira pas.

GÉNIES.

La doctrine des génies, l'astrologie judiciaire et la magie ont rempli toute la terre. Remontez jusqu'à l'ancien Zoroastre, vous trouvez les génies établis. Toute l'antiquité est pleine d'astrologues et de magiciens. Ces idées étaient donc bien naturelles. Nous nous moquons aujourd'hui de tant de peuples chez qui elles ont prévalu; si nous étions à leur place, si nous commencions comme eux à cultiver les sciences, nous en ferions tout autant. Imaginons-nous que nous sommes des gens d'esprit qui commençons à raisonner sur notre être, et à observer les astres : la terre est sans doute immobile au milieu du monde; le soleil et les planètes ne tournent que pour elle;

et les étoiles ne sont faites que pour nous ; l'homme est donc le grand objet de toute la nature. Que faire de tous ces globes uniquement destinés à notre usage, et de l'immensité du ciel ? Il est tout vraisemblable que l'espace et les globes sont peuplés de substances ; et puisque nous sommes les favoris de la nature, placés au centre du monde, et que tout est fait pour l'homme, ces substances sont évidemment destinées à veiller sur l'homme.

Le premier qui aura cru au moins la chose possible, aura bientôt trouvé des disciples persuadés que la chose existe. On a donc commencé par dire : Il peut exister des génies, et personne n'a dû affirmer le contraire ; car où est l'impossibilité que les airs et les planètes soient peuplés ? On a dit ensuite : Il y a des génies ; et certainement personne ne pouvait prouver qu'il n'y en a point. Bientôt après, quelques sages virent ces génies, et on n'était pas en droit de leur dire : Vous ne les avez point vus ; ils étaient apparus à des hommes trop considérables, trop dignes de foi. L'un avait vu le génie de l'empire, ou de sa ville, l'autre celui de Mars et de Saturne ; les génies des quatre élémens s'étaient manifestés à plusieurs philosophes ; plus d'un sage avait vu son propre génie, tout cela d'abord en songe ; mais les songes étaient les symboles de la vérité.

On savait positivement comment ces génies étaient faits. Pour venir sur notre globe, il fallait bien qu'ils eussent des ailes ; ils en avaient donc. Nous ne connaissons que des corps ; ils avaient donc des corps, mais des corps plus beaux que les nôtres, puisque c'étaient des génies, et plus légers, puisqu'ils ve-

naient de si loin. Les sages qui avaient le privilége de converser avec des génies, inspiraient aux autres l'espérance de jouir du même bonheur. Un sceptique aurait-il été bien reçu à leur dire : Je n'ai point vu de génies, donc il n'y en a point? on lui aurait répondu : Vous raisonnez fort mal ; il ne suit point du tout de ce qu'une chose ne vous est pas connue, qu'elle n'existe point ; il n'y a nulle contradiction dans la doctrine qui enseigne la nature de ces puissances aëriennes, nulle impossibilité qu'elles nous rendent visite; elles se sont montrées à nos sages, elles se manifesteront à nous ; vous n'êtes pas digne de voir des génies.

Tout est mêlé de bien et de mal sur la terre ; il y a donc incontestablement de bons et de mauvais génies. Les Perses eurent leurs *péris* et leurs *dives*, les Grecs leurs *daimons* et *cacodaimons*, les Latins, *bonos et malos genios*. Le bon génie devait être blanc, le mauvais devait être noir, excepté chez les Nègres, où c'est essentiellement tout le contraire. Platon admit sans difficulté un bon et un mauvais génie pour chaque mortel. Le mauvais génie de Brutus lui apparut, et lui annonça la mort avant la bataille de Philippes; et de graves historiens ne l'ont-ils pas dit? et Plutarque aurait-il été assez mal-avisé pour assurer ce fait s'il n'avait été bien vrai?

Considérez encore quelle source de fêtes, de divertissemens, de bons contes, de bons mots, venait de la créance des génies.

(1) Scit genius natale comes qui temperat astrum.

(1) Horace.

(1) Ipse suos adsit genius visurus honores,
Cui decorent sanctas florea serta comas.

Il y avait des génies mâles et des génies femelles. Les génies des dames s'appelaient chez les Romains des *petites Junons*. On avait encore le plaisir de voir croître son génie. Dans l'enfance, c'était une espèce de Cupidon avec des ailes; dans la vieillesse de l'homme qu'il protégeait, il portait une longue barbe : quelquefois c'étoit un serpent. On conserve à Rome un marbre où l'on voit un beau serpent sous un palmier, auquel sont appendues deux couronnes; et l'inscription porte, *Au génie des Augustes;* c'était l'emblème de l'immortalité.

Quelle preuve démonstrative avons-nous aujourd'hui que les génies universellement admis par tant de nations éclairées ne sont que des fantômes de l'imagination? Tout ce qu'on peut dire se réduit à ceci : Je n'ai jamais vu de génies; aucun homme de ma connaissance n'en a vu : Brutus n'a point laissé par écrit que son génie lui fût apparu avant la bataille; ni Newton, ni Locke, ni même Descartes, qui se livrait à son imagination, ni aucun roi, ni aucun ministre d'État, n'ont jamais été soupçonnés d'avoir parlé à leur génie; je ne crois donc pas une chose dont il n'y a pas la moindre preuve. Cette chose n'est pas impossible, je l'avoue; mais la possibilité n'est pas une preuve de la réalité. Il est possible qu'il y ait des satyres avec de petites queues retroussées et des pieds de chèvre; cependant j'at-

(1) Tibulle.

tendrai que j'en aie vu plusieurs pour y croire : car si je n'en avais vu qu'un, je n'y croirais pas.

GENRE DE STYLE.

Comme le genre d'exécution que doit employer tout artiste dépend de l'objet qu'il traite, comme le genre de Poussin n'est point celui de Teniers, ni l'architecture d'un temple celle d'une maison commune, ni la musique d'un opéra-tragédie celle d'un opéra-bouffon ; aussi chaque genre d'écrire a son style propre en prose et en vers. On sait assez que le style de l'histoire n'est pas celui d'une oraison funèbre ; qu'une dépêche d'ambassadeur ne doit pas être écrite comme un sermon ; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores et des comparaisons de l'épopée.

Chaque genre a ses nuances différentes : on peut au fond les réduire à deux, le simple et le relevé. Ces deux genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes : ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage. Tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités ; les différences consistent dans les idées propres à chaque sujet, dans les tropes. Ainsi un personnage de comédie n'aura ni idées sublimes, ni idées philoso-

phiques ; un berger n'aura point les idées d'un conquérant ; une épître didactique ne respirera point la passion ; et dans aucun de ces écrits on n'emploiera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple et le sublime, il y a plusieurs nuances ; et c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence et de la poésie. C'est par cet art que Virgile s'est élevé quelquefois dans l'églogue. Ce vers,

Ut vidi ! ut perii ! ut me malus abstulit error !

serait aussi beau dans la bouche de Didon que dans celle d'un berger ; parcequ'il est naturel, vrai et élégant, et que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais ce vers,

Castaneæque nuces, mea quas Amarillis amabat,

ne conviendrait pas à un personnage héroïque, parcequ'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par petit ce qui est bas et grossier ; car le bas et le grossier n'est point un genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mélange des styles, et quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même ; la simplicité relève souvent la grandeur, selon le précepte d'Horace :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si naturels et si tendres,

> Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
> Et crois toujours la voir pour la premiere fois,

ne seraient point du tout déplacés dans le haut comique; mais ce vers d'Antiochus,

> Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

ne pourrait convenir à un amant dans une comédie, parceque cette belle expression figurée, *dans l'orient désert*, est d'un genre trop relevé pour la simplicité des brodequins. Nous avons remarqué déja, au mot *esprit*, qu'un auteur qui a écrit sur la physique, et qui prétend qu'il y a eu un Hercule physicien, ajoute « qu'on ne pouvait résister à un philosophe de cette « force ». Un autre qui vient d'écrire un petit livre (lequel il suppose être physique et moral) contre l'utilité de l'inoculation, dit que « si on mettait en « usage la petite vérole artificielle, la mort serait « bien attrapée. »

Ce défaut vient d'une affectation ridicule. Il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence; c'est de mêler au style simple et noble qu'exige l'histoire, ces termes populaires, ces expressions triviales, que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans Mézeray, et même dans Daniel, qui, ayant écrit long-temps après lui, devrait être plus correct, « qu'un général sur ces entrefaites se « mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa « pointe, qu'il le battit à plate couture ». On ne

voit point de pareille bassesse de style dans Tite-Live, dans Tacite, dans Guichardin, dans Clarendon.

Remarquons ici qu'un auteur qui s'est fait un genre de style, peut rarement le changer quand il change d'objet. La Fontaine dans ses opéra emploie le même genre qui lui est si naturel dans ses contes et dans ses fables. Benserade mit dans sa traduction des Métamorphoses d'Ovide le genre de plaisanterie qui l'avait fait réussir dans des madrigaux. La perfection consisterait à savoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite; mais qui peut être le maître de son habitude, et ployer son génie à son gré ?

GENS DE LETTRES.

Ce mot répond précisement à celui de *grammairiens*. Chez les Grecs et les Romains, on entendait par grammairien, non seulement un homme versé dans la grammaire proprement dite, qui est la base de toutes les connaissances, mais un homme qui n'était pas étranger dans la géométrie, dans la philosophie, dans l'histoire générale et particulière, qui sur-tout fesait son étude de la poésie et de l'éloquence; c'est ce que sont nos gens de lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui, avec peu de connaissances, ne cultive qu'un seul genre. Celui qui n'aura lu que des romans, ne fera que des romans; celui qui sans aucune littérature aura composé au hasard quelques pièces de théâtre, qui dépourvu de science aura fait

quelques sermons, ne sera pas compté parmi les gens de lettres. Ce titre a, de nos jours, encore plus d'étendue que le mot *grammairien* n'en avait chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs se contentaient de leur langue, les Romains n'apprenaient que le grec ; aujourd'hui l'homme de lettres ajoute souvent à l'étude du grec et du latin celle de l'italien, de l'espagnol, et sur-tout de l'anglais. La carrière de l'histoire est cent fois plus immense qu'elle ne l'était pour les anciens, et l'histoire narelle s'est accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de lettres approfondisse toutes ces matières ; la science universelle n'est plus à la portée de l'homme: mais les véritables gens de lettres se mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terrains, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le seizième siècle, et bien avant dans le dix-septième, les littérateurs s'occupaient beaucoup dans la critique grammaticale des auteurs grecs et latins ; et c'est à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aujourd'hui cette critique est moins nécessaire, et l'esprit philosophique lui a succédé : c'est cet esprit philosophique qui semble constituer le caractère des gens de lettres ; et quand il se joint au bon goût, il forme un littérateur accompli.

C'est un des grands avantages de notre siècle, que ce nombre d'hommes instruits qui passent des épines des mathématiques aux fleurs de la poésie, et qui jugent également bien d'un livre de méta-

physique et d'une pièce de théâtre. L'esprit du siècle les a rendus pour la plupart aussi propres pour le monde que pour le cabinet; et c'est en quoi ils sont fort supérieurs à ceux des siècles précédens. Ils furent écartés de la société jusqu'au temps de Balzac et de Voiture; ils en ont fait depuis une partie devenue nécessaire. Cette raison approfondie et épurée que plusieurs ont répandue dans leurs conversations, a contribué beaucoup à instruire et à polir la nation; leur critique ne s'est plus consumée sur des mots grecs et latins; mais appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés dont la société était infectée, prédictions des astrologues, divination des magiciens, sortilèges de toutes espèces, faux prestiges, faux merveilleux, usages superstitieux. Ils ont relégué dans les écoles mille disputes puériles, qui étaient autrefois dangereuses, et qu'ils ont rendues méprisables: par là ils ont en effet servi l'état. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversait autrefois le monde ne le trouble plus aujourd'hui; c'est aux véritables gens de lettres qu'on en est redevable.

Ils ont ordinairement plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes; et ceux qui sont nés sans fortune, trouvent aisément dans les fondations de Louis XIV de quoi affermir en eux cette indépendance. On ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt et la bassesse offraient à la vanité.

Un homme de lettres n'est pas ce qu'on appelle un *bel esprit:* le bel esprit seul suppose moins de culture, moins d'étude, et n'exige nulle philoso-

phie ; il consiste principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la conversation, aidés d'une lecture commune. Un bel esprit peut aisément ne point mériter le titre d'homme de lettres, et l'homme de lettres peut ne point prétendre au brillant du bel esprit.

Il y a beaucoup de gens de lettres qui ne sont point auteurs, et ce sont probablement les plus heureux. Ils sont à l'abri du dégoût que la profession d'auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti et des faux jugemens ; ils jouissent plus de la société ; ils sont juges, et les autres sont jugés.

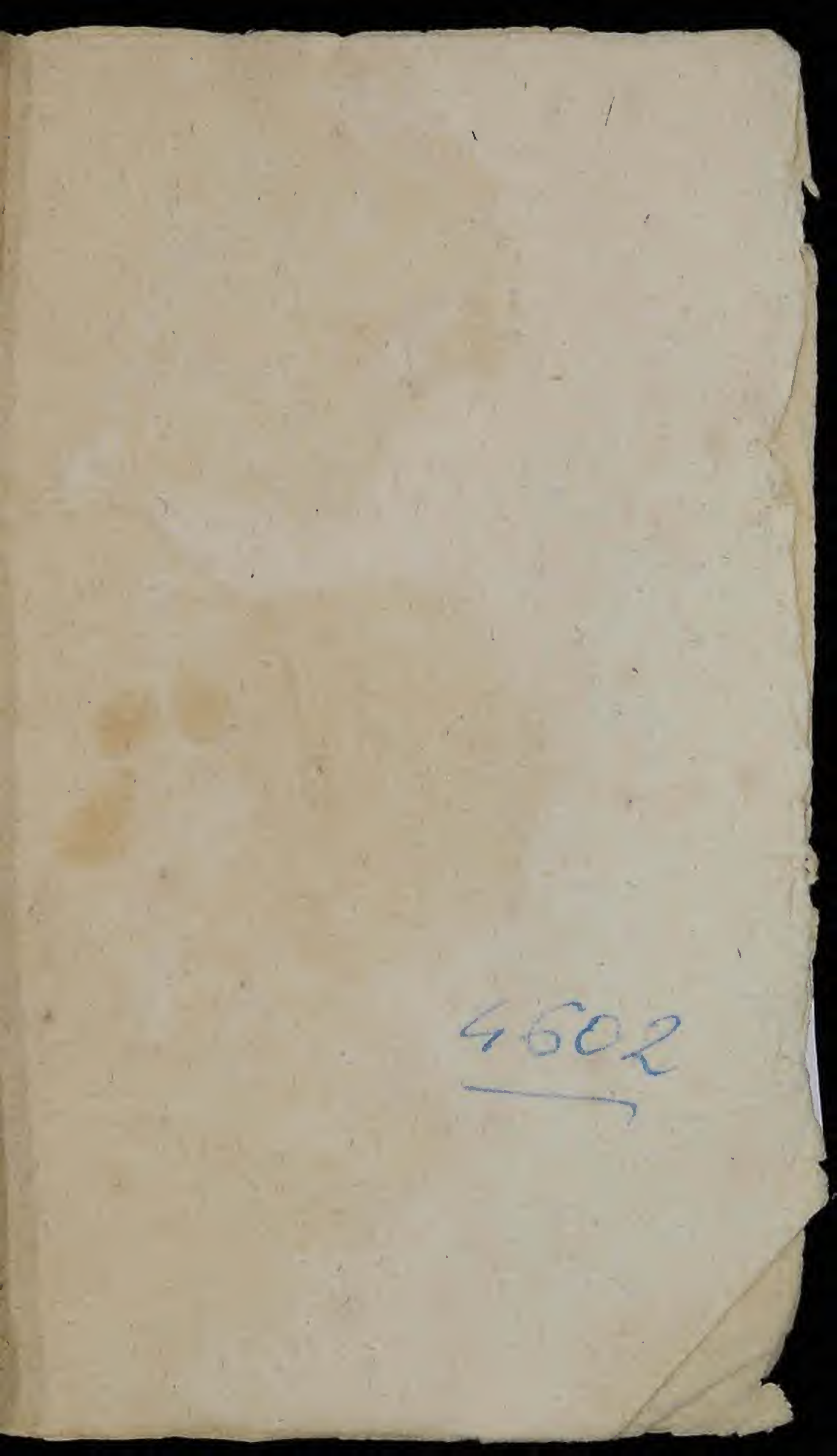
FIN DU TOME VIII.

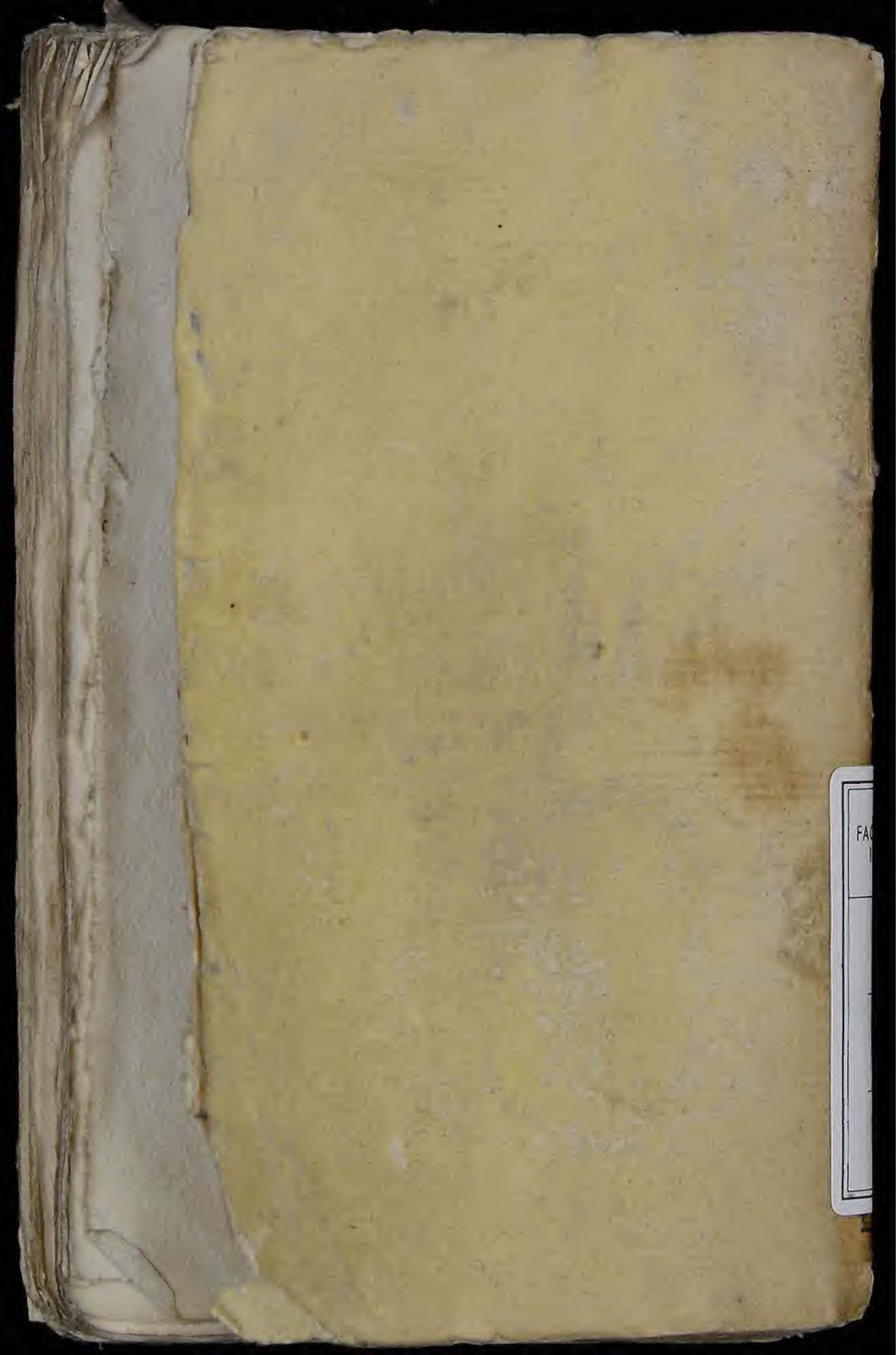
TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE TOME HUITIEME.

FIN DE LA TABLE.


4602



ŒUVRES
DE
VO[illegible]TAIRE.
Di[illegible]nnaire
Phi[illegible]phique.
To[illegible] VIII.

autorise. Telle est la foi chrétienne, et surtout la foi romaine, qui est la foi par excellence. La foi luthérienne, calviniste, anglicane, est une méchante foi.

SECTION II.

persuadée, je ne le suis pas. Ma raison et moi ne peuvent être deux êtres différens. Il est absolument contradictoire que le *moi* trouve vrai ce que l'entendement de *moi* trouve faux. La foi n'est donc qu'une incrédulité soumise.